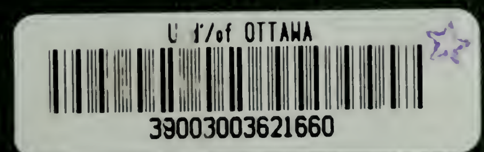

U d'/of OTTAWA
39003003621660

# HAMLET:

TRAGEDIE EN 5 ACTES DE W. SHAKESPEARE.

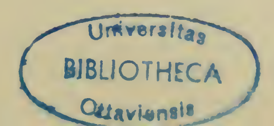
TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

MEMBRE DU "NATIONAL SHAKESPEARE COMMITTEE."

LONDRES:
ROLANDI, No. 20, BERNERS STREET. W

1864.



LONDRES:
IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, 137, LONG ACRE.

# TABLE DES MATIERES.



## OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN.

### OPINIONS DE LA PRESSE.

Aux Manes de Shakespeare,

23 AVRIL, 1864.

HOMMAGE DU TRADUCTEUR.

*  *  *  *  *  *  *

TOUT revit et palpite au baiser du soleil.
C'est de lui qu'ici bas toute splendeur émane ;
C'est lui, qui, nous jetant comme une douce manne,
Charme le tendre lis, comme le jeune aiglon
En secouant au loin ses cheveux d'Apollon.
De même dans ce monde aux choses incertaines
Où la voix du poète est le bruit des fontaines,
Où les vers éblouis sont la brise et les fleurs,
Le sourire un rayon, les diamants des pleurs,
Toute création à laquelle on aspire,
Tout rêve, toute chose émane de Shakespeare.

Shakespeare ! . . ce penseur ! Ombre ! Océan ! Eclair !
Abîme comme Goethe ! âme comme Schiller !
Lyre dont chaque note a des manteaux de flamme !
Œil ouvert gravement sur la nature et l'âme !
Phare que, pour guider ses pâles matelots,
L'Art a fait rayonner sur ses alpes de flots !

THÉODORE DE BANVILLE.

# INTRODUCTION.

DEPUIS la contrefaçon des pièces de Shakespeare faite au dernier siècle par Ducis, nombre de productions en vers, ayant la prétention d'être des traductions, ont été publiées en France. Une des plus remarquables tant par la somme de talent qui y est malheureusement gaspillée, que par l'effronterie des changements apportés au texte original, est sans contredit, celle écrite par Alexandre Dumas conjointement avec Monsieur Paul Meurice.

Hamlet, arrangé, comme dit la vieille chanson :

"A la façon de Barbari
Mon ami !'

pour les besoins de leur cause, par ces deux Messieurs, fut représenté à Paris sur le Théâtre Historique le 15 Décembre, 1847, sans grand succès. Les personnages de la pièce de Shakespeare sont tous défigurés, les scènes sont déplacées, mutilées et changées. Le tout a été ainsi travesti pour capter les bonnes grâces de cet être blâsé, *yclept* le Public Parisien, inapte, à ce qu'il paraîtrait, à comprendre les magnificences de Shakespeare.

Un détail que nous signalons en passant, qui a blessé notre oreille, comme le ferait l'émission d'une note fausse, ce sont les appellations peu héroïques de *Monsieur*, et de *Messieurs* qui coudoient à chaque instant les expressions : *Prince ! Seigneur ! Majesté !* (Le mot *Majesté*, ferons-nous observer, n'était pas alors appliqué aux Rois, l'humanité était moins dégradée qu'elle ne l'est aujourd'hui, on se contentait alors de saluer les Rois et les Reines, ces sangues qui vivent aux dépens des peuples dont ils sucent la substance, du simple nom d'*Altesse !* et c'était bien assez par Dieu !)—Revenons aux *Messieurs* de Messieurs Dumas

et Paul Meurice. Concevez-vous *Monsieur* Néron, *Monsieur Britannicus*, *Monsieur* César, *Madame* Agrippine, *Madame* Athalie . . . . *Risum teneatis?* Nous signalons encore au *Charivari*, au *Nain Jaune*, au *Figaro* de Paris, au *Punch* et au *Fun*, au *Sancho* et au *Grelot* de Bruxelles, le mot *chapeau* qui hurle de figurer le couvre-chef d'un personnage de ce temps là, du courtisan Osrick! . . . Nous n'eussions jamais pensé devoir trouver ces graves incongruités de style sous la plume de l'auteur de *Christine et Fontainebleau*—une œuvre tout à fait hors ligne,—presqu'un chef-d'œuvre! . . .

Malgré ces énormités, qu'il importait de signaler, ne fut-ce que pour faire voir comment, même les grands esprits de l'époque, entendent la traduction en français des meilleurs ouvrages anglais, l'œuvre de Messieurs Dumas et Paul Meurice renferme de fort beaux vers; mais ces deux Messieurs ont eu le tort, pour ne pas dire l'impardonnable mauvais goût, de faire, entr' autres vulgarités, de l'ombre du Père d'Hamlet, une ombre chinoise, une espèce de touche à tout, arrivant sans dire gare! alors qu'elle n'est pas désirée, et contribuant en fin de compte, à un dénouement absurde. Tout le cinquième acte est du dévergondage, c'est une folie écrite après boire; la survivance d'Hamlet est une idée burlesque. Nous ne concevons pas la profanation, la desécration du Génie. Quand un écrivain se donne la tâche glorieuse, mais ingrate, de faire passer dans sa langue des œuvres telles que celles signées: "Shakespeare!" il doit se respecter assez, et respecter assez ses futurs lecteurs, pour reproduire au mieux de son pouvoir le grand Génie qui lui sert de modèle, et ne pas faire d'un chef-d'œuvre une pasquinade!

C'est ce que comprit un charmant poète, un esprit consciencieux, un écrivain de haute intelligence, Emile Deschamps, quand, en 1848, il produisit sur le théâtre de l'Odéon une version de Macbeth, qui eut alors 100 réprésentations consécutives. Malheureusement,—ici ce ne fut pas la faute du poète, il n'était pas, lui, Directeur de l'Odéon, comme Alexandre Dumas était Directeur du Théâtre Historique, et par suite Maître chez lui, alors qu'il y fit représenter *son* Hamlet, par lui faussement attribué à Shakespeare—malheureusement, disons-nous, le Direc-

teur de l'Odéon exigea d'Emile Deschamps des *embellissements* au drame de Shakespeare ; et les Sorcières dûrent reparaître au dénouement. Quand Messieurs les Directeurs des Théâtres de France et de Navarre voudront-ils bien comprendre que l'abus du surnaturel détruit et tue l'effet d'un surnaturel bien entendu, au lieu de le renforcer ? Quand voudront-ils réfléchir que du Sublime au Ridicule, il n'y a qu'un pas ? Faire revenir au cinquième acte de Macbeth les Sorcières c'était gâter l'œuvre entière d'Emile Deschamps ! c'était le pendant de la malheureuse Ombre du Père d'Hamlet condamnée du fait d'Alexandre Dumas à se traîner à la dernière scène devant la rampe pour expliquer au spectateur ébahi la moralité de l'œuvre ! Mais que voulez-vous, c'était la mode du moment ! . . . Un Macbeth de Monsieur Paul Lacroix a été récemment donné à l'Odéon. Quel peut être le mérite réel de ce Macbeth ? Nous ne saurions le dire. Ayant échoué dans nos efforts en voulant nous en procurer une copie, même en nous adressant directement à l'auteur, nous devons conclure que, malgré les reclames de la Presse Parisienne qui ne manquent jamais aux productions, quelqu'elles soient d'ailleurs du bibliophile Jacob, la pièce, en dépit des hosannahs de contrebande de la camaraderie, n'a pas encore été imprimée ; ce qui aboutirait à un succès d'estime . . . . Total . . . . . zéro !

Revenons à Hamlet.

Comme œuvre dramatique nous avons formulé notre pensée sur Hamlet dans l'Introduction de notre traduction de Macbeth. *Non bis in idem*, nous nous reportons à notre dire, nous n'avons rien à ôter, rien à ajouter.

La traduction que nous publions aujourd'hui est une espèce de *fac simile*, de photographie, si l'on veut, de la version d'Hamlet telle que la pièce fut représentée au théâtre de la Princesse sous la direction de Charles Kean. Les quelques rares additions par nous faites, empruntées aux éditions plus anciennes, n'ont trouvé place dans notre œuvre, que pour rendre plus complète en France l'intelligence de la pièce, nos compatriotes ne possédant pas comme le possède tout anglais lettré, son Shakespeare *ad unguem*. Ainsi que nous avons fait à l'égard de Macbeth, nous avons traduit le *blank verse* qui n'existe pas en français, par le vers

héroïque,—vers majestueux sans doute, mais hélas ! bien moins concis que le *blank verse.*(¹) Nous avons traduit la prose en prose, les lambeaux de chant d'Ophélie en vers lyriques, en ayant grand soin toutefois d'éviter les impertinences de rhythme, la cacophonie de rimes que Messieurs Alexandre Dumas et Paul Meurice ont cru pouvoir se permettre, sans s'inquièter le moins du monde si les rimes de leurs chansons étaient ou non en désharmonie flagrante avec les rimes de leurs alexandrins.

Si notre traduction peut, de la part des étrangers qui ne connaissent pas la langue anglaise, apporter un tribut d'admiration de plus au grand Génie qui fut Shakespeare, nous ne regretterons pas de l'avoir entreprise.

---

(¹) Nous avons cherché la concision, et généralement nous sommes parvenu à la trouver, souvent il est vrai, non sans peine. Toutefois nous plaidons *guilty* à l'occasion d'un passage de la scène XXIII du 4ième acte, page 112. Quand la Reine vient annoncer la mort d'Ophélie, alors que nous nous préparions à envoyer à l'imprimerie le *fit for the press,*—le bon à tirer de la feuille H (ceci est un détail de la vie d'un poète, qui tranquillement, dans son *studio,* corrige ses épreuves, nous le livrons sans façon au lecteur), n'avons-nous pas trouvé quatre vers masculins marchant bras dessus, bras dessous sans aucunes femmes entr'eux, *id est,* sans la moindre rime féminine les séparant! Sus! il nous a fallu, en dépit de Shakespeare lui-même, créer ces deux vers féminins qui ne demandaient pas l'existence:

"Au dessus de l'étang, dans un recoin paisible
Laissant tomber ses bras et sa tête flexible."

Afin de détacher le *Saule Pleureur* de son contact inharmonieux avec le *Ruisseau,* rendant ainsi par le fait par six alexandrins (Excusez du peu!), ces deux vers du texte original:

"There is a willow grows ascaunt the brook
That shows his hoar leaves in the glassy stream."

Pour cette fois, nous le répétons, nous plaidons *guilty,* invoquant en notre faveur les circonstances atténuantes que l'on nous accordera, nous l'espérons du moins, puisqu'on les accorde en France à tout propos, à celui qui a tué papa, maman, &c., &c.—sans doute parce que papa, maman devant mourir un jour, ce n'est que peccadille de faire l'office de Madame la Mort, quelques quarts d'heure avant celui fixé par le destin.

Nous tenons à constater ici que nous ne sommes pas à l'égard des vers masculins se suivant sans se ressembler, c'est à dire avec des rimes différentes, de l'école de Charles Baudelaire, un poète et un grand poète celui-là cependant! mais dont les pièces contenant des vers masculins avec des rimes différentes, ou des vers féminins arrangés de la même manière, ne sont en réalité qu'un affreux charivari. Ces abominations préméditées, sous couleur d'originalité, forment des taches énormes sur la surface de ce beau soleil poëtique.—*Note du Traducteur.*

Il est question de célébrer le 23 Avril prochain le trois-centième anniversaire de la naissance du Cygne de l'Avon par l'érection d'une statue à sa mémoire. "*Bene sit!*" dirons-nous, c'est s'y prendre un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais! Du reste à notre avis, Shakespeare a depuis longtemps sa statue élevée, sans frais aucun, dans le sanctuaire de la pensée de chacun de nous. Son nom n'évoque-t-il pas les œuvres puissantes, dont, par l'imagination, nous le voyons entouré? *Si monumentum quæsieris? . . . Circumspice!*—Pour Shakespeare, poète sans égal, un monument n'est pas un objet de première nécessité comme lorsqu'il s'agit de préserver de l'oubli une Nullité Royale? . . . C'est un monument de luxe, c'est du superflu; puis, comme nous l'avons dit autre part:

"Quand on est Immortel à quoi sert une tombe!"

Et bien que nous tenions à honneur de faire partie du Comité qui a pour mission de rendre hommage à l'Auteur d'Hamlet, nous ne sommes pas sans appréhension, par les statues qui, sous prétexte d'ornementation, courent et déshonorent les places et les rues de la bonne ville de Londres, et par cette gigantesque mauvaise plaisanterie *à dada*, qui, de façon si burlesque, couronne l'arc de '*Constitution Hill*,' que le monument projeté ne soit encore un monument *libelle* dans le genre de feu le bâtiment de l'Exposition de 1862, ou dans le genre du monument consacré à Dublin à ce pauvre Tom Moore, qui n'avait rien fait de son vivant, que nous sachions, pour mériter après sa mort d'être condamné à perpétuité . . . . . au pilori, et à devenir l'objet des quolibets sans cesse renaissants de la part de tout nouvel arrivé dans la Capitale de l'Irlande!

*Dî talem avertite casum!*

Un mot encore.

Nous nous garderons bien d'analyser les mérites de l'Hamlet de Shakespeare; l'œuvre porte en elle-même sa recommandation. Nous détestons d'ailleurs les commentateurs, race parasite qui s'agrippe, qui s'acharne à un grand homme, l'exploite, et vit de ses sucs; race vampire, qui lui boit le sang, même après sa mort, sous prétexte de le faire revivre; . . . qui prétend savoir tout, et même bien plus encore sur le grand homme défunt dont elle ne

sait souvent que fort peu de chose, au total, si elle sait quelque chose ! Mais nous tenons à enrégistrer ici notre protestation contre une bouffonnerie sérieuse de la plus ridicule espèce, contre le paradoxe formulé naguère par le Docteur Conolly. L'illustre Docteur, car il est illustre dans sa spécialité (la Folie), veut qu'Hamlet soit fou, plus que fou,—archi-fou ! . . .

A cette *épâtante* proposition nous répondrons :

Shakespeare en créant un chef-d'œuvre, ne pouvait vouloir se rendre éditeur d'une mauvaise plaisanterie ! Supposez Hamlet fou ! . . . toute la philosophie du caractère disparaît, et tombe à plat. Le personnage lui-même n'a plus sa raison d'être !

Il s'est pourtant trouvé des journaux, et de ce nombre *The Saturday Review*, qui se sont pâmés d'aise, et qui ont admiré à outrance l'élucubration indigeste du Docteur Conolly, qui pour un méfait pareil serait en France condamné au ridicule . . . . . *à perpétuité !* . . . Chose assez curieuse, que Nous, notre pauvre Nous, un Etranger, nous soyons obligé, au nom du bon goût, au nom de la vraisemblance outragés ! de rappeler à l'ordre ces pédants anonymes de la *Saturday Review*—qui, par parenthèse, érigent en vertu . . . . LA BOXE ! ! ! chose assez curieuse que nous soyons obligé de leur dire à brûle pourpoint qu'ils n'ont jamais compris Hamlet ! . . . Où la manie du paradoxe, où la maladie de la recherche de la paternité en fait de Folie peuvent-elles conduire un esprit parfois lucide et sain, un homme aussi instruit, et d'un mérite aussi incontestable que le Docteur Conolly ? . . . . Où l'abaissement plat vis à vis d'une Célébrité . . . où l'aveuglement stupide de Critiques de l'école généralement aboyeuse de la *Saturday Review* peuvent-ils conduire des gens sinon spirituels, car ils sont abominablement lourds et lourdauds, (lisez-les, si vous le pouvez sans dormir,) mais faisant profession de sens commun à défaut de bon sens ? . . . . Où ? . . . . Parbleu ! Jusques à ces limites reculées, improbables où la raison se perd dans les brouillards et les nébulosités de la subtilité ! . . .

Un dernier mot, et nous avons dit.

Nous n'avons pas pour habitude de critiquer la critique faite de nos ouvrages, mais on nous a reproché naguère encore, (*in rê* "*Rayons et Reflets*") en même temps que le retranchement trop

fréquent du pronom personnel devant le verbe, l'emploi de vieux mots Chauceriens et Rabelaisiens.

Nous nous inclinons devant le juste reproche de la suppression du pronom devant le verbe,—excepté quand il s'agit de la traduction d'auteurs anciens tels que Chaucer, Carew, Herbert, Marlow, Spenser ou Shakespeare, ou dans la création de Fables ou de Contes, nous convenons qu'on doive se montrer sobre de la suppression du dit pronom, et nous avons, dans la présente traduction, cherché autant que possible, à éviter l'écueil signalé.

Quant à l'emploi des vieux mots, nous renvoyons notre Critique, garçon d'esprit et de bon conseil *souventefois*,—(mais qui ne veut pas, par parenthèse, de la bonne vieille expression que nous soulignons), au jugement passé sur notre interprétation de Macbeth par le Journal des Théâtres l'*Era*. (1) Nous ferons observer d'ailleurs, après Buffon, que le style est l'homme; que le style seul constitue l'originalité, l'individualité d'un auteur, et qu'il est bon de laisser à chaque auteur son style. La raison dans tous les pays, et dans tous les dialectes, du peu de progrès que font les langues, du peu d'originalité des écrivains en général, est la confiscation du *Moi* formant l'individualité de chaque écrivain, dans l'*absurde* personnification des Editeurs des Grandes Revues.

"Nul n'aura de l'esprit que Nous et nos amis!"

Telle est la devise de ces autocrates de la pensée, pour la plupart très petits d'esprit, et cousus de préjugés, et les voilà exigeant de leurs collaborateurs, par le fait leurs subordonnés, un style à leur taille, un style selon leur goût plus ou moins ultrà-classique, plus ou moins ennemi de ce qui sent la nouveauté, la vigueur, ou la fraîcheur. Nous ajouterons à l'égard des mots nouveaux, ou à l'égard d'expressions anciennes hardies, peu usitées, que Victor Hugo se sert, et s'est constamment servi d'expressions bien autrement audacieuses, bien autrement décolletées que celles mises par nous en circulation, et cela à la grande admiration de tout le monde, et à l'admiration de notre critique lui-même!

(1) Voir page 147.

Toute la jeune école poëtique de France, les Charles Baudelaire, les Leconte de Lille, les Théodore de Banville, les Théophile Gauthier, les Roger de Beauvoir, les Emmanuel des Essarts, les Albert de Glatigny est de notre bord;—elle invente, sans vergogne, des mots quand il faut en inventer pour formuler des idées nouvelles; et ne se fait pas faute de fouiller les arcanes de la vieille langue gauloise stupidement jetée aux gémonies, ou mise à l'index par l'Académie *dite* Française, qui paraît se faire gloire de répudier les parrains de notre langue! Inutile de dire que nous approuvons fort de leurs faits et gestes, et Victor Hugo, membre de cette Académie Française rétrograde, et les Novateurs, et la Jeune Ecole Poëtique!

Une fois de plus proclamons-le bien haut: Sans la vieille langue de Rabelais, de Montaigne, de La Bruyère, de Pascal, et d'autres écrivains de cette trempe, Chaucer, Spencer, Dunbar, Shakespeare, tous les vieux poètes Anglais, Ecossais et Irlandais, en un mot, seraient intraduisibles en Français, faute de pouvoir trouver les à peu près équivalents de leurs idées; intraduisibles, entendons-nous, non seulement en vers, mais même en simple prose. Toutefois nous ne nous occupons ici que des traductions en vers. *Abyssus abyssum invocat*, ce qui veut dire en bon Français, le vers demande pour interprète le vers. Que dirait-on d'un *scholar* anglo-français qui s'aviserait, par exemple, de traduire en prose "La Légende des Siècles," ou le "Ruy Blas" de Victor Hugo, ou auquel il prendrait fantaisie de mettre en vers "Notre Dame de Paris," ou "Les Misérables?" On crirait haro! sur le savant baudet! . . . et on aurait ma foi mille fois raison! Que celui qui ne sait pas faire le vers, se contente de traduire des ouvrages en prose! . . . Si nous avions besoin de rendre claire comme de l'eau limpide, l'absurdité de traduire un poëte en prose, nous invoquerions le souvenir de l'œuvre d'un homme de talent et d'érudition, la traduction des œuvres de Burns, *en prose*, par feu M. Léon de Wailly. Le burlesque ne peut aller plus loin. L'interprétation surtout du célèbre poème "*A man 's a man for a' that*" que nous avons eu occasion de lire pour la première fois, il y a quelque douze ans avec et chez notre confrère ès poësie Charles Mackay, est d'un bouffon à faire

pouffer de rire un cénacle composé des hommes les plus graves,—à dérider la Mort elle-même ! . . . Le " Julius César " traduit par Voltaire en vers blancs *français* est illisible. Nous en appellerions au besoin au jugement de tout homme de sens, et de goût, la scène des fossoyeurs d'Hamlet, écrite en beaux vers par Messieurs Alexandre Dumas et Paul Meurice, est et restera inapte à produire, soit à la scène, soit à la simple lecture, l'immense effet que produit la scène écrite tout simplement en prose par Shakespeare.

" Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce ! "

A dit La Fontaine.

Nous dirons, nous : " N'essayons jamais de vouloir peindre le lis, nous dépenserions à ce vain labeur les couleurs de notre palette, sans amener l'entreprise à bien."

Pour nous résumer :

Dans un moule d'airain ainsi qu'aux temps bibliques,
Sur des pensers nouveaux coulons des vers antiques,
Ressuscitons des mots par le vulgaire, à tort,
Dès longtemps consignés à l'oubli de la mort.
Montaigne et Rabelais ces géants d'un autre âge,
D'un immortel burin ont creusé le langage,
En leur honneur et gloire encadrons dans nos vers
Leur esprit, leur bon sens, et leurs joyaux divers.
*Souventefois* le vieux au neuf est préférable ;
Et pour ma part, je connais maint vieillard
Qui vaut *crânement* mieux que le plus frais moutard :
De vieux granit on fait un monument durable,
*Adonc* bien loin de laisser le passé
Dans sa cendre croupir . . . . . levons son *in pace !*

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

# HAMLET.

## PERSONNAGES.

---

CLAUDIUS, roi de Danemarck.
HAMLET,[1] fils du dernier roi, et neveu du roi régnant.
POLONIUS, grand Chambellan.
LAËRTE, fils de Polonius.
HORACE, ami d'Hamlet.
MARCELLUS, } Officiers.
BERNARD, }
FRANZ, Soldat.
SPECTRE DU PÈRE D'HAMLET.
PREMIER ACTEUR.
SECOND ACTEUR.
ROSENCRANTZ, } Courtisans.
GUILDENSTERN, }
OSRICK, autre Courtisan.
GERTRUDE, reine de Danemarck et mère d'Hamlet.
UNE ACTRICE.
OPHÉLIE, fille de Polonius.

Seigneurs, Dames de la Cour, Officiers, Soldats, Fossoyeurs, Matelots, Messagers, et autres suivants.

---

*La Scène est à Elsinore.*

---

[1] Hamlet n'appartient pas à la Zélande, mais au Jutland, c'était le fils d'un chef pirate de ces parages. Il est généralement admis que c'est par une fiction qui est propre à Shakespeare que la scène de la pièce est placée à Elsinore.—(*Elsinore and Copenhagen, by the Rev. George Gilfillan.*)

# HAMLET.[1]

## ACTE I.

Elsinore. Le théâtre représente l'Esplanade du Château.

### SCÈNE I.

FRANZ—*ensuite* BERNARD.

FRANZ (*armé et à son poste*). BERNARD (*dans la coulisse*).

*Au lever du rideau une horloge éloignée sonne minuit.*

BERNARD (*du dehors*).

Eh ! qui donc est là bas ?

FRANZ.

Pour le mot du problème . . .

Halte ! . . .

BERNARD (*entre armé*).

Vive le Roi !

FRANZ.

Bernard !

BERNARD.

Oui-dà ! lui-même !

FRANZ.

Vous êtes bien exact.

---

([1]) "Amleth:" ainsi devrait être écrit le nom du héros de la pièce de Shakespeare; la lettre H a été transférée de la fin au commencement du nom.—*Steevens.*

BERNARD.

Minuit vient de sonner;
Sur le lit de camp, sus! Franz va te dodiner.

FRANZ.

Bien parlé! grand merci! . . Quand il fait froid si rude,
En fait de faction, vive l'exactitude!

BERNARD.

Un mot! Avez-vous eu paisible faction?

FRANZ.

Je n'ai d'une souris perçu la motion.

BERNARD.

Eh! bien donc! bonne nuit!—A propos, si par chance
Vous rencontrez Horace, et son ami d'enfance
Le digne Marcellus, compagnons généreux
De ma veillée ici, dites-leur à tous deux
De se dépêcher dà! . . .

FRANZ.

Mais, je crois les entendre.
Qui va là? . . .

HORACE (*dans la coulisse.*)

—Des amis! Ne voulons vous surprendre.

MARCELLUS (*dans la coulisse.*)

Et liges du Danois.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, HORACE, MARCELLUS.

FRANZ (*à Horace et à Marcellus.*)

A vous bonsoir! *Salve!*

MARCELLUS.

Adieu digne soldat. Qui vous a relevé?

FRANZ.

Sitôt minuit sonné, Bernard a pris ma place,
Bonsoir et bonne nuit!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, HORMIS FRANZ.

MARCELLUS.

Holà Bernard !

BERNARD.

Horace
Serait-il avec vous ?

HORACE.

Certe, un morceau de lui.

BERNARD.

Soyez les bienvenus, j'attendais votre appui.

HORACE.

Eh bien ! donc cette nuit avez-vous vu la chose ?

BERNARD.

Je n'ai vu rien encor.

MARCELLUS.

Notre Horace suppose
Que ce spectre effrayant que nous vîmes deux fois,
N'est en tout et pour tout, de nos sens aux abois
Que le sombre produit, que la terrible image ;
Adonc, moi désireux d'avoir son témoignage,
Je l'ai prié ce soir de venir en ces lieux,
Pour confirmer le fait, s'il le voit de ses yeux.

HORACE.

Ta ! ta ! ta ! votre spectre, il ne viendra, je gage.

BERNARD.

Asseyons-nous ici, (*Ils s'asseyent sur un parapet*) pour parler davantage
De ce que nous avons vu de suite deux nuits.

HORACE.

Eh bien ! asseyons-nous, oyons dans ses déduits
Ce que dira Bernard.

BERNARD.

Pour lors la nuit dernière
Quand cette étoile avait achevé sa carrière,
Et de ses blancs reflets illuminé le ciel,
Que Marcellus et moi, c'était bien naturel,
La suivions du regard vers sa haute demeure,
Et que l'horloge au loin vibrait du coup d'une heure . . . . .

MARCELLUS.

Paix ! brisons là . . . Vois-tu ? . . . regarde et tiens toi coi,
Le voilà ! le voilà ! . .

(*Ils se lèvent simultanément.*)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE SPECTRE.

BERNARD.

C'est comme le feu roi.

MARCELLUS (*á Horace*).

Toi, plus que nous savant, parle-lui donc Horace.

BERNARD.

C'est le roi tout craché.

HORACE.

Je reconnais sa face,
Oui, c'est si ressemblant qu'il se glisse en mon cœur
Un indicible émoi qui touche à la terreur.

BERNARD.

Il voudrait je le crois qu'on lui parlât.

MARCELLUS.

Horace

Parle-lui.

HORACE (*au Spectre*).

Quel est-tu ? toi dont la froide audace
Viens usurper ici la forme du feu roi,
Et jeter dans les cœurs et le trouble et l'effroi ?
Au nom sacré du ciel, de parler je te somme !

MARCELLUS.

Il paraît offensé.

BERNARD.

Vois ! Il s'en va, foi d'homme !

HORACE (*au Spectre*).

Arrête ! . . parle ! . . parle ! . . arrête, il faut parler.
(*Le spectre passe et disparaît.*)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, HORS LE SPECTRE.

MARCELLUS.

C'est parti ! ça ne veut pas même articuler.

BERNARD.

Eh bien ! Horace ! eh bien ! quoiqu' ayant un cœur mâle
Voilà que vous tremblez, que vous devenez pâle,
Vous ne nous viendrez plus dire d'un air narquois
Que c'était le produit de nos sens aux abois,
Qu'en pensez-vous ? . . Ce fait n'est du tout une histoire.

HORACE.

J'ai vu, je ne saurais plus refuser de croire.

MARCELLUS.

N'est-ce pas que cela ressemble fort au roi ?

HORACE.

Autant que ton portrait ressemblerait à toi.
Oh ! j'ai vu cette armure à ne sais plus quel siège ! . . .
Alors qu'il combattait l'ambitieux Norvège,
Le feu roi la portait.

MARCELLUS.

Voilà déjà deux fois
Qu'à cette heure avancée, ainsi que tu le vois,
Il passe devant nous, majestueux, sévère,
Comme en sa vie ayant la démarche guerrière.

HORACE.

Je ne sais pas comment qualifier ce fait,
Non plus pronostiquer ce que ce fait promet,
Ce que je sais, c'est que dans les fiers jours de Rome,
Avant que ne tombât Julius, son grand homme,
Les plus vieux de ses morts désertaient leurs tombeaux,
Pour aller caqueter et par monts et par vaux.
Cela doit annoncer quelque chose d'horrible
Pour ce pays.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE SPECTRE.

Mais chut ! il redevient visible !
Dût-il me foudroyer je passe devant lui.
(*Il passe devant le spectre.*)
Arrête Illusion ! Image de celui
Qui naguère était roi—si tu peux du langage
Formuler aucun son, ne te tais davantage,
Parle-moi ! parle-moi ! . . . je t'en donne ma foi
En t'aidant si je puis me faire honneur à moi,
Parle-moi ! parle-moi ! . . Si, par ta prescience,
Tu peux à ta patrie éviter une offense,
O parle ! . . . je t'écoute ; ou quand vivait ton corps
Si, prévaricateur, tu volas des trésors,
Par ton ordre enfouis dans le sein de la terre,
(De tels faits vous font faire école buissonnière
A vous autres Esprits, si j'en crois les on dit :)
Parle-moi ! parle-moi ! . . Reste et parle maudit !
* Empêche, Marcellus, empêche qu'il ne quitte.
(*Le coq chante.*)

MARCELLUS.

* Le frapperai-je dà s'il veut s'enfuir trop vite ? (1)

---

(1) Les vers marqués d'un astérisque (*) ont été pris par nous dans les anciennes éditions de Shakespeare. A notre avis, c'est à tort qu'ils ont été laissés de côté dans l'*acting édition*. Nous avons fait quelques additions semblables, indiqués de la même manière, dans le cours de l'ouvrage.—*Note du Traducteur.*

HORACE.

* S'il ne veut s'arrêter, oui, frappe—

BERNARD.

* Il est ici.

HORACE.

* Mais il se perd déjà là bas dans l'obscurci !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LE SPECTRE.

MARCELLUS.

C'est parti ! . . . m'est avis que nous faisions injure
A cette chose étrange en cette conjoncture
En voulant la frapper.—C'est souple comme l'air,
Comme l'air impalpable, et creux comme l'éclair.

BERNARD.

Lorsque le coq chanta, je crois bien d'aventure
Que ça pensait parler.

HORACE.

Oui, je vis sa figure
Aussitôt tressaillir. Je ne sais si c'est vrai,
Mais j'ai lu quelque part, dans un vieux virelai,
Qu'au moment où le coq, du matin la trompette,
De son coricoco jette au vent l'ariette,
Il éveille à ce son aigu le Dieu du jour,
Et qu'à ce cri soudain plus clair que le tambour,
Les Esprits qui s'en vont promener leur misère
Dans le feu, sur la mer, ou dans l'air, ou sur terre,
S'empressent de gagner en courant leur logis.
Mais voyez ! le matin tout brillant de rubis
Là bas, à l'Orient, vient, mouillé de rosée
Annoncer que la nuit dort dans son élysée ;
A notre faction mettons un terme enfin,
Et, si vous m'en croyez, nous ferons part demain
De ce que nous venons de voir dans cette veille
Au jeune prince Hamlet. Ce ne serait merveille
Que cet Esprit pour nous qui veut rester muet,
Laissât parler sa langue en présence d'Hamlet.

(*Ils sortent*).

## SCÈNE VIII.

Une Salle d'apparat.

*Au lever du rideau :* LE ROI ET LA REINE (*assis sur le trône*), HAMLET, POLONIUS, LAËRTE, SEIGNEURS, SUIVANTS, (*Fanfares*).

LE ROI.

Bien que soit fraîche encor la mort de notre frère,
Hamlet, dont la mémoire à tous restera chère,
Et bien qu'il nous convînt que le royaume en deuil
Entourât de chagrins un si noble cercueil,
Il importe pourtant qu'une douleur plus sage
A ce grand regretté porte le témoignage
Du souvenir de tous. Adonc pour notre part
Mettant pour un moment notre deuil à l'écart,
Bien qu'il n'ait point cessé son pouvoir sur notre âme,
De notre sœur naguère avons fait notre femme,
Nous aidant en cela de vos sages conseils
Pour l'efficacité qui n'ont pas leurs pareils ;
A tous remerciements ; de ma reconnaissance
Chacun de vous, et tous, recevez l'assurance.
Laërte, maintenant chez toi quoi de nouveau ?
D'une pétition tu m'as parlé . . . . Tout beau !
* Laërte, tu sais bien, qu'une juste demande
* De ton roi par avance est la sincère offrande,
* La tête onques ne fut plus homogène au cœur,
* Ni la main à la bouche un plus doux serviteur,
* Que notre trône n'est redevable à ton père ! . . .*
Donc que désires-tu ? . . . Que puis-je pour te plaire ?

LAËRTE.

De retourner en France, ô redouté Seigneur,
Autant que bien aimé ! j'implore la faveur !
Ce fut avec plaisir que je quittai la France
Pour venir près de vous faire acte d'allégeance,
Mais aujourd'hui que j'ai rempli ce saint devoir,
La France, j'aimerais volontiers la revoir.

LE ROI.

As-tu donc obtenu l'agrément de ton père ?
Qu'en dit Polonius ?

POLONIUS.

Il m'a fait la prière
Mon cher Maître et Seigneur de le laisser partir,
Si, qu'à ses vœux pressants il m'a vu consentir,
De nous quitter daignez donc lui permettre, Sire,
Vous le rendrez heureux plus que ne saurais dire.

LE ROI.

Laërte ainsi soit-il ! Que le temps soit à toi,
Ce congé désiré te l'accorde ton roi.
*(Le Roi s'avance avec la Reine.)*
Et maintenant Cousin Hamlet—et davantage
Car je dirai mon fils.—

HAMLET (*à part*).

En fait de parentage
Un peu plus que parent,—moins qu'un enfant pourtant ! (1)

LE ROI.

Comment sur votre front se voit-il donc autant
De nuages encor ?

HAMLET.

Monseigneur des nuages
Il n'en existe pas ! . . . mon front pour tels ombrages
Est trop près du soleil.

LA REINE.

Mon bon Hamlet, crois-moi,
Vois d'un regard ami de Danemarck le roi,

---

(1) *A little more than kin, and less than kind.*
Les commentateurs ne sont pas absolument d'accord sur le sens exact de ce vers. Un grand nombre d'entr'eux veulent l'interprêter ainsi: "*Un peu plus que parent, et moins que bienveillant.*" Espèce de jeu de mots sur *kin* parenté, et *kind* bienveillant; le roi en effet étant au vis-à-vis d'Hamlet *less than kind*, ayant entraîné sa mère à contracter un mariage incestueux, et l'ayant frustré, lui, Hamlet, de la couronne de Danemarck. Le sens que nous adoptons ici, nous a été suggéré par une modeste savante, artiste de grand mérite dans le genre rendu célèbre par Isabey—Miss K. La dame dont nous parlons lit le texte ainsi: "*Un peu plus que parent, et cependant moins qu'un enfant.*" *Kind* étant le mot allemand pour *enfant*, et l'anglais se composant, comme on sait, de nombreux mots saxons. Cette version nous a paru plus rationelle que celles jusqu'alors acceptées, aussi la suivons-nous.—*Note du Traducteur.*

Ne cherche pas toujours l'œil baissé vers la terre
Dans la paix du tombeau ton grand et noble père,
Tu sais que nous naissons ici bas pour mourir,
Que c'est le sort commun qu'il nous faut tous subir.

HAMLET.

Oui, c'est le sort commun à tous, oui dà, Madame.

LA REINE.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi du deuil la trame
Paraît-elle, dis-moi, plus noire dans ton cas ?

HAMLET.

*Paraît*, dites-vous, Dame, oh ! *paraît* n'est-ce pas ?
Mon chagrin ! . . . . mais il est d'une nature austère,
Ce n'est pas un manteau couleur d'encre, ma mère,
Non plus un vêtement du plus solennel noir,
Non plus de vains soupirs singes du désespoir,
Sur un visage éteint non plus pleurs de commande . . . .
Toutes ces faussetés d'un deuil de contrebande
*Paraissent* tour à tour, oui, tout cela *paraît*,
L'homme qui le simule est sûr de son effet :
Mais ce que je sens, moi, dépasse la parade,
Je ne m'abaisse point jusqu'à la pasquinade ;
Les semblants de douleur n'ont rien du vrai chagrin
Ils en sont les atours, les harnais, le tocsin.

LE ROI.

C'est bien à vous, Hamlet, c'est d'un cœur débonnaire
De rendre ces devoirs de deuil à votre père ;
Mais je n'ai pas besoin de mettre sous vos yeux
L'immuable destin de vos premiers ayeux,
Votre père lui-même un jour perdit son père,
Lequel avait perdu le sien, la chose est claire.
De tous ces grands trépas naquirent des chagrins
Qui durèrent un temps —A tout il faut des fins.
Mais nourrir un chagrin vivace, opiniâtre,
C'est être impie au ciel, oui, c'est d'un idolâtre !
Nous vous supplions donc, et ce, du fond du cœur,
De laisser tomber bas cette immense douleur,

Et de nous regarder désormais comme un père.
Vous êtes le plus près de ce trône éphémère,
Vous êtes notre fils.

LA REINE.

Reste avec nous, Hamlet,
A Wittenberg ne va.

HAMLET.

Sachant votre souhait,
Je ferai de mon mieux pour obéir Madame.

LE ROI.

Bien dit ! voilà parler ! c'est bien ça ! sur mon âme !
Soyez en Danemarck aussi puissant que Nous.
Venez Dame, venez. Ce " J'y consens," si doux,
Si spontané d'Hamlet, et m'enchante et m'enivre,
C'est pour moi le feuillet charmant d'un charmant livre,
Ce soir quand le canon portera jusqu'aux cieux
Les fréquents toasts du roi, j'y penserai joyeux.
Allons-nous en.

(*Fanfares.—Le Roi et la Reine précédés de Polonius sortent suivis par les Seigneurs et par Laërte.*)

## SCÈNE IX.

HAMLET (*seul*).

Pourquoi cette chair si solide
Ne peut elle se fondre, et devenant liquide,
Se dissoudre en rosée ;—ou pourquoi l'Eternel
Nous a-t-il défendu de tuer " le Mortel,"
D'en finir en un mot, lorsque c'est notre envie,
Avec ce rien du tout qu'on appelle la vie !
Qu'ils me paraissent mous, fatigants, ennuyeux,
Ces jours si longs qu'à l'homme ont dispensé les cieux :
Fi donc ! fi donc ! . . . Ces jours qu'on nous montre superbes
Sont un vilain jardin rempli de folles herbes
Qui donnent de l'ivraie, et certes rien de plus
Si ce n'est les engins du choléra morbus.(1)

(1) Le choléra morbus existait, mais n'était pas connu sous ce nom du temps de Shakespeare; on l'appelait alors du nom peu poëtique de *Trousse-Galant:* toutefois cette expression rendant la pensée du poète, nous avons cru pouvoir nous en servir.—*Note du Traducteur.*

Et dire que voilà ce qu'on nomme le monde,
Où le beau n'est qu'un mot, où ne croît que l'immonde !
Mort ! . . . et depuis deux mois !—oui deux mois seulement . . . .
Non ! . . . pas même deux mois—un roi si vivement
Aimé, si bon, si grand, d'une vertu si rare ! . . .
Qui, lorsqu'au présent roi notre esprit le compare
Avait d'Hypérion l'auguste majesté,
Tandis que d'un Satyre il a l'obscénité
Cet affreux Claudius !—un roi qui pour ma mère
Fut un si noble époux,—à l'aimer si sincère,
Qu'aux fougueux vents du ciel il n'eut permis vraiment
De lui toucher la joue un peu trop rudement . . . .
Ciel et Terre ! . . faut-il que je me le rappelle
Cet amour qui semblait amour de tourterelle !
Comme elle, s'agrippant à lui, dans ses émois,
Le dévorait des yeux—et pourtant dans un mois . . .
A ces cruels pensers il faut fermer mon âme :
Hélas ! Fragilité c'est vrai ! ton nom est femme !
Dans un seul petit mois . . . . avant qu'eussent vieilli
Les souliers dans lesquels, d'un esprit recueilli,
Elle suivait en pleurs dans sa douleur amère
Comme une Niobé le cercueil de mon père,
Voilà que—cette femme—ô ciel !—un animal
Qui manque de raison,—une brute,—un chacal
Eut gémi plus longtemps ;—close à peine la bière
Elle épouse—qui ça ? . . . Le frère de mon père,
Mon oncle . . . un homme qui ne ressemble pas plus
A mon père, que moi ne ressemble à Phœbus !
Ça n'a pas bien tourné ; ça se voit sans mystère :
Mais brise-toi mon cœur—ma langue doit se taire.

## SCÈNE X.

HAMLET, HORACE, MARCELLUS, BERNARD.

HORACE (*à Hamlet*).

Salut à vous Seigneur !

HAMLET.

Horace suis charmé
De vous voir bien portant.

HORACE.

Monseigneur bien aimé
Merci de l'intérêt que vous voulez bien prendre
A votre serviteur.

HAMLET.

Ma main j'aime à la tendre
Au serviteur, bien moins, Horace, qu'à l'ami,
Dont je connais le cœur, et non pas à demi.
Pourquoi de Wittenberg avoir quitté la ville,
Ces lieux sont-ils pour vous plus attrayant asile ?
(*à Marcellus.*)
Ah ! c'est vous Marcellus ! . . .

MARCELLUS.

Mon bon Seigneur !

HAMLET (*à Bernard qui salue*).

Bonsoir
Messire ! à vous bonsoir !
(*à Horace.*)
Je voudrais le savoir.

HORACE.

Une tendance à faire école buissonnière.

HAMLET.

Je n'admets pas, Horace, excuse si légère,
Et je m'inscris en faux contre votre rapport,
Car la frivolité n'est du tout votre fort.
Mais si vous séjournez un peu dans Elsinore,
Nous vous enseignerons comme on vide une amphore,
Vous saurez boire sec avant votre départ.

HORACE.

A votre question je répondrai sans fard
Seigneur, je suis venu pour voir de votre père
Le noble enterrement.

HAMLET.

Dis plutôt de ma mère
Pour du nouvel hymen assister au banquet.

HORACE.

A vrai dire, Seigneur, cet hymen, en effet,
Suivit et d'assez près ces grandes funérailles.

HAMLET.

Oui, par économie;—en fait de victuailles,
Du funèbre festin dans le garde-manger,
Il restait tant encor de quoi se bien gorger,
Qu'il a paru sans doute opportun à ma mère
De ne laisser gâter ce banquet de mon père.
Je crois le voir encor mon père! . .

HORACE.

Où ça Seigneur!

HAMLET.

Dans l'œil de mon esprit, Horace, et dans mon cœur!

HORACE.

Je le vis une fois, oh! j'en ai souvenance,
C'était un noble roi, d'une belle prestance.

HAMLET.

Oh! oui, c'était un homme à tout prendre, au total,
Dont je ne verrai point le pareil ou l'égal.

HORACE.

Monseigneur! je l'ai vu, je crois, la nuit dernière.

HAMLET.

Vu! qui donc?

HORACE.

Monseigneur! le feu roi votre père!

HAMLET.

Le feu roi! feu mon père?

HORACE.

Oui Seigneur! ayez foi,
Pour quelque temps daignez maîtriser votre émoi,
Et calme, souffrez que je livre à votre oreille
Ce que nous avons vu tous trois—une merveille!

HAMLET.

Oh ! pour l'amour du ciel parlez, et sans retard.

HORACE.

Adonc deux nuits durant, Marcellus et Bernard
Pendant leur faction, quand la nuit plus obscure
De son sommeil de plomb pèse sur la nature,
Ont été rencontrés par cette vision
Qui s'imposa subite à leur attention.
Un personnage, un spectre, ayant de votre père
Et la taille et la forme, et la démarche austère,
Armé de pied en cap parut devant leurs yeux
S'avançant lentement d'un pas majestueux :
Par trois fois, il marcha vers eux dans le silence,
De son sceptre royal à la courte distance,
Vers eux, tous deux saisis d'un indicible effroi,
Ne pouvant lui parler à lui, qui restait coi.
Marcellus et Bernard me firent confidence
Du terrible secret défiant la croyance,
Si, que je résolus, vers l'heure de minuit,
De venir les rejoindre à la troisième nuit,
Et comme ils avaient dit est venu le fantôme,
En lui j'ai reconnu celui de ce royaume
Qui naguère trônait l'auguste souverain.
J'ai connu votre père, et du fait suis certain.

HAMLET.

Cette apparition,—ce spectre,—cette forme,
Mais où la vîtes-vous

HORACE.

Où ? . . . sur la plateforme,
Tandis que nous étions tous trois en faction.

HAMLET.

Dites ! parlâtes-vous à cette vision ?

HORACE.

Oui, certes, Monseigneur, mais ce fantôme sombre
Ne fit réponse aucune, et se perdit dans l'ombre.
Il a levé la tête un instant cependant,
Et qu'il allait parler je le crus évident,

Mais juste à ce moment au milieu des bruines
Le coq soudain se mit à chanter ses matines,
Au son strident qu'au loin répercuta l'écho
Le fantôme à nos yeux s'éclipsa subito.

HAMLET.

C'est bien étrange.

HORACE.

Oh ! oui ! mais sur mon existence,
C'est vrai, mon cher Seigneur, n'en faites pas doutance ;
Nous avons cru tous trois, ne pouvant l'éclaircir,
De ce fait merveilleux devoir vous avertir.

HAMLET.

Cette apparition, en vérité, Messires
Fait en mon pauvre cœur germer bien des délires,
Veillez-vous cette nuit ?

TOUS.

Oui Seigneur.

HAMLET.

Il était
Armé, me dites-vous ?

TOUS.

Monseigneur au complet.

HAMLET.

De pied en cap.

TOUS.

De pied en cap.

HAMLET.

Vu son armure,
Adonc aucun de vous n'a pu voir sa figure.

HORACE.

Oh ! si fait Monseigneur, car le fantôme avait
La visière levée alors qu'il s'avançait.

HAMLET.

Avait-il les sourcils refrognés, l'air sévère ?

HORACE.

Il paraissait beaucoup plus triste, que colère.

HAMLET.

Etait-il pâle ou rouge ?

HORACE.

Il régnait Monseigneur
Sur son noble visage une immense pâleur.

HAMLET.

Et sur vous il fixa ses regards ce fantôme ?

HORACE.

Continuellement.

HAMLET.

Pour tout l'or d'un royaume
Oh ! que n'ai-je été là ?

HORACE.

Vous eussiez, Monseigneur,
Eté fort étonné, malgré votre grand cœur.

HAMLET.

Oh ! je n'en doute pas. De temps quel fut l'espace
Que cela vous parut rester, dites Horace ?

HORACE.

Le temps qu'on emploierait, Seigneur, à compter cent,
Mais sans trop se presser.

BERNARD ET MARCELLUS (*ensemble*).

Oh ! certe il fut présent
Plus longtemps, plus longtemps.

HORACE.

Quand le vîtes, peut-être :
Mais moi, quand je le vis, il ne fit que paraître.

HAMLET.

Sa barbe, avez-vous vu quelle était sa couleur ?

HORACE.

Elle était argentée et blanche en sa noirceur,
Comme de son vivant.

HAMLET.

Je vous tiens compagnie
Ce soir,—nous veillerons, comme on dit, en mégnie,
Peut-être que cela reviendra de nouveau.

HORACE.

Ça se verra, je crois, ce soir dans le préau.

HAMLET.

Oh ! si ça prend l'aspect de feu mon noble père,
Oh ! je lui parlerai, ça ne pourra se taire, .
Dût m'imposer silence à tout jamais l'enfer !
Pour vous trois, mes amis, du spectacle d'hier
A nul, si vous n'avez fait encor confidence,
De demeurer muets ayez tous la prudence ;
Et quelque chose enfin qu'il arrive ce soir,
Veuillez n'en souffler mot. Maintenant au revoir !
De votre dévouement n'oublierai le mérite ;
Au préau, vers minuit, vous aurez ma visite.

TOUS.

Nous rendons nos devoirs, Seigneur, à votre Honneur.

HAMLET.

A vous mes amitiés ; comptez sur ma faveur.
(*Tous sortent, excepté Hamlet.*)

## SCÈNE XI.

HAMLET (*seul*).

Le spectre de mon père—armé ! . . Vraiment ça cloche !
Je flaire, je le crains quelqu' anguille sous roche ! . .
Nuit que n'es-tu déjà ? . . . Jusques alors mon cœur
Sois calme ! . . Les méfaits vibrent avec vigueur,
Quoique toute la terre avec soin, sans murmure
Sur leur " va," sur leur " vient " jette sa couverture.
(*Il sort.*)

## SCÈNE XII.

Une chambre chez Polonius.

LAËRTE, OPHÉLIE.

LAËRTE.

Mes effets sont à bord ; ma chère sœur adieu !
Quand les vents seront bons donnez-moi de ce lieu,
Des nôtres et de vous, bien souvent des nouvelles.

OPHÉLIE.

Comme un petit oiseau pour vous j'aurai des ailes,
Frère,—n'en doutez pas.

LAËRTE.

Pour Hamlet, chère sœur,
Ne prenez trop à cœur le jet de sa faveur.
Il n'est, vous le savez, libre de sa personne,
Car de son choix dépend le sort de la couronne.
Ne soyez donc pas trop crédule à ses chansons,
Et tenez votre cœur toujours sur les arçons.
La plus prudente fille est trop prodigue encore
Si sa beauté se laisse adorer par l'aurore :
Soyez donc avisée, et rappelez-vous, sœur,
Que sûreté s'abrite aux plis de la pudeur !

OPHÉLIE.

Je garderai l'effet de cette leçon, frère,
Pour servir à mon cœur de veilleur salutaire :
Mais n'agissez pas, vous, comme certains pasteurs
Qui tout en nous montrant dans leurs propos menteurs
Pour arriver au ciel les chemins pleins d'épines,
Suivent en libertins les impures sentines
De la lascivité.

LAËRTE.

Ne le craignez pas, sœur !
Je ne suis à ce point mauvais prédicateur.
Je reste trop longtemps . . . . Mais j'apperçois mon père !

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, POLONIUS.

POLONIUS.

Encore ici Laërte? Oh! fi donc! en arrière
Il faut filer ton nœud, cher! le vaisseau t'attend,
Ses voiles sont dehors, déjà le vent les tend.
(*Posant sa main sur la tête de Laërte qui s'agenouille.*)
Ma bénédiction t'accompagne Laërte;
A ces quelques conseils tiens ton oreille ouverte:
Ta bouche soit fermée à trop jeunes discours,
Qu'ils soient mûris d'abord dans ton esprit, toujours.
Sois familier, c'est bien;—ne sois jamais vulgaire,
Cramponne les amis vrais que tu sauras faire
Aux fibres de ton âme, avec cercles d'acier,
Mais de ta main ne rends le contact roturier
En accueillant trop vite un nouveau camarade
Dont le crédit peut être à l'état rétrograde.
N'entre en une querelle avec trop peu d'émoi,
Mais une fois entré, fut-ce en dépit de toi,
Soutiens-la, mordicus, de si crâne manière
Qu'il te craigne à toujours quelqu'il soit l'adversaire.
Au dire d'un chacun sois de facile accès,
A peu donne ta voix, ne l'égare jamais.
Que ton habit soit riche autant que l'est ta bourse,
Evite le clinquant,—le clinquant est la source
De mauvais jugements. Crois-moi, le similor
Ne peut avoir pour lui les qualités de l'or.
N'emprunte pas d'argent;—emprunter est folie,
C'est du vin de la vie aller boire à la lie;
Ne prête pas souvent,—car souvent le prêteur
Perd, outre son argent, son ami l'emprunteur.
Mais avant tout, mon fils, sois sincère à toi-même,
Pour n'être jamais faux; c'est là la loi suprême.
A Dieu je te confie! . . Adieu, fixe à jamais
Ces conseils en ton cœur et suis les désormais.

LAËRTE.

Je prends congé de vous très humblement mon père.

POLONIUS.

On t'attend ; à partir Laërte ne diffère.

LAËRTE.

Adieu chère Ophélie, et rappelez-vous bien
Ce que je vous ai dit.

OPHÉLIE (*s'approchant de lui*).

Ce dernier entretien
Reste cadenassé, vous engage à le croire,
Dans les replis les plus secrets de ma mémoire,
Et vous-même, mon frère, en conservez la clé.
(*Laërte l'embrasse et sort.*)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HORMIS LAËRTE.

POLONIUS.

Quel est le chapelet qu'il vous a défilé,
Racontez-moi cela, répondez Ophélie ?

OPHÉLIE.

Quelque chose touchant Hamlet.

POLONIUS.

Ce n'est folie !
C'est ma foi bien pensé. J'ai su dernièrement
Qu'il venait près de vous assez assiduement
De ses nombreux loisirs égayer les vacances,
Et que vous, vous étiez prodigue d'audiences.
Que s'il en est ainsi, je dois vous avertir
Que vous compromettez par ces façons d'agir
Et votre honneur de fille, et mon honneur de père.
A cette question faites réponse claire :
Qu'y a-t-il entre vous ? Voyons ! . . . . la vérité !

OPHÉLIE.

Il m'a fait, Monseigneur, en toute loyauté
De son affection pour moi l'aveu sincère.

POLONIUS.

De son affection ! . . . Vous parlez là, ma chère,
Ainsi qu'une novice inhabile à flairer
Un danger impossible un jour à conjurer.
Croyez-vous par hasard à ses belles paroles ?

OPHÉLIE.

Je ne sais qu'en penser Monseigneur.

POLONIUS.

Fariboles !
Vains mots que tout cela ! Pour bon jeu, bon argent
Vous prenez ses discours, c'est vraiment affligeant,
Garez-vous un peu mieux, de l'avis tenez note,
Ou, ne me livrerez, vous le dis, qu'une sotte.

OPHÉLIE.

De son amour il m'a parlé, mon doux Seigneur,
D'honorable façon, en tout bien, tout honneur.

POLONIUS.

D'honorable façon ! . . . Oh ! oui dà, c'est la mode !
Des soupirants d'amour, c'est l'immuable code !

OPHÉLIE.

Et de plus, Monseigneur, en parlant il eut soin
De prendre de ses vœux le ciel même à témoin.

POLONIUS.

Pièges ! pièges ma foi ! . . . pièges toujours vivaces !
Appeaux dont on se sert pour prendre les bécasses.
Je sais quand le sang bout, que la tête est en feu
Que la langue jamais n'est chiche d'un aveu,
Elle trouve aisément parole d'éloquence
Car les propos d'amour sont confits d'espérance,

Mais tous ces chauds serments ne sont que feux follets
Qui s'éteignent d'emblée aussitôt qu'ils sont faits.
Donc pour se résumer, un père, vous ordonne,
De suivre désormais les avis qu'il vous donne,
A savoir, de ne plus causer avec Hamlet.
Venons nous-en.

OPHÉLIE.

Seigneur ! votre vouloir soit fait !

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE XV.

L'Esplanade du Château.

HAMLET, HORACE, MARCELLUS.

HAMLET.

L'air pique drû ce soir, et bien rude est la bise.

HORACE.

C'est vrai, le froid est âpre, et vous démoralise.

HAMLET.

Qu'elle heure est-il ?

HORACE.

Je ne crois pas qu'il soit minuit.

MARCELLUS.

Bah ! minuit a sonné. Bien plus vieille est la nuit.

HORACE.

Oh ! s'il en est ainsi nous approchons de l'heure
Où le spectre prend soin de quitter sa demeure.
(*Fanfares—On entend un coup de canon tiré au loin.*)
Quel est ce bruit, Seigneur ?

HAMLET.

Ce bruit annonce à tous
Que notre auguste roi fait assaut de glouglous
Avec ses courtisans, très noble valetaille,
Avec laquelle il fait assez souvent ripaille.
Et trompette et canon, et cymbale et clairon
Accompagnent les *toasts* lancés par le patron.

HORACE.

Ce symbole bruyant est-il une coutume ?

HAMLET.

Oui, d'un bien vieux passé, c'est sorti de la brume :
Mais de la raviver loin de mettre son cœur,
A la laisser dormir, on se ferait honneur.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE SPECTRE.

HORACE.

Voyez, Seigneur ! ça vient !

HAMLET.

Ministres de la Grâce,
Anges ! entourez-moi d'un secours efficace !
(*Au Spectre.*)
Que tu sois un Esprit frais produit de l'éther,
Ou bien damné lutin échappé de l'enfer,
Que tes intentions soient bonnes ou méchantes,
Tu revêts à mes yeux des formes si vivantes
Que je veux te parler. Je t'appellerai Roi
Père, Royal Danois, Hamlet—oh ! réponds-moi :
Et ne me laisse pas croupir dans l'ignorance ;
Mais, oh ! dis-moi pourquoi tes ossements par chance
Déposés dans la tombe ont brisé leurs liens,
Pour te jeter ici comme une langue aux chiens.
Que veut dire, que toi, fait et parfait cadavre,
Tout revêtu d'acier, tu viennes à ce havre
Pour effrayer la nuit, faire trembler nos cœurs,
Et puis nous injecter de sublimes horreurs !
Par ta venue ici, dis ! que prétends-tu faire !
Quel en est le pourquoi ? quel en est le mystère ?
(*Le Spectre fait signe à Hamlet de le suivre.*)

HORACE.

De le suivre il paraît vous prier en effet,
Désirant à vous seul confier son secret.
(*Le Spectre fait signe de nouveau.*)

MARCELLUS.

Voyez ! il vous fait signe avec grand' courtoisie,
De vous rendre à l'écart, selon sa fantaisie ;
Mais ne le suivez pas.

HORACE.

Non certes, Monseigneur !

HAMLET.

Ça ne veut pas parler,—le suivrai sur l'honneur !

HORACE.

N'en faites rien, Seigneur !

HAMLET.

Que craindre ? je vous prie !
La vie, elle est pour moi moins qu'une raillerie,
La tête d'une épingle a bien plus de valeur
A mes yeux dessillés, que son train-train menteur.
S'il s'agit de mon âme,—elle est chose immortelle,
Et l'enfer ne saurait avoir des droits sur elle.
Voyez ! ça me fait signe encore de nouveau,
Parbleu ! je le suivrai.

HORACE.

Mon cher Seigneur tout beau !
Si cela cependant vous leurrait vers l'abîme,
Que cela du rocher vous fit gravir la cime,
Pour vous précipiter jusqu'au fond de la mer,
En endossant l'aspect d'un vil suppôt d'enfer,
D'une façon terrible,—à donner le vertige.

(*Le Spectre fait signe de nouveau.*)

HAMLET.

De la main il m'appelle—oh ! le suivrai, vous dis-je.
(*au Spectre.*)
Marche en avant toujours, je te suis !

HORACE.

(*Prenant le bras droit d'Hamlet.*)
Sur ses pas
Vous n'irez Monseigneur.

HAMLET.

Laissez libre mon bras.

HORACE (*lui prenant le bras gauche*).

Oh ! laissez-vous régir.

HAMLET.

Je ne suis un pygmée
Et j'ai du nerf autant que Lion de Némée.
(*Le Spectre fait signe.*)
On m'appelle toujours. Ne me retenez pas
Messires.
(*S'échappant de l'étreinte d'Horace et de Marcellus.*)
Par le ciel ! je le voue au trépas
A mon vouloir formel celui-là qui s'oppose,
Et qui veut m'empêcher de suivre cette chose !
(*au Spectre.*)
Allons ! va ! je te suis : montre-moi le chemin !
(*Le Spectre et Hamlet sortent.*)

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HORMIS LE SPECTRE ET HAMLET.

HORACE.

* L'imagination le rend, c'est fait certain,
* Bien follement oseur.

MARCELLUS.

Par trop d'obéissance
* Serait un tort pour nous : ne fut-ce qu'à distance
* Croyez-moi, suivons-le.

HORACE.

C'est mon avis aussi
* Quelle sera, mon Dieu ! la fin de tout ceci ?

MARCELLUS.

* De Danemarck, je crois, que dans le beau royaume
* Existe du pourri qui point du tout n'embaume.

HORACE.

* Le ciel purifiera ces taudis d'Augias !

MARCELLUS.

Ainsi puisse-t-il être ! . . . Ami suivons ses pas !

## SCÈNE XVIII.

Un endroit écarté de l'Esplanade.

LE SPECTRE, HAMLET.

HAMLET.

Où veux-tu me mener ? Parle ! . . Il faut me le dire !
Je n'irai pas plus loin.

LE SPECTRE.

Prends-moi pour point de mire !

HAMLET.

Je concentre sur vous seul mon attention.

LE SPECTRE.

Presque venue est l'heure où l'expiation
Commence,—c'est mon lot, oui, c'est ma destinée
D'aller chaque matin gagner la voie ignée
Où le péché nous mène—ainsi la voulu Dieu.
Là, l'immonde limon s'épure par le feu.

HAMLET.

Pauvre spectre ! vous plains !

LE SPECTRE.

Me plaindre est un mot vide !
De m'entendre plutôt rends ton oreille avide.

HAMLET.

Parlez ! je vous écoute, et je suis attentif.

LE SPECTRE.

A venger—ton esprit ne sera-t-il rétif ?

HAMLET.

A venger—quoi ?

LE SPECTRE.

Je suis l'Esprit de feu ton père ;
Condamné pour un temps, c'est la règle ordinaire,
A promener la nuit mon ombre,—et dans le jour
A la prison du feu,—triste et vilain séjour,
Où je dois expier dans ces profonds abîmes
Les péchés que vivant je commis,—et mes crimes :

Que s'il m'était donné de ma dure prison
Te faire le narré,—se perdrait ta raison,
Ton sang se figerait, de tes yeux vifs, la flamme
S'éteindrait tout à coup, s'émietterait ton âme,
Tes cheveux de ta tête iraient crisper le pic,
Comme vibrent parfois les dards du porc-épic.
L'oreille d'un humain de ces étranges choses
Ne doit savoir jamais les effets ni les causes.
Ecoute, écoute Hamlet, si tu l'aimas jamais
Celui qui fut ton père . . . . .

HAMLET.

Oh ! ciel ! si je l'aimais !

LE SPECTRE.

Venge son meurtre atroce, obscène, abominable . . .

HAMLET.

Son meurtre !

LE SPECTRE.

Oui son meurtre,—un meurtre épouvantable,
Impur, oui plus qu'impur, plus qu'anti-naturel,
Et qui par son horreur stupéfia le ciel !

HAMLET.

Sans plus tarder, daignez me le faire connaître,
De grâce mettez-moi sur la trace du traître,
Afin qu'avec l'essor qui suit penser d'amour,
Ou d'un dessein mûri la sage mise au jour,
Je puisse en peu de temps assurer ma vengeance.

LE SPECTRE.

Je te trouve dispos à comprendre l'offense :
Tu serais en effet cent fois plus hébété
Que la plante qui croît sur les bords du Léthé
Et traîne avec ennui sa fibre somnifère,
Si tu ne mettais pas du cœur dans cette affaire.
Ecoute donc Hamlet. Au peuple on fit savoir
Que lorsque mon verger me servait de dortoir,
Un serpent me piqua. Du Danemarck l'oreille
Ainsi fut abusée, et ce ne fut merveille.

Puis qu'ainsi l'on forgea le pourquoi de ma mort.
Mais faut-il se fier jamais à l'eau qui dort ?
Le serpent qui mordit à mort le roi ton père,
Sur son front maintenant a sa couronne altière !

HAMLET.

Oh ! mon pressentiment ! . . . Mon oncle ! . . .

LE SPECTRE.

Oui, ce soulard,
Cet être incestueux, adultère et vantard,
Par de traîtres présents, par son esprit d'astuce,
(Dons pervers ! . . vil esprit qui glisse au cœur, le suce ! . .)
Par sa luxure impie, éhontée et sans frein,
Du vouloir de ma Reine a su faire son gain,
De ma Reine autrefois et chaste et vertueuse !
Hamlet ! oh ! mon cher fils ! quelle chute honteuse !
Après moi dont l'amour avait la dignité
Du premier vœu d'hymen au saint autel prêté !
Elle ! aller se vautrer sur cette boue humaine !
Sur un tel misérable ! . . . Etait-ce bien la peine ?
Car ses dons naturels ne valaient certes pas
Ceux que je possédais las ! avant le trépas !
Mais comme la vertu quand elle est bien réelle,
Marche le front levé, prudente autant que belle,
Et sans nulle pudeur, ne se laisse jamais
Entraîner par le vice, ou propos de muguets,
Quand lui ferait la cour avec parole sage
Cet éhonté roué nommé libertinage,
De même la luxure à l'ignoble appétit
Bien qu'elle fut unie au plus divin esprit,
Ira se satisfaire, et créer de l'inceste
Et faire sa curée—au lit le plus céleste.
Mais je crois aspirer l'air jeune du matin,
Il me faut être bref.—Dormant dans mon jardin,
De chaque après midi c'était mon habitude,
Ton oncle se glissa jusqu'à ma solitude,
Et de la jusquiame il répandit le jus
Dans mon oreille . . . que te dirai-je de plus ?
L'effet de ce poison de nature lépreuse
Poursuivit dans mon corps sa course aventureuse.

Il congela mon sang par son principe actif,
Et de mes chairs alla s'infiltrer jusqu'au vif.
Ainsi dans mon sommeil, par la main de mon frère,
Je perdis d'un seul coup mon épouse,—ta mère,
Ma couronne et ma vie ; et dans la floraison
De mes péchés je fus jeté sans oraison
Devant Dieu,—sans avoir mon âme disposée
A clamer du pardon la céleste rosée.

HAMLET.

Affreux ! affreux ! affreux !

LE SPECTRE.

Si tu sens en ton cœur
Les sentiments d'un fils, et d'un homme d'honneur,
Empêche qu'en mon lit trônent et la luxure,
Et l'inceste maudit,—honte de la nature.
Mais de quelque façon que tu donnes essor
A ta juste vengeance,—inscris bien dans ton for
De n'entreprendre rien,—non rien,—contre ta mère :
Laisse le soin au ciel de punir l'adultère.
Déjà le ver luisant à l'œil cache son feu,
Voici venir le jour, Hamlet ! mon fils ! adieu !
Et souviens-toi de moi.

(*Le Spectre disparaît.*)

## SCÈNE XIX.

HAMLET (*seul*).

Du ciel noble milice !
Céleste essaim ! ô terre ! essence protectrice !
Dois-je ajouter l'enfer ? . . . fi ! calme-toi mon cœur !
Vous mes muscles, mes nerfs gardez votre vigueur,
Et n'allez pas vieillir en un jour des années,
Mais sachez soutenir ferme mes destinées.
Me souvenir de toi ! pauvre spectre ambulant !
Oh ! oui, me souviendrai de ton aspect dolent,
Tant que dans mon cerveau trônera la mémoire.
Les archives du cœur, les beaux rêves de gloire,
Les formes, les pensers, et les subtils travaux
Des livres dérivés, dans le miel du repos,

Feux follets de l'esprit, du cœur, de la jeunesse,
Que thésaurise l'homme et sans cesse, et sans cesse,
Tout cela fera place à ton ordre formel,
Me souviendrai de toi, j'en atteste le ciel !
A nulle autre pareille oh ! femme abominable !
O satané gredin ! scélérat ! misérable !
Il est bon que j'inscrive ici sur mon carnet
Qu'un scélérat sourit et papillonne et plaît ;
En Danemarck au moins on voit par tels scandales
De l'inceste au vil jeu gagner les martingales !

(*Il écrit.*)

## SCÈNE XX.

HAMLET, HORACE, MARCELLUS.

HORACE (*dans la coulisse.*)

Monseigneur ! Monseigneur !

MARCELLUS (*dans la coulisse*).

Seigneur ! Seigneur Hamlet !

HORACE (*dans la coulisse*).

Que le ciel le protège ! . . .

HAMLET.

Ainsi qu'il en soit fait !

HORACE (*dans la coulisse*).

Hé Monseigneur ! Holà ! . . .

MARCELLUS (*dans la coulisse*).

Du ciel de la voussure
Eh ! mon faucon, viens donc à ma voix d'aventure !

(*Horace et Marcellus entrent en scène.*)

MARCELLUS.

Comment gouvernez-vous les choses en ces lieux
Seigneur !

HORACE.

Quoi de nouveau Seigneur ?

HAMLET.

Du merveilleux !

HORACE.

Mon bon et cher Seigneur dites-nous ces nouvelles ?

HAMLET.

Non !—Vous en laisseriez percer des étincelles.

HORACE.

Oh ! pas moi Monseigneur !

MARCELLUS.

Moi non plus Monseigneur !

HAMLET.

Oh ! qu'en dites-vous donc ? . . . Mais de l'homme le cœur
Irait-il froidement à tant d'invraisemblance
Accorder seulement un semblant de croyance ?
Vous garderez tous deux le secret ? . . .

HORACE ET MARCELLUS.

Monseigneur !
Oh ! oui de par le ciel !

HAMLET.

Eh ! bien sur mon honneur
Dans tout le Danemarck, oui, dans tout le royaume,
Soit né dans un palais, ou soit né sous le chaume,
Il n'est un scélérat, un seul, c'est fait certain,
Qui ne soit à la fois un impudent coquin.

HORACE.

Pour nous faire sentir le mot de l'axiome,
Point n'est besoin, Seigneur, d'évoquer un fantôme !

HAMLET.

Mais vous avez raison ; vous êtes dans le vrai,
Aussi je suis d'avis que sans plus de délai
Nous nous serrions la main, que nous quittions la place,
De vos affaires, vous, pour reprendre la trace,
Car,—qui n'a dans ce monde affaires ou désirs ! . . .
A prier, pour ma part, j'emploierai mes loisirs.

HORACE.

Ce sont là, cher Seigneur, des mots sans consistance !

HAMLET.

C'est grand regret pour moi, si je vous fais offense.

HORACE.

Nulle offense, Seigneur !

HAMLET.

Mais si ! . . . par Saint Patrick !
Je vous offense fort, c'est mon diagnostic.
Quant à la vision, croyez-en ma parole,
C'est un honnête spectre, en lui rien n'est frivole.
Quant à votre désir de pénétrer en bloc
Ce que m'a dit le spectre avant le chant du coq,
Comme vous le pouvez, maîtrisez-le d'urgence,
Il n'y faut plus penser, ayez en l'assurance.
Et maintenant, amis, Horace et Marcellus,
Comme amis et soldats, comme érudits de plus,
Accordez-moi, voyons, une pauvre requête.

HORACE.

Votre vœu dans nos cœurs trouve réponse prête.

HAMLET.

Ne révélez jamais ce que vîtes ce soir.

HORACE ET MARCELLUS.

Jamais ne ferons rien contre votre vouloir.

HAMLET.

Très bien ! mais jurez-le.

HORACE.

Formulez la sentence
Du serment, Monseigneur, elle a notre adhérence.

HAMLET.

Sur mon glaive jurez de ne parler jamais
De ce que de la nuit vous vîtes sous le dais
Ce soir.

LE SPECTRE (*voix sortant de dessous terre*).

Jurez !

HORACE.

Ceci, me paraît bien bizarre !

HAMLET.

Accueillez l'étranger,—du destin c'est le phare !
Il y a, c'est un fait, plus de choses au ciel
Comme aussi sur la terre, Horace, c'est réel,
Que ne rêva jamais votre philosophie,
Ma jeune expérience ici le certifie.
Mais jurez ! . . . que toujours vous soit en aide Dieu !
Que quelqu' étrangement, et n'importe en quel lieu
Je puisse me conduire,—(Il se peut, chose sûre,
Que je prenne plus tard une fantasque allure !)
En me voyant parfois dans de pareils moments,
Vous ne chercherez pas les Pourquois, les Comments
De ma façon d'agir,—soit en branlant la tête,
Soit en croisant les bras, soit à maligne enquête,
En disant : " C'est connu ! s'il nous plaisait parler,
Sa conduite pourrions fort bien la dévoiler !"
Ou d'ambigus propos afin de faire entendre
Que vous en savez long—à pouvoir en revendre !
Jurez de ne jamais enfreindre votre vœu,
Jurez ! . . . et qu'à jamais vous ait en aide Dieu !

LE SPECTRE (*en dessous*).

Jurez !

(*Ils prêtent serment sur le glaive.*)

HAMLET.

Repose en paix, Esprit troublé, repose !
Chers Messires à vous qui connaissez la cause
Me recommande donc : ce que, pauvre en pouvoir
Peut Hamlet,—vous l'aurez : c'est bien là mon vouloir !
Et maintenant partons ;—partons sans plus attendre,
Sur tout ceci, motus ! . . Vous devez me comprendre !
Le temps est hors des gonds. Oh ! maudit soit le sort !
Qui m'a fait naître pour redresser un tel tort !
Venez amis, venez ! . . Venez, rentrons ensemble,
Après séparons-nous. C'est mieux, que vous en semble ?

(*Ils sortent.*)

LA TOILE TOMBE.

# ACTE II.

Une Salle chez Polonius.

## SCÈNE I.

POLONIUS *rencontre* OPHÉLIE.

Ophélie ! . . Eh bien donc ! d'où naît-il votre émoi ?

OPHÉLIE.

C'est que, mon cher Seigneur, je tremble encor d'effroi.
Comme chez moi j'étais à broder occupée,
Voilà soudain qu'Hamlet le ceinturon d'épée,
Le pourpoint desserrés,—pâle comme la mort,
Les genoux agités comme par un ressort,
Apparut devant moi de le revoir surprise . . .

POLONIUS.

Fou par amour pour toi ?

OPHÉLIE.

Peut-être est-ce méprise,
Mais je le crains Seigneur.

POLONIUS.

Eh bien ! que t'a-t-il dit ?

OPHÉLIE.

Par le poignet d'abord fortement il me prit,
Et de son bras raidi me tint à la distance,
Puis la main sur le front, dans un profond silence,
De ma face il parut compulser chaque trait
Comme s'il eut voulu dessiner mon portrait.

Il demeura longtemps dans la même posture,
Puis quand il eut assez regardé ma figure,
Quelque peu brusquement il secoua mon bras,
Branla trois fois la tête, en poussant un hélas
Si profond, si piteux, si rempli d'épouvante,
Qu'on eut dit de son corps que tombait la charpente.
Sitôt qu'il eut émis ce soupir douloureux,
Il me lâcha le bras;—sans l'aide de ses yeux,
Car sur moi jusqu'au bout se fixa leur lumière,
S'en allant au dehors, et la tête en arrière.

POLONIUS.

C'est extase d'amour! . . . et du meilleur aloi!
Bon! venez avec moi,—je vais trouver le roi.
Ne lui fites-vous pas ces jours-ci quelqu' offense?

OPHÉLIE.

Selon vos ordres, j'ai refusé sa présence,
De ses lettres non plus je n'ai permis l'accès.

POLONIUS.

Ce qui l'a rendu fou . . . de l'amour c'est l'excès.
Allons de vers le roi lui faire confidence
Du secret dont Hamlet nous donne connaissance,
Car il vaut mieux risquer le déplaisir d'Hamlet
Que du roi nous montrer un déloyal sujet.
Venez, venez ma fille! . . .

## SCÈNE II.

Une Salle du Château.

LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, SUIVANTS, DEUX CHAMBELLANS PRÉCÉDANT LE ROI.

LE ROI.

A vous la bienvenue
Rosencrantz, Guildenstern!—nous charme votre vue!
Outre que de vous voir nous sommes enchantés,
Vos services ici sont si fort souhaités,

Que nous avons hâté votre chère présence.
Sans doute, vous avez, je n'en fais pas doutance,
Appris, comme est changé depuis peu notre Hamlet ;
Ce qui peut motiver ce changement complet,
La transformation qui s'est faite en son être,
Malgré tous mes efforts, je ne puis le connaître,
Hors la mort de son père, et, ce très récent deuil,
De ma mémoire rien ne vient franchir le seuil.
Adonc pour nous aider à percer ce mystère,
Nous vous prions au nom de la reine sa mère,
Vous, depuis si longtemps compagnons de ses jeux,
De vouloir bien rester dans notre cour tous deux.
En le voyant souvent, vous parviendrez peut-être
A le rendre aux plaisirs, à le rendre au bien-être,
Ou vous découvrirez la cause de chagrins
Dont nous pourrions avoir le remède en nos mains.

LA REINE.

Il a beaucoup parlé de vous deux, bons Messires,
Vous êtes du soleil pour lui les doux sourires,
Il vous estime fort, et fait grand cas de vous,
S'il vous plaît de rester quelque temps avec nous,
Vous recevrez plus tard pour votre déférence
D'un royal souvenir la noble récompense.

ROSENCRANTZ.

Vous eussiez pu parler et commander en Roi
Altesse—ainsi que vous Madame—et sur ma foi
A votre ordre eussions dit : " Amen ! "

GUILDENSTERN.

Et l'un et l'autre
Nous disons : " Votre loi sera toujours la nôtre."
A vos pieds nous mettons du plus profond du cœur
Nos services.

LE ROI.

Merci ! cela vous fait honneur !

LA REINE.

Immédiatement je vous prie, allez vite
A mon fils si changé faire votre visite.

(*Aux gens de sa suite:*)
Quelques-uns d'entre vous, voudront bien, n'est ce pas?
Vers Hamlet diriger de ces Seigneurs les pas.
(*Rosencrantz et Guildenstern sortent accompagnés de quelques-uns des suivants*).

## SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, SUIVANTS, POLONIUS.

POLONIUS (*entrant des lettres à la main*).

M'est avis, à moins que ma mûre intelligence
N'ait plus, comme autrefois, sa vive prescience,
Que je sais le motif, et la cause et l'effet,
Du changement soudain de la raison d'Hamlet.

LE ROI.

Et la cause et l'effet? . . . je brûle de l'apprendre.

POLONIUS.

Seigneur-Lige et Madame, alors daignez m'entendre.
Discuter ce que doit être la majesté,
Ce qu'elle devrait être, ou bien en vérité
Discuter ce qu'elle est,—ou pourquoi la lumière
Est, reste la lumière;—et sur la terre entière
Asseoit son joug—le jour!—pourquoi le temps qui suit,
D'ombres enveloppé, s'intitule la nuit;
Pourquoi le temps est l'œil éternel du vieil âge,
Ne serait que de temps faire un long gaspillage:
Adonc puisque l'esprit se résume en un mot,
Que la prolixité n'est que l'esprit d'un sot,
Je prétends être bref; sur moi je me replie,
Et vous dis: "Votre fils est atteint de folie!"
De sa raison n'ai pas décroché le verrou,
Mais il est, soyez sûrs, fou, très fou, plus que fou.
Je ne veux point, pour mieux définir la folie,
De la raison aller fouiller jusqu'à la lie,
Non, glissons sur cela.

LA REINE.

Voyons, venons au fait!
Les fleurs de rhétorique ici n'ont pas d'effet.

POLONIUS.

Je n'use d'aucun art, Madame, je vous jure;
Qu'il soit fou, n'est hélas ! que la vérité pure !
Et c'est vraiment fâcheux qu'il soit fou ! . . c'est un fait
Que nous déplorons tous en nos cœurs,—Dieu le sait !
Il ne nous reste donc plus à faire autre chose
Que d'aller explorer le mystère et la cause
De la dite folie ; et c'est là mon objet ;
Sans cause il n'est d'effet, ni faisan sans fumet.
Avec attention, or donc, oyez mon dire,
Et vous arriverez au nœud de son délire.
J'ai, vous ne l'ignorez,—car elle est bien à moi,
Une fille—Ophélie—un vrai morceau de roi,—
Qui,—de par son devoir et son obéissance,
M'a remis ce poulet—ce poulet d'importance :
Maintenant rassemblez et pesez bien les faits,
De sa folie alors vous aurez les secrets.

(*Il lit.*)

A la céleste et *embellie* Ophélie, l'idole de mon âme

(*Reprenant son discours.*)

Embellie ! embellie ! oh ! fi donc ! embellie ! . . .
C'est une expression qui sent bien la folie !
Mais vous allez entendre—oui dà ! ce n'est pas tout,
Et le doux billet doux vous l'aurez jusqu'au bout.

LA REINE.

Cela lui vient d'Hamlet ?

POLONIUS.

Certes, ma digne Dame !
Mais attendez voici le bouquet de sa flamme.

(*Il lit.*)

"Des étoiles doute des feux,
Doute que le soleil ne soit l'astre suprême,
Et de la vérité doute si tu le veux,
Mais ne doute pas que je t'aime !"

O chère Ophélie ! l'harmonie des vers je la connais peu, je n'ai pas l'art de cadencer mes soupirs, mais que je t'aime le mieux, ô la meilleure de toutes, crois-le. Adieu.

A toi à tout jamais, très chère Dame, tant que cette machine qui se meut, agit et pense appartiendra à Hamlet."

(*Reprenant son discours.*)

Ma fille m'a montré,—c'était là son devoir,
Ce billet—et de plus elle m'a fait savoir
Auprès d'elle d'Hamlet chaque fois la visite . . .

LE ROI.

D'Hamlet, comment a-t-elle accueilli la poursuite ?

POLONIUS.

Que pensez-vous de moi ?

LE ROI.

Dans mon penser royal,
Vous êtes honorable, et fidèle, et loyal.

POLONIUS.

J'espère bien pouvoir vous en donner la preuve.
Mais qu'eussiez-vous pensé,—si,—quand cette amour neuve
A mes yeux vint s'offrir,—car je ne suis un sot,
Je savais tout avant qu'on m'en eut soufflé mot,
Qu'eussiez-vous pensé, dis-je,—ou Madame la Reine,
De cette amour si j'eusse encouragé la veine ?
Si je n'eusse rien vu, faisant le sourd-muet
Au lieu d'avoir sur eux l'oreille et l'œil au guet ?
Pas de ça ! Je me mis incontinent à l'œuvre ;
Le petit Dieu badin est vilaine couleuvre,
Dans les cœurs il a vite infiltré son poison,
Dont l'effet est toujours d'entamer la raison,
J'ai donc morigéné ma jeune Damoiselle
De la bonne façon—fiez-vous à mon zèle !
Le très noble Seigneur Hamlet n'est fait pour toi,
C'est un Prince—ai-je dit : rengaine ton émoi !
Et je la sermonai de telle et telle sorte,
Que sur l'amour d'Hamlet elle ferma sa porte,
N'accueillant ses cadeaux pas plus que ses discours,
Refusant son oreille à ses propos toujours.
Repoussé, le Seigneur Hamlet, chose certaine,
Est devenu maussade, a gagné la migraine,

Puis pour se consoler, il s'est pris à jeûner,
A veiller, au chagrin puis à s'abandonner,
Que vous dirai-je enfin ? à battre la campagne,
A bâtir, comme on dit, des châteaux en Espagne,
A laisser sa raison courir le guilledou
Si que, c'est déplorable ! il est devenu fou !

LE ROI (*à la Reine*).

De l'effet pensez-vous que cela soit la cause ?

LA REINE.

Cela pourrait bien être.

POLONIUS.

Altesse, point ne glose,
Fut-il un temps jamais, je voudrais le savoir,
Ou quand j'ai dit, jugeant au mieux de mon pouvoir :
" Un tel fait est tel fait !" on ait pu me dédire,
Et me trouver en faute ?

LE ROI.

Oh ! je ne puis le dire.

POLONIUS (*Montrant du doigt sa tête et son épaule*).

Eh bien ! ôtez ceci de cela, j'y consens,
S'il en est autrement ! . . . je suis homme de sens.
J'ai le flair si subtil qu'au centre de la terre
Je trouverais le vrai—s'il s'avisait de faire
Escapade si loin.

LE ROI.

Le moyen ! . . . l'avons-nous ?
Moralement parlant, de lui tâter le pouls
A notre Hamlet ?

POLONIUS.

Mon Dieu ! vous savez qu'il promène
Au corridor voisin ses ennuis et sa peine ?

LA REINE.

Il fait ainsi, je sais.

POLONIUS.

Dans un moment pareil
Je lâcherai sur lui ma fille, son soleil,

Vous et moi cachons-nous sous la tapisserie,
Observons la rencontre, aussi la parlerie,
Par cette amour s'il n'a pas perdu la raison,
Ne suis plus conseiller d'état,—mais un oison,
Capable tout au plus de garder une ferme,
Bétail et charretiers et ce qu'elle renferme.

LE ROI.

Nous prenons vos conseils, nous suivrons vos avis.

LA REINE.

Mais voyez il s'approche en lisant—ce cher fils !

POLONIUS.

Je m'en vais l'aborder.—Ménagez sa folie,
Daignez vous retirer tous les deux, vous supplie.
(*Le Roi et la Reine sortent.*)

## SCÈNE IV.

POLONIUS, HAMLET.

POLONIUS.

Comment se porte mon bon Seigneur Hamlet ?

HAMLET.

Mais bien, Dieu merci !

POLONIUS.

Me connaissez-vous, Monseigneur ?

HAMLET.

Parfaitement : vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS.

Non pas, Monseigneur.

HAMLET.

Alors je souhaiterais que vous fussiez aussi honnête homme qu'un marchand de poisson.

POLONIUS.

Honnête, Monseigneur ?

HAMLET.

Oui Messire. Etre honnête dans ce monde, tel qu'il est constitué, C'est être un homme—de choix—un homme entre mille.

POLONIUS.

Ça, c'est bien vrai, Monseigneur !

HAMLET.

Car si le soleil fait germer des vers blancs dans un chien mort, lui, le soleil ! qui est un Dieu qui baise la charogne . . . Auriez-vous par hasard une fille ?

POLONIUS.

J'en ai une Monseigneur.

HAMLET.

Ne lui permettez pas de se promener au soleil. La conception ([1]) est un bienfait du ciel, mais PAS de la façon dont votre fille pourrait concevoir. Ami, faites-y attention, prenez-y garde !

POLONIUS (*à part*).

Hein ! Qu'est-ce à dire ? Toujours rabâchant sur ma fille ? . . . Cependant il ne m'a pas reconnu d'abord : il disait que j'étais un marchand de poisson. Il en tient ! il en tient de l'amour, il en a par dessus les oreilles ! . . . Et dire que dans ma verte jeunesse, moi aussi j'ai été sur les bords des limites extrêmes de par l'amour ! . . . et que mon état était presque semblable à l'état où il est ! . . . Pauvres Nous ! . . . Je lui parlerai de nouveau. (*Haut*) Que lisez-vous là Monseigneur ?

HAMLET.

Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS.

A propos de quoi, Monseigneur ?

---

([1]) Les plus anciennes éditions donnent ainsi ce passage:

"Conception is a blessing; but as your daughter may conceive,—friend, look to't."

L'*acting edition* que nous suivons, donne la phrase ainsi:

"Conception is a blessing; but NOT as your daughter may conceive,—friend look to't."

Nous avons traduit d'après cette dernière version.—*Note du Traducteur*.

HAMLET.

Des mots ? . . . Entre qui—voulez-vous dire ?

POLONIUS.

Je veux dire purement et simplement : quel est le sujet de ce que vous lisez Monseigneur ?

HAMLET.

Des calomnies, Messire : car le maudit railleur dit ici que les vieux ont des barbes grises ; que leurs visages sont ridés ; que leurs yeux suintent un ambre épais, et distillent de la chiasse ; qu'ils manquent abondamment d'esprit ; qu'avec cela ils ont des jarrets faibles : toutes choses, Messire, bien que j'y ajoute une foi puissante et superlative, qu'il n'est pas honnête selon moi, d'écrire en toutes lettres ; car vous même, Messire, seriez vieux comme moi, s'il vous était donné d'aller à rebrousse poil des ans, en un mot en arrière comme une écrévisse.

POLONIUS (*à part*).

Bien que ce soit de la folie, il y a pourtant une certaine méthode dans cette folie. (*Haut*) Voulez-vous aller marcher dans l'air Monseigneur ?

HAMLET.

Oui, dans ma tombe !

POLONIUS (*à part*).

Vrai ! cela serait hors de l'air. Comme ses réponses sont quelquefois pleines de sens, bonheur au moyen duquel la folie dame souvent le pion à la raison, et à la meilleure judiciaire qui n'auraient jamais accouchement si heureux ! Je m'en vais le quitter, et puis manigancer au plus vite une rencontre—fortuite—entre ma fille et lui.—(*Haut*) Mon honoré Seigneur, je veux prendre humblement congé de vous.

HAMLET.

Vous ne pourriez prendre de moi quelque chose dont je fusse plus charmé de me défaire—excepté de ma vie, excepté de ma vie, excepté de ma vie !

POLONIUS.

Adieu Monseigneur ! (*Il sort*).

## SCÈNE V.

HAMLET (*seul*).

Vieux radoteur va ! . . .

POLONIUS (*dans la coulisse*).

Vous cherchez le Seigneur Hamlet, tenez, il est là ! . . .

ROSENCRANTZ (*dans la coulisse*).

Bien obligé Messire !

## SCÈNE VI.

HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

GUILDENSTERN.

Mon honoré Seigneur !

ROSENCRANTZ.

Mon très cher Seigneur !

HAMLET.

Mes bons et excellents amis !—Comment vas-tu Guildenstern ? —Ah ! Rosencrantz ! . . . mes bons gars ! . . . Comment vous portez-vous tous deux ? Quoi de nouveau ? . . .

ROSENCRANTZ.

Rien, Monseigneur. Sinon que le monde est devenu honnête.

HAMLET.

Dans ce cas, le jour du jugement est proche ; mais votre nouvelle n'est pas vraie. Maintenant pour rentrer dans le chemin battu de l'amitié, qu'êtes-vous venu faire à Elsinore ?

ROSENCRANTZ.

Vous rendre visite Monseigneur ; pas autre chose.

HAMLET.

Pauvre hère que je suis,—je suis même pauvre en remerciements, cependant je vous remercie. Voyons ! ne vous a-t-on

pas envoyé quérir ? Est-ce de votre propre mouvement que vous êtes venu ? Est-ce une visite purement spontanée ? Allons ! allons ! soyez francs du collier avec moi : Allons ! allons ! parlez donc ! . . .

GUILDENSTERN.

Que devons-nous dire, Monseigneur ?

HAMLET.

Mais n'importe quoi, pourvu que ce soit droit au but. On vous a envoyé chercher ; vos regards même en font une sorte de confession, et votre honnête modestie à tous deux, n'a pas même la ruse nécessaire pour le dissimuler. Je sais que le bon roi et la bonne reine vous ont envoyé quérir.

ROSENCRANTZ.

A quelle fin Monseigneur ?

HAMLET.

Voilà ce que vous devez me faire savoir. Mais souffrez que je vous conjure au nom de notre compagnonnage, de la bonne harmonie de notre jeunesse, de l'amitié que nous avons eu toujours les uns pour les autres, et par tout ce qui est plus cher encore, par tous ces anciens liens, que plus futé que moi, invoquerait, soyez de bonne foi, et sans barguigner, dites-moi, si on vous a envoyé chercher—oui ou non !

ROSENCRANTZ (*à part à Guildenstern*).

Qu'en dites-vous ?

HAMLET (*à part*).

Je flaire votre jeu selon la note. (*Haut*) Si vous avez de l'affection pour moi, ne brisez pas là-dessus.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

HAMLET.

Je vous dirai pourquoi ; de cette manière ma confidence prendra les devants sur ce que vous pourriez découvrir, et votre fidélité à garder le secret à vos royaux patrons ne perdra pas une de ses plumes dans la mue. J'ai, depuis quelque temps, (la cause je l'ignore), perdu toute ma gaîté, cessé de me livrer à mes exercices

favoris, et vraiment j'ai l'humeur tellement alourdie, que ce beau cadre, la terre, m'apparaît comme un promontoire stérile; ce baldaquin si avenant, l'air,—voyez donc un peu ce magnifique firmament, ciselé de feu doré—eh bien ! cela ne me paraît à moi, qu'une agglomération viciée et fétide de vapeurs hétérogènes. Quel ouvrage artistement travaillé que l'homme ? Qu'il est noble dans sa raison ! Qu'il est sans limites dans ses facultés ! Qu'il est parfait et admirable dans sa taille et dans ses gestes ! Dans ses actions qu'il tient de l'ange ! Dans son intelligence qu'il s'approche d'un Dieu ! La merveille du monde quoi ! Le parangon des animaux ! Et cependant pour moi quelle est cette quintescence de la poussière ? L'Homme ne m'enchante pas, ni la Femme non plus bien que votre sourire paraisse insinuer le contraire.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur semblable idée n'est pas entrée dans ma pensée.

HAMLET.

Pourquoi alors avoir ri quand j'ai dit que l'homme ne m'enchantait pas ?

ROSENCRANTZ.

Parce que—si l'Homme ne vous enchante pas, je pensais au piètre accueil que les acteurs allaient recevoir de vous. Nous les avons rencontré en route sur le point de venir vous offrir leurs services.

HAMLET.

Celui qui joue le roi sera le bienvenu; Sa Majesté recevra de moi son tribut: le chevalier aventureux se servira de son fleuret et de son bouclier: l'amoureux ne soupirera pas gratis: le bouffon finira son rôle en paix: le paillasse fera rire ceux dont les poumons sont d'un chatouilleux accès; et la dame dira librement tout ce qu'elle a sur le cœur, dût-elle donner des coups de canif aux vers—Que sont-ils ces acteurs ?

ROSENCRANTZ.

Ceux là même qui faisaient jadis vos délices,—les tragédiens de la cité.

HAMLET.

Comment se fait-il qu'ils se fassent troupe ambulante ? Rester où ils étaient, eut été mieux, et pour leur réputation et pour leurs

profits. Sont-ils tenus dans la même estime où ils étaient, lorsque j'habitais la ville? Leurs représentations sont-elles aussi suivies?

ROSENCRANTZ.

Non vraiment, elles ne le sont pas.

HAMLET.

Ce n'est pas étrange, car mon oncle est roi de Danemarck, et ceux qui lui faisaient la grimace du vivant de mon père, donnent vingt, quarante, cinquante jusqu'à cent ducats chacun pour sa miniature. Sang de Dieu! Il y a quelque chose dans cela de hors nature, si la philosophie pouvait seulement en découvrir le pourquoi? (*On entend une trompette.*)

GUILDENSTERN.

Voilà les comédiens.

HAMLET (*à Rosencrantz et Guildenstern*).

Messires, vous êtes les bienvenus à Elsinore. Vos mains. Vous êtes les bienvenus, mais l'oncle-père, et la tante-mère se trompent.

GUILDENSTERN.

En quoi, mon cher Seigneur?

HAMLET.

Je ne suis fou que lorsque le vent est au nord nord ouest. Quand il est dans le quartier du sud je puis distinguer un épervier d'un héron.

POLONIUS (*dans la coulisse*).

A vous salut Messires!

HAMLET.

Ecoutez donc Guildenstern, et vous aussi Rosencrantz—à chaque oreille un écouteur! Ce grand poupard que vous voyez là bas, est encore dans ses maillots.

ROSENCRANTZ.

Peut-être y revient-il, car ne dit-on pas que la vieillesse est une seconde enfance?

HAMLET.

Je parierais qu'il vient me parler des comédiens; remarquez bien cela.—Vous dites bien, Messires, le lundi matin, c'était bien ça.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, POLONIUS.

POLONIUS.

Monseigneur ! j'ai des nouvelles à vous apprendre.

HAMLET.

Monseigneur ! j'ai des nouvelles à vous apprendre.

" Du temps que Roscius était acteur à Rome . . .
Roscius était un grand homme ! " . . .

POLONIUS.

Les acteurs sont arrivés Monseigneur !

HAMLET.

Bzzzzz—Bzzzzz—Bzzzzz ! . . .

POLONIUS.

Sur mon honneur !

HAMLET.

" Chaque acteur alors arrivait
A dada sur un grand baudet ! "

POLONIUS.

Les meilleurs acteurs du monde, quoi ! soit pour la tragédie, la comédie, l'histoire, le pastoral, le pastoral-comique, l'histoire-pastorale, le tragico-historique, le tragi-comico—historico-pastoral, scène indivisible ou poème sans limites. Sénèque ne saurait être trop lourd, ni Plaute trop léger. Pour le droit et pour la liberté d'écrire, voilà les hommes même, les hommes de la situation !

HAMLET.

O Jephthé, juge d'Israël ! quel trésor n'avais-tu pas !

POLONIUS.

Quel trésor avait-il Monseigneur ?

HAMLET.

" Une fille jolie, une, pas davantage,
Pour laquelle il avait amour sans alliage."

POLONIUS (*à part*).

Toujours rabâchant à propos de ma fille.

HAMLET.

N'ai-je pas raison vieux Jephthé ?

POLONIUS.

Pour peu que vous m'appelliez Jephthé, Monseigneur, c'est que, moi aussi j'en ai une de fille que j'aime fort.

HAMLET.

Mais cela ne s'en suit pas.

POLONIUS.

Alors qu'est-ce qui suit donc Monseigneur ?

HAMLET.

Mais—

" Comme par le destin
Dieu sait car il est fin !"

Et puis vous connaissez la suite :

" Il advint que la chose
Fut connue et pour cause."

La première strophe de la pieuse chanson vous en apprendra davantage, mais voilà qu'arrive ce qui abrégera mon dire.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, QUATRE OU CINQ ACTEURS, DEUX ACTRICES.

HAMLET.

Vous êtes les bienvenus Messires—tous bienvenus. (*A l'un d'eux*) Je suis enchanté de te voir en bonne santé. (*A tous*) Soyez les bienvenus, mes bons amis. (*A l'un d'eux*) Oh ! mon ancien ami, eh quoi ! ta figure est allongée d'une barbe depuis la dernière fois que je t'ai vu ! Et ne voilà-t-il pas ma jeune demoiselle ? Par Notre Dame ! Sa Seigneurie est plus près du ciel que lorsque je la vis par la hauteur d'un soulier à la vénitienne ? Messires vous êtes tous les bienvenus ! Nous allons entrer en campagne comme des fauconniers français, et lancer l'oiseau

n'importe sur quel gibier. Allons! allons! donnez-nous un échantillon de votre savoir-faire. Sus! un discours! . . . un discours passionné.

PREMIER ACTEUR.

Quel discours, Monseigneur?

HAMLET.

Je t'ai entendu réciter un jour une tirade faisant partie d'une pièce qui n'a jamais été représentée, je crois, ou qui, si elle a été jouée ne l'a pas été plus d'une fois, car la pièce, je me le rappelle ne plaisait pas à la masse; c'était du *caviare* (1) pour le commun des martyrs, des perles pour des rustres incapables d'en apprécier la belle eau; mais cette pièce était excellente malgré tout, les scènes en étaient filées avec un tact exquis, l'ordonnance en était bien suivie; il y avait surtout un passage que j'affectionnais particulièrement: c'était le récit d'Enée à Didon, une sorte d'

"Infandum Regina jubes renovare dolorem."

Si ce passage est encore présent à ta mémoire, il commence à ce vers:—Que je me rappelle un peu! . . . que je me rappelle un peu! . . .

"Le farouche Pyrrhus comme l'ours d'Hyrcanie,"

Mais non, ce n'est pas tout à fait cela; le vers cependant me semble commencer par "Le farouche Pyrrhus!" Ah m'y voici:

"Le farouche Pyrrhus qu'un noir dessein poursuit,
Sous sombre accoutrement qui ressemble à la nuit
Cherche le vieux Priam;"—

Maintenant, continue, toi.

POLONIUS (*à Hamlet*).

Pardieu! Monseigneur! c'est bien récité, belle intonation, beaucoup de finesse d'intention! . . .

PREMIER ACTEUR.

(*Continuant le passage cité par Hamlet.*)

"Il le cherche, et le trouve,
Mais bien qu'ayant dans l'œil le fauve d'une louve,

---

(1) Mets russe regardé comme une chose fort délicate, et composé d'œufs d'esturgeon.

Malgré lui, sur les Grecs frappant toujours trop court,
A son désir son glaive en effet restant sourd,
Et rebelle à son bras lui refusant service.
Plein de rage Pyrrhus est entré dans la lice,
Sur Priam il se jette et frappe loin du but
D'abord, mais sous le vent de son épée en rut
Le père énervé tombe. En attendant l'orage
Alors, tel que souvent nous voyons le nuage
Se tenir immobile au pinacle des cieux,
Et se taire, un instant les vents audacieux
Sur la terre étonnée, éperdue, en souffrance,
Epandant la terreur et l'effroi du silence,
Jusqu'à ce que l'éclair en lézardant le ciel
Ait de la foudre au loin pronostiqué l'appel ;
Dans le sein de Pyrrhus telle à peu de distance
Endormie un moment, s'éveilla la vengeance,
Et les pesants marteaux des Cyclopes, jamais
Sur l'armure de Mars ciselant leurs effets
Pour la forger durable—à l'épreuve éternelle,
Ne tombèrent si dru—de façon si cruelle,
Avec moins de remords, que de Pyrrhus les coups
Ne tombent maintenant sur Priam à genoux.
Tu n'es qu'une catin, *vadè retrò* fortune ! "

POLONIUS.

Ceci est trop long.

HAMLET (*à Polonius*).

On l'enverra chez le barbier avec votre barbe.

(*à l'Acteur.*)

Je te prie, continue, viens à Hécube.

PREMIER ACTEUR (*continuant*).

" Mais qui l'eut vu la Reine—oh comble d'infortune ! . . .
Grossièrement *torchée*."—

HAMLET.

La Reine grossièrement torchée ! . . .

POLONIUS.

Grossièrement torchée ! . . c'est bien cela ! . . ça me va ! . .

PREMIER ACTEUR (*continuant*).

" Affrontant la fureur
De la flamme en courroux, courir avec stupeur
De-ci, de-là, nuds piés,—sur cette tête altière
Où superbe trônait la couronne naguère
Portant un vil chiffon—pour royal vêtement
De laine ayant à peine un pauvre ajustement,
En si piteux état, oui, qui l'eut vu la Reine
Contre la fortune eut eu parole de haine."

POLONIUS.

Voyez un peu, s'il n'a pas changé de couleur, et s'il n'a pas des larmes aux yeux. Je te prie, pas davantage !

HAMLET (*à l'Acteur*).

C'est bien, je te ferai dire le reste, tantôt.

(*Le premier Acteur se retire vers les autres.*)

(*à Polonius.*)

Mon digne Seigneur, voulez-vous veiller à ce que les acteurs soient bien logés ? Entendez-vous ? Qu'ils soient bien traités, car ils sont le résumé et le sommaire des événements du siècle : il vaudrait mieux pour vous, avoir une mauvaise épitaphe, après votre mort, qu'un mauvais renom parmi eux, de votre vivant.

POLONIUS.

Monseigneur je les traiterai selon leur mérite.

HAMLET.

Mieux encore ! si vous ne traitiez un chacun que d'après son mérite, qui serait sûr d'échapper aux étrivières ? Traitez-les d'après votre propre honneur et dignité : moins ils pourraient avoir de mérite, plus il y aurait de mérite en votre générosité. Soyez leur guide.

POLONIUS.

Venez Messires.

HAMLET.

Suivez-le mes amis ; nous aurons spectacle demain.

(*Polonius sort avec quelques uns des Acteurs.*)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOINS POLONIUS, ET QUELQUES ACTEURS.

HAMLET (*à Rosencrantz et à Guildenstern*).

Mes bons amis, je vous congédie jusqu'à ce soir; vous êtes, je le répète, les bienvenus à Elsinore.

ROSENCRANTZ.

C'est bien Monseigneur !

(*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

## SCÈNE X.

HAMLET, PREMIER ACTEUR.

HAMLET.

Mon vieil ami, pourriez-vous jouer le Meurtre de Gonzague ?

PREMIER ACTEUR.

Oui, Monseigneur !

HAMLET.

Nous aurons alors cette pièce demain soir. Pourriez-vous, le cas échéant, intercaler et apprendre une tirade de douze à seize vers, que je vous ferais tenir ? Vous le pourriez, n'est ce pas ?

PREMIER ACTEUR.

Oui certes, Monseigneur.

HAMLET.

Très bien ! suivez ce Seigneur et n'ayez garde de vous moquer de lui. (*l'Acteur sort.*)

## SCÈNE XI.

HAMLET (*seul*).

Enfin me voilà seul ! . . Eh ! que suis-je donc ? . . Rien !
N'est-ce pas monstrueux que ce comédien
Ait pu mouler son âme, et mouler son visage
A rendre le pourquoi des instincts d'un autre âge,

A revêtir ses yeux de l'amer de ses pleurs,
Et de son désespoir à cuver les grandeurs,
Que sa voix fut dès lors voilée, anéantie,
Echo, dans tous les cœurs, créant la sympathie,
Et tout cela pourquoi ? . . . Pour quelle vérité
Digne d'être léguée à la postérité ? . . .
—Pour rien ! vraiment pour rien ! si ce n'est pour Hécube,
Et pour lui qu'est Hécube ? . . Oh ! bien moins qu'un pied cube
Du plus vil des métaux ! . . . Adonc que ferait-il
Si de la passion vibrait l'instinct viril
Que j'ai par devers moi ! . . . Dans de vives alarmes
La scène ! . . . il le noierait d'un déluge de larmes !
Et jetant au public de son navrant discours
Le prétexte et la trame et le hideux concours,
Il émerveillerait les facultés de l'âme ;
Les oreilles, les yeux pour lui seraient de flamme.
Et cependant que moi, comme Jean le songeur,
Mièvre je languis sans verve et sans ardeur,
Sans que soudainement m'excite à la vengeance
Le crime sans remords d'une royale offense,
Pas même pour un roi qui fut mon père à moi,
Un roi qu'on a détruit sans un semblant d'émoi.
Adonc suis-je un poltron ?—Qui me jette à la face
Que je suis un gredin, ou bien un Boniface ?
Qui me casse la tête, ou me prend par le nez,
Ou m'insulte à plaisir d'un : " Seigneur vous mentez ! "
Je prendrais, je le crois, tout cela sans rien dire,
Et peut-être, qui sait ? avec : " Merci Messire ! "
J'ai le foi d'un pigeon,—sans doute j'ai du miel
Où se ressent l'injure,—à la place de fiel ;
Sinon j'eusse engraissé déjà, je le proclame,
Les milans du pays des débris de l'infâme,
Un scélérat fieffé,—traître et luxurieux,
Perfide, sans remords, soulard et crapuleux.[1]
Quel âne suis-je donc ? C'est du beau ! c'est du propre !
C'est de quoi, m'est avis, relever l'amour-propre !

---

[1] Il y a dans le texte de l'*acting édition:* O Vengeance! . . . Nous ne traduisons pas cette interpolation ne l'ayant trouvé dans aucune des nombreuses éditions consultées par nous.—*Note du Traducteur.*

Que moi l'unique fils d'un père assassiné,
Du ciel ou de l'enfer par la main amené
A poursuivre le crime, et poser la vengeance
Sur l'affreux criminel de la hideuse offense,
Ainsi qu'une catin je soulage mon cœur
Par paroles en l'air, par des mots sans valeur !
Et me mets à jurer comme une péronnelle
Une affreuse souillon laveuse de vaisselle.
Fi sur cela ! fi ! pouah ! A l'œuvre mon cerveau !
Ne saurais-tu donc pas enfanter du nouveau ?
Quand j'y pense parbleu ! je me suis laissé dire
Que, sur tous, le théâtre établit son empire,
Que de grands criminels voyant en action
Poser là devant eux comme apparition,
En présence de tous, le secret de leurs âmes,
Ont proclamé leur crime aussitôt, les infâmes !
Car, c'est un fait certain, le meurtre ténébreux
Quoique sans langue, parle énormément aux yeux.
J'ai ces acteurs, je vais m'arranger de manière
A monter une pièce au meurtre de mon père
Analogue en partie—elle sera demain
Mise en scène devant le nouveau souverain,
Devant mon oncle :—Moi je n'aurai la berlue,
Moi je le sonde au vif, sans le perdre de vue :
S'il tressaille ou frissonne alors de compte fait
J'aurai su sans rien dire agripper son secret,
Ce qui me reste à faire après ça, c'est faisable !
Cet Esprit que j'ai vu peut bien être le diable ;
Or, c'est connu, le diable a pouvoir s'il lui plaît
De prendre forme honnête et la prend en effet.
Qui sait s'il ne veut pas, c'est une âme traitresse,
Pour me faire damner exploiter ma faiblesse,
Et ma mélancolie ? . . . Oh ! je veux des motifs
L'un à l'autre enchaînés—oui—des faits positifs.
La pièce ! ah ! oui, voilà selon toute apparence
La clé qui doit m'ouvrir du roi la conscience !

(*Il sort.*)

LA TOILE TOMBE.

# ACTE III.

Une salle dans le château disposée pour la représentation d'une pièce. Au fond une estrade élevée, avec des rideaux qui s'ouvrent au milieu. Des sièges à droite et à gauche. Un pupitre sur lequel est un livre.

## SCÈNE I.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ, ET GUILDENSTERN.

LE ROI (*à Rosencrantz et Guildenstern*).

Et vous n'avez pas pu, n'importe le moyen,
Deviner le pourquoi de sa folie,—en rien ?

ROSENCRANTZ.

Il dit qu'il est troublé,—mais en cache la cause,
Et quand on l'interroge—il a la bouche close.

GUILDENSTERN.

Il est très circonspect,—son esprit est un mur
Contre lequel s'en vient s'émousser, ça c'est sûr,
Ce que peut concevoir ou l'astuce ou l'adresse.

LA REINE.

Ne l'avez-vous leurré sous couleur de caresse,
Vers quelqu' amusement ?

ROSENCRANTZ.

Haute Dame, en chemin,
Il advint que par chance, avant hier, au matin,
D'une troupe d'acteurs nous fîmes la rencontre,
Nous avons parlé d'eux,—loin d'aller à l'encontre,

Hamlet parut charmé de leur présence ici,
Si, que les accueillant d'un aimable merci,
Je crois, n'en suis pas sûr, qu'ils ont eu la commande
De jouer devant lui ce soir toute la bande !

POLONIUS.

C'est vrai ça ! c'est très vrai !—je suis même chargé,
Oui, c'est la vérité, d'Hamlet j'ai le congé,
De prier, supplier de tout cœur Vos Altesses
D'assister à la chose—à ces grandes liesses !

LE ROI.

J'accepte avec plaisir. Vous mes dignes amis,
Rosencrantz, Guildenstern tous deux soyez unis,
Et faites-lui trouver amusements semblables,
Telles réalités valent mieux que des fables !
Dans un esprit troublé ça jette du bonheur !

ROSENCRANTZ.

Nous suivrons vos désirs, ô très noble Seigneur !

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, HORMIS ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

LE ROI (*à la Reine*).

Vous,—quittez-nous aussi, bonne et chère Gertrude,
Car ayant observé qu'Hamlet a l'habitude
De venir en ces lieux, comme par un hasard
Nous voulons qu'il rencontre Ophélie.—A l'écart
Son père et moi, tous deux, espions légitimes,
De son cœur oppressé pour sonder les abîmes
Nous tiendrons, de façon à voir, sans être vus,
Pour lire en sa pensée à l'état de blocus,
Et découvrir si c'est d'une peine amoureuse
Qu'il souffre.

LA REINE (*au Roi*).

J'obéis. (*A Ophélie*) Je serais bien heureuse
Si de l'état d'Hamlet la beauté de vos traits
Etait la cause unique, alors j'espérerais

Que vos douces vertus seraient baume à son âme,
Et que de son esprit rejaillirait la flamme
A l'honneur de vous deux.

OPHÉLIE.

Dame ! je le voudrais.
(*La Reine sort.*)

## SCÈNE III.

LE ROI, POLONIUS, OPHÉLIE.

POLONIUS.

Arrivez Ophélie et prenez place près
Ce pupitre, et lisez—ou ne lisez le texte,
A votre solitude un livre est un prétexte.
(*au Roi.*)
J'entends venir Hamlet—Monseigneur gracieux
Vous plaît-il avec moi de sortir de ces lieux ?
(*Le Roi sort avec Polonius.*)

## SCÈNE IV.

(*Le Roi et Polonius cachés*), OPHÉLIE, HAMLET.

HAMLET.

Telle est la question : Etre ou bien ne pas être :—
A savoir si, l'esprit de lui-même est plus maître,
En supportant les coups, les flèches du destin,
Plutôt qu'en se cabrant sur des soucis sans fin,
S'anéantir ? Mourir—dormir—pas davantage ;
Dire qu'en s'endormant soudain on met l'ancrage
Sur les peines du cœur, sur les maux, les ennuis
Dont l'humaine nature est l'insondable puits.
C'est là la fin des fins, oui dà ! la fin dernière,
Que l'on doit désirer de façon singulière.
Mourir—dormir—dormir—peut-être pour rêver,
Oui dà, voilà le *hic ;* il le faut observer :
Dans ce sommeil de mort quand d'humeur misanthrope
Nous aurons rejeté notre frêle enveloppe,

Quels rêves surgiront ? . . . Cela donne à penser,
Et le pour et le contre il nous le faut peser.
Car quel est celui-là qui serait assez bête
Pour supporter du sort l'incessante tempête,
Les torts de l'oppresseur, de l'orgueilleux le "Moi !"
Les peines de l'amour, les délais de la loi,
Des employés hargneux le dédain, l'insolence
Qu'endure le mérite aux mains de l'ignorance,
Quand avec un poignard il pourrait mordieus !
S'exempter de l'impôt, et gagner son quitus ? (¹)
Quel est-il celui-là qui sans fin et sans cesse
Porterait des fardeaux jusques à la vieillesse,
Pour grogner et suer, maugréant sur son sort,
Si n'était la terreur de ce qui suit la mort :
La mort, pays lointain, qui se perd dans les brumes
De la pensée humaine, et dans ses amertumes,
Pays inexploré dont jamais voyageur,
N'est encor revenu, jette le froid au cœur,
Et nous fait supporter nos maux et nos misères
De l'inconnu plutôt qu'aller sonder les sphères.
La conscience ainsi fait de nous des poltrons ;
La résolution chez les plus fanfarons
Forte en couleur d'abord, et blêmit et se fane,
Au penser de la mort, à son sublime arcane ;
Et des projets ainsi grands de dimensions,
A l'état de projets meurent—sans actions.
Mais doucement voici la charmante Ophélie . . . . .
Nymphe, en tes oraisons pense à moi, ne m'oublie !

OPHÉLIE (*s'avançant*).

Comment vous portez-vous mon gracieux Seigneur,
Depuis jà de longs jours je n'ai vu votre honneur !

---

(¹) Nous avons une explication à donner à propos de ce mot de *quitus*—corruption du latin *quietus*. Nous dirons donc à nos lecteurs, ce qu'ils croiront sans peine, que nous avons été—jeune !—et c'est très vrai, à preuve qu'aujourd'hui nous sommes vieux ! Or, dans notre verte jeunesse—étant clerc de notaire, nous avons poursuivi l'obtention pour de vieux comptables, de certificats de *quitus*—certificats qui les exonéraient de toutes reclamations sur les faits et gestes de leur précédente administration. C'est dans ce sens que nous employons ce mot.—*Note du Traducteur.*

HAMLET.

Mais je me porte bien ; grand merci de l'enquête.

OPHÉLIE.

Je désire, Seigneur, vous faire la requête
De reprendre ces dons qui me viennent de vous,
Je veux depuis longtemps vous rendre ces bijoux.
(*Elle présente à Hamlet un petit écrin.*)

HAMLET.

Je ne vous ai donné quoique ce fut, jamais.

OPHÉLIE.

Vous l'avez fait Seigneur, oh ! très bien je le sais :
Eh ! pourrais-je oublier ces suaves paroles
Qui de vos chers présents formaient les auréoles,
En rendant plus encor les objets précieux.
Maintenant est perdu leur parfum généreux,
Reprenez-les, Seigneur, pour une âme bien née
Plus riches sont les dons, plus riche est l'aumônée,
Plus, lorsque les donneurs deviennent oublieux,
Ces présents appauvris sont une offense aux yeux.

HAMLET.

(*Découvrant dans leur cachette le Roi et Polonius*).

Ha ! ha ! ha ! seriez-vous par hasard honnête ?

OPHÉLIE.

Monseigneur !

HAMLET.

Etes-vous belle ?

OPHÉLIE.

Que veut dire votre Seigneurie ?

HAMLET.

Mais, que si vous êtes honnête et belle, votre honnêteté ne devrait souffrir aucun propos sur votre beauté.

OPHÉLIE.

Est-ce que la beauté, Monseigneur, peut faire meilleure compagnie qu'avec l'honnêteté ?

HAMLET.

Oui vraiment ; car la puissance de la beauté transformera l'honnêteté, d'honnête qu'elle est, en une pas grand' chose, à l'honneur élastique, bien plus tôt que la force de l'honnêteté ne pourra façonner la beauté à son image : ceci était jadis un paradoxe, mais le temps en a fourni la preuve. Je vous ai aimée naguères.

OPHÉLIE.

En vérité, Monseigneur, vous m'avez donné à croire qu'il en était ainsi.

HAMLET.

Vous n'eussiez pas dû me croire ; car la vertu ne saurait assez bien se greffer sur notre vieille souche pour que nous ne nous en ressentissions point. Je ne vous aimais pas.

OPHÉLIE.

Alors, j'étais trompée d'autant plus.

HAMLET.

Au couvent ! sus ! au couvent ! pourquoi voudrais-tu engendrer des pécheurs ? Moi je suis passablement honnête : cependant je pourrais m'accuser de choses telles, qu'il eut mieux valu que ma mère ne m'eut pas mis au monde. Je suis très fier, je suis vindicatif et ambitieux ; et avec cela, j'ai plus de délits à ma charge que je n'ai de pensées pour les exprimer, d'imagination pour leur donner une forme, ou de temps pour les mettre en action. Qu'ont à faire des gaillards comme moi qui rampent entre ciel et terre ? Nous sommes tous des chenapans finis ; ne prête foi à aucun de nous. Va-t-en dans un couvent.—Où est votre père ?

OPHÉLIE.

Chez lui, Monseigneur.

HAMLET.

Qu'on ferme les portes sur lui, afin qu'il ne se conduise pas en bouffon, ailleurs que chez lui. Adieu.

*(Il sort—fausse sortie.)*

OPHÉLIE.

O secourez-le, vous doux ciel !

HAMLET (*rentrant*).

Que si tu te maries, je veux t'infliger cet anathème pour dot: sois sage comme un glaçon, et blanche et pure comme neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Va-t-en dans un couvent; adieu! Ou si tu persistes à te marier, épouse un imbécile, car les hommes raisonnables savent bien quels monstres vous faites d'eux. Va au couvent, et plus vite que ça! Adieu!

(*Il sort—fausse sortie.*)

OPHÉLIE.

Puissances célestes! rendez-lui la raison!

HAMLET (*rentrant*).

J'ai aussi entendu parler de quelle manière vous vous grimiez vous autres femmes! Le ciel vous a donné un visage, et vous vous en attifez un autre: vous gigotez, vous trottinez, vous grasseyez, vous vous faites les contrefaçons absurdes des créatures de Dieu; vous faites des bévues exprès par une affectation coquette, impudique et lascive, vous faites semblant de vous tromper par ignorance, c'est à dire par rouerie en jouant l'innocence. Je n'en veux plus de vous! . . . Cela m'a rendu fou. Je dis que nous n'aurons plus de mariages: ceux déjà mariés tous (un seul excepté) vivront; les autres auront à rester tels qu'ils sont. Au couvent! . . . va vite au couvent! . . .

(*Il sort*).

OPHÉLIE (*seule*).

(*Le Roi et Polonius toujours cachés.*)

Oh! quelle triste fin pour si grande épopée!
Le soldat, l'érudit, l'œil, la langue et l'épée,
Tout cela culbuté—perdu.—Le noble espoir,
La fleur de ce pays—le plus riant miroir
De la mode toujours;—le plus parfait modèle
Du goût;—des observés la plus fine dentelle—
Entièrement à bas! oui, sans ressource à bas!
Et moi qui dans ses vœux trouvais tant de soulas!
Qui du miel de ses vers ai sucé la musique,
De sa raison, je vois descendre la tunique . . . . .

Sur moi malheur ! . . . C'est comme au lointain le tin tin
De la cloche . . . . . de près qui se change en tocsin.
De tout ce que j'ai vu conserver souvenance,
Et voir ce que je vois ! . . . Quelle désespérance ! . . .
(*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

LE ROI ET POLONIUS (*rentrant*).

LE ROI.

L'amour n'est pas, je crois, ce qui lui tient au cœur,
Quant à ce qu'il a dit d'un faire assez rêveur,
Ça ne ressemble pas du tout à la folie.
Sur lui plane, ne sais quelle mélancolie
Qui sur ses sens émus fait incubation.
Il nous faut la détruire, et ce, par l'action.
Il devra donc partir vite pour l'Angleterre,
Reclamer le tribut laissé trop en arrière.
Peut-être que la mer, et le changement d'air,
L'aspect d'autres pays sur ce chagrin amer
Produiront, c'est possible, un effet salutaire,
Et lui rendront bientôt sa raison toute entière.
Qu'en pensez-vous ?

POLONIUS.

C'est bien : cependant je crois moi
Que le commencement de tout ce désarroi
Vient d'un amour rentré : toutefois Seigneur faites
Ce que vous avisez ; mais sur ces entrefaites,
Permettez, si l'avis ne vous paraît oiseux,
Que la royale mère et le fils aient entr'eux
Ce soir, après la pièce, au moins une entrevue.
N'ayant avec sa mère autant de retenue,
Peut-être, il lui dira ses chagrins sans témoin ;
Moi je serai placé, s'il vous plaît, dans un coin,
Si que surveillerai tout, j'en fais mon affaire.
S'il ne dévoile rien, eh bien ! en Angleterre
Envoyez-le, sinon en prison à couvert
Mettez-le, comme on met un vieux cheval au vert.

Le Roi.

Chez les grands, point ne faut laisser à la folie
Courir la pretantaine,—à vous je me rallie,
Je suivrai vos conseils.

(*Ils sortent*).

## SCÈNE VI.

Une Salle dans le même Château.

*Entrent Hamlet et le Premier Acteur.*

Hamlet. Premier Acteur.

Hamlet.

Récitez la tirade, je vous prie, telle que je viens de la dire, vivement et légèrement; car si vous devez la déclamer avec affectation, comme ce serait le fait de beaucoup de comédiens, j'aimerais tout autant que le crieur public recitât mes vers. Puis n'allez pas non plus scier par trop l'air avec votre main, de cette façon,—mais usez de tout, des gestes et de la voix doucement, doucettement; car même au milieu du débordement de la tempête, je dirais même du tourbillon de la passion, de la colère, il vous faut acquérir de la sobriété, il vous faut exercer sur vous un contrôle qui donne quelque chose de noble et de suave à vos emportements. Oh ! cela me choque l'âme et le cœur d'entendre un robuste gaillard avec de faux cheveux, vous déchirer une passion en lambeaux, la déchiqueter et la réduire en loques quoi ! Et cela pour fendre les oreilles des habitués du parterre,—masse imbécile dont les membres ne sont pour la plupart capables de rien comprendre,[1] sinon d'inexplicables scènes mimées, et du bruit ; je ferais volontiers fouetter un pareil gaillard pour charger le rôle de Termagant,[2] rôle déjà bien assez chargé par lui-même.

---

(1) Le parterre du temps de Shakespeare était hanté par *une* multitude plus vile mille fois que celle décrite par Monsieur Thiers.—*Note du Traducteur.*

(2) Termagant—Termagaunt,—dit le Docteur Percy, est le nom donné dans les anciens romans au Dieu des Sarrasins. Termagant, dirons-nous, est aussi le synonyme d'une mégère, ainsi la Catherine de Catherine et Petruccio de Shakespeare est *un* ou *une* Termagant.—*Note du Traducteur.*

C'est être plus Hérode, qu'Hérode même ; (1) c'est reculer les bornes de l'absurdité ; je vous prie, évitez cet écueil.

PREMIER ACTEUR.

Nous l'éviterons, je vous le garantis, honoré Seigneur.

HAMLET.

Ne soyez pas non plus trop mou, mais que votre jugement soit votre professeur ; rendez l'action identique à la parole, et la parole identique à l'action, vous gardant surtout d'outre-passer la pudeur de la nature ; car quelque chose de trop chargé s'éloigne des intentions de l'art dramatique, dont le but, tant au commencement qu'à présent, a été et est de tenir le miroir à la nature ; de montrer à la vertu ses propres traits, au dédain sa propre image, et à l'âge même et au corps du siècle, sa forme et son empreinte. Si ceci est chargé, ou rendu mollement, bien que cela fasse rire les *inintelligents*, cela vexera les gens de bon jugement ; or la censure d'un seul homme de bon jugement, doit, en votre estime, peser davantage que les applaudissements de toute une salle remplie d'imbéciles. Oh ! il y a des acteurs que j'ai vu jouer, et que j'ai entendu porter aux nues par d'autres, qui, sans vouloir parler en profane, n'ayant ni l'accent de chrétiens, ni la démarche de chrétiens, de païens, ni même d'hommes, se sont pavanés et ont hurlé si bien qu'ils me semblaient que quelques uns des apprentis de la nature avaient façonné les hommes, et les avaient mal façonné, tant ils imitaient la nature abominablement.

PREMIER ACTEUR.

Je me flatte que nous avons passablement réformé tous les défauts que vous signalez.

HAMLET.

Oh ! réformez-les de fond en comble—*in toto*. Surtout que ceux qui jouent vos rustres, vos bouffons n'aillent pas dire plus qu'il n'en est écrit dans leurs rôles ; car il y en a qui rient eux-mêmes, pour agacer le rire de quelques spectateurs, bien qu'au même moment une question d'importance qui forme une portion néces-

---

(1) Hérode dans les anciens mystères était toujours représenté comme un brutal, disons le mot, comme un sacripant.—*Note du Traducteur.*

saire à la pièce soit alors sur le tapis; c'est exécrable, et dénote une ambition pitoyable de la part du sot qui se sert de tels moyens. Allez, préparez-vous.

(*L'Acteur sort.*)

Tiens, mais, c'est Horace! . . .

## SCÈNE VII.

HAMLET. HORACE.

HORACE.

C'est bien lui, doux Seigneur! (1)

HAMLET.

Horace je te vois toujours avec bonheur:
C'est que je n'ai jamais échangé de paroles,
Avec homme plus juste, aussi des moins frivoles.

HORACE.

Oh! mon très cher Seigneur!

HAMLET.

Ne va t'imaginer
Qu'à te flatter je vais me laisser entraîner;
Car quel avancement, dis-moi, quelle espérance
Puis-je attendre de toi? . . Dans ton insouciance
Tu n'as de revenus que ta joyeuse humeur,
Et pour te maintenir que ta noble valeur.
Le pauvre on ne le flatte,—oh! la langue sucrée
Près de l'absurde pompe a seule son entrée,
Elle lèche sa botte, et comme un fin matou
Sait du maraud titré ramper jusqu'au genou.
Car qui se fait pied-plat peut caresser la chance
D'avoir du chien couchant l'os pour sa récompense.
Cher Horace, entends-tu, depuis que de son choix
Mon âme de mon cœur a pu suivre la voix,
Qu'elle a pu distinguer un homme d'un autre homme,
Séparer le manant, d'avec le gentilhomme,

(1) Cette moitié de vers est le complément des dernières paroles du roi dans la scène V. (Voyez page 65.)—Le lecteur ne doit pas oublier que nous traduisons la prose en prose, et les vers en vers.—*Note du Traducteur.*

A toi qui sus souffrir la rude adversité,
Par ma foi ! sans broncher, avec un front d'été,
A toi me suis donné : je t'aime et je t'estime,
Et tu vis de mon cœur au fin fond de l'abîme.
Assez sur ce sujet.—Au théâtre, ce soir,
Une pièce est donnée,—et doit venir la voir
Le roi. Dans cette pièce il existe une scène
A la mort de mon père à peu près homogène,
De cette scène là quand tu seras témoin,
Contemple mon digne oncle avec le plus grand soin,
Dans sa face, s'il n'est nulle métamorphose,
C'est que ce revenant, ce spectre, cette chose
Que tous deux avons vu, c'est produit par l'enfer,
Des forges de Vulcain que c'est du mâchefer.
Horace ! observe bien les traits de sa figure,
De nos deux jugements, nous ferons la censure
Après ; car de mes yeux certes je l'étreindrai,
Au huis clos de son cœur et je pénétrerai.
Mais, voici que l'on vient, je crois, pour le spectacle :
Vous pouvez vous placer maintenant sans obstacle,
Moi je dois être oiseux, pas trop préoccupé,
Afin de détourner soupçon anticipé.

## SCÈNE VIII.

Marche Danoise. Fanfares.

LES MÊMES. LE ROI. LA REINE. POLONIUS. OPHÉLIE. ROSENCRANTZ. GUILDENSTERN. COURTISANS, ET SEIGNEURS.

LE ROI (*s'asseyant*).

Comment notre cousin Hamlet gouverne-t-il la vie ?

HAMLET.

Mais très bien, par ma foi ; je vis du plat du caméléon : je mange l'air qui est bourré de promesses. Vous ne pouvez nourrir des chapons de la sorte.

LE ROI.

Cette réponse ne me regarde pas, Hamlet ; ces paroles ne sont pas miennes.

HAMLET.

Ni miennes, maintenant. Paroles lâchées deviennent propriété publique. (*A Polonius*) Monseigneur, vous avez, dites-vous, joué une fois à l'université ?

POLONIUS.

Mais oui, Monseigneur, et j'ai été regardé comme un bon acteur.

HAMLET.

Et qu'avez-vous joué ?

POLONIUS.

J'ai joué Jules César. Je fus tué au Capitole ; c'est Brutus qui m'a tué.

HAMLET.

C'était d'une brute de tuer un pareil veau.—Les acteurs sont-ils prêts ?

ROSENCRANTZ.

Oui, Monseigneur, ils attendent votre bon plaisir.

LA REINE.

Venez ici mon cher Hamlet, venez prendre place à côté de moi.

HAMLET.

Non bonne mère, voici un aimant plus fort qui m'attire.

POLONIUS (*au Roi*).

Remarquez-vous ça ?

HAMLET (*à Ophélie*).

Dame, me placerai-je dans votre giron ?

OPHÉLIE.

Vous avez l'humeur à la joie, Monseigneur.

HAMLET.

Oh ! je ne suis autre chose qu'un faiseur de ballades bouffonnes ! Que ferait donc un homme sinon de frétiller dans la joie ? car voyez comme ma mère nage dans la joie, elle, quoiqu'il n'y ait que deux heures que mon père soit mort ?

OPHÉLIE.

Nenni dà ! . . il y a deux fois deux mois.

HAMLET.

Aussi longtemps que ça? Eh bien! alors que le diable s'affuble de noir s'il veut, quant à moi, j'aurai un costume garni de zibeline. Oh! ciel! . . mort il y a deux mois, et pas encore oublié! . . Alors il y a espoir que la mémoire d'un grand homme puisse lui survivre une demi année; mais par Notre Dame! il lui faudra bâtir des églises, ou bien il souffrira pour n'y avoir pas pensé.

* *Fanfares. Suit un Mimo-drame.*

(Un Roi et une Reine entrent se faisant des mamours; la Reine embrasse le Roi, et le Roi embrasse à son tour la Reine. Elle s'agenouille et lui fait un semblant de protestations. Il la relève et incline la tête sur le cou de la Reine; et s'étend ensuite sur un banc de gazon. La Reine voyant le Roi endormi le quitte. Peu après vient un gaillard qui ôte la couronne au Roi, la baise, verse du poison dans l'oreille du Roi et sort. La Reine rentre, trouve le Roi mort, et fait une pantomime de douleur passionnée. L'Empoisonneur revient avec deux ou trois individus, et paraît se lamenter avec la Reine. Le cadavre est emporté. L'Empoisonneur fait la cour à la Reine en lui offrant des cadeaux, elle paraît peu disposée d'abord à l'écouter, mais la glace se fond, et elle finit par accepter son amour.)

*Tous les mimes sortent.**

OPHÉLIE.

Que signifie cette pièce, Monseigneur?

HAMLET.

Miching Mallecho; cela signifie—le Génie du Mal.

OPHÉLIE.

Quel est l'argument de la pièce?

## SCÈNE IX.

LES MÊMES.—*Entre le second Acteur faisant le personnage du Prologue.*

HAMLET.

Nous le saurons par ce gaillard: les acteurs ne savent pas garder de secret, ils disent tout.

LE PROLOGUE.

Pour notre tragédie et pour nous—par avance
Nous venons demander ici votre indulgence,
Et nous serons tous heureux si
Vous voulez bien nous accorder merci !

(*Il sort.*)

HAMLET.

Est-ce là un prologue, ou la devise poëtique d'une bague ?

OPHÉLIE.

En tout cas, ça n'a pas longue durée, Monseigneur.

HAMLET.

Comme l'amour d'une femme.

*Un Roi et une Reine entrent :*

L'ACTEUR-ROI.

Jà plus de trente fois Phœbus en sa carrière
De ses bras enlaça notre mère,—la Terre
Depuis qu'entre nos cœurs, et l'amour et l'hymen
Ont cimenté, rivé notre amoureux lien.

L'ACTRICE-REINE.

Puissions nous de nos yeux, voir autant, plus encore
De couchers de soleil, de levers de l'aurore,
Qu'en avons vu déjà depuis le premier jour
De notre hymen—avant la fin de notre amour.
Mais oh ! sur moi malheur ! malgré moi je l'observe,
Depuis un quelque temps se détend votre verve,
Vous êtes peu joyeux, vous êtes maladif,
Tout semble avoir terni votre éclat primitif,
Je ne dis pas cela pour vous donner des craintes,
Seigneur, mais plus l'amour a de vives étreintes,
Plus il germe, grandit, et plus dans son émoi
Il se nourrit de peurs.

L'ACTEUR-ROI.

Mon amour ! par ma foi
Je le sens, il faudra bientôt que je te quitte,
Ma vie est aux trois quarts usée, et s'en va vite,

Tu vivras seule, alors, dans ce monde si beau !
Honorée,—adulée, et d'un époux nouveau
Recevras le bonheur.

L'ACTRICE-REINE.

Ah bien ! oui, par exemple !
Un tel amour serait le profaner le temple
Où vous auriez régné—ce serait, j'ai raison,
Un crime, pour mon cœur, de haute trahison,
Quand un second mari se le passe une femme
C'est qu'elle a du premier su mettre à néant l'âme.

HAMLET (*à part*).

Cela est de l'absinthe ! . . . C'est du nanan à rebours pour le roi et la reine ici présents.

L'ACTEUR-ROI.

Je crois que vous pensez, et bien sincèrement,
Ce que vous exprimez, Madame, en ce moment ;
Mais très souventefois, ce que l'homme propose
Dans l'heure de l'émoi, reste bien peu de chose
L'heure d'émoi passée.—Or, tes pensers secrets
Sont, que tu ne prendras second mari jamais,
Ta résolution je l'ajourne, et pour cause,
Quand ton premier Seigneur sera la bouche close
Etendu dans la tombe—en son dernier-dormir.

L'ACTRICE-REINE.

Que la terre de faim me condamne à mourir,
(*Elle s'agenouille.*)
Que me prive le ciel de sa douce lumière,
Que déduits et repos désertent ma paupière
Et la nuit et le jour,—qu'au présent,—qu'au futur
Je patauge effrayée à jamais dans l'impur,
Si je deviens épouse alors que serai veuve,
Et cherche comme on dit, à refaire peau neuve.

HAMLET.

Si elle fait faillite à ce beau serment ! . . .

L'ACTEUR-ROI.

C'est juré crânement!—Cher collaborateur
D'amour, un tantinet quitte-moi.—Mon humeur
Je ne sais trop pourquoi, devient triste et maussade,
Je veux avec Morphée—il est bon camarade,
M'entretenir sans bruit, et dans un doux dormir
Les ennuis de ce jour aller les raccourcir.

(*Il s'endort.*)

L'ACTRICE-REINE.

Ton cerveau fatigué que le sommeil le berce,
Et puissent nos deux cœurs n'éprouver de traverse!

(*Elle sort.*)

HAMLET (*à la Reine sa mère*).

Madame comment trouvez-vous cette pièce? . . .

LA REINE.

M'est avis que la reine fait trop de protestations.

HAMLET.

Ah! mais elle tiendra parole.

LE ROI.

Avez-vous entendu l'argument? N'y a-t-il rien de blessant là dedans?

HAMLET.

Non, non; ils ne font que plaisanter; s'ils empoisonnent c'est histoire de rire, nulle offense au monde.

LE ROI.

Comment appelez-vous la pièce?

HAMLET.

La souricière. Oui dà! Métaphysiquement s'entend. Cette pièce est la représentation d'un meurtre commis à Vienne: Gonzague est le nom du duc, Batista est le nom de sa femme. Vous verrez tout à l'heure, c'est une œuvre diabolique; mais qu'est-ce que cela nous fait à Votre Altesse et à Nous qui n'avons rien sur le cœur, qui sommes blancs comme neige de tous ces

crimes, en quoi cela peut-il nous toucher? . . . En rien ! . . . Que la rosse écorchée regimbe, c'est bel et bon; nos garots à nous ne sont pas blessés.

*Entre le deuxième Acteur dans le rôle de Lucianus.*

Voici un certain Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIE.

Vous valez à vous seul le chœur des tragédies antiques, Monseigneur.

HAMLET.

Je pourrais servir de truchement entre vous et votre amour, si seulement il m'était donné d'en voir agir les ficelles.—Commence Meurtrier ! laisse là tes satanées grimaces, et commence : allons !

"Pour la vengeance beugle en volant le corbeau !"

LUCIANUS.

De noirs pensers, des mains habiles, et tout beau !
Le moment opportun,—l'occasion propice,
Où sans témoins aucuns se goberge le vice,
Sont arrivés à point. Cette heure me séduit
Pour laisser ce mélange enfant du noir minuit,
Sur sa vie encor verte opérer sa merveille,
En en sapant la sève, en vidant la bouteille.

(*Il verse le poison dans l'oreille du roi endormi.*)

HAMLET.

Il l'empoisonne dans le jardin pour avoir ses biens. L'assassiné se nomme Gonzague ; l'histoire existe, et est écrite en italien de choix. Vous verrez tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzague.

OPHÉLIE.

* Le roi se lève.

HAMLET.

* Comment ! effarouché à la vue d'un feu follet ?

LA REINE (*au Roi*).

* Comment vous trouvez-vous, Monseigneur ?

POLONIUS.

* Cessez la représentation, baissez le rideau.*

LE ROI.

Des flambeaux ! . . . Qu'on m'éclaire ! Retirons-nous ; allons-nous-en.

POLONIUS.

* Des flambeaux ! . . . Apportez des flambeaux ! . . . Qu'on éclaire le roi.*

(*Tous sortent hormis Hamlet et Horace.*)

## SCÈNE X.

HAMLET. HORACE.

HAMLET.

Eh ! que le cerf blessé s'en aille pleurnicher,
Que le cerf non blessé folâtre :
Les uns peuvent dormir quand veille le nocher
Dans le monde ainsi qu'au théâtre !

Oh ! bon Horace ! je parierais mille livres que le spectre a raison ; c'est un honnête spectre, je le dis et redis. As-tu vu ?

HORACE.

Parfaitement, Monseigneur.

HAMLET.

Quand on a parlé d'empoisonnement.

HORACE.

Je l'ai très bien remarqué, allez !

HAMLET.

Ha ! ha ! . . . Allons de la musique, allons des flûtes ! . . .

" Car si le roi, par Dieu !
N'aime la comédie, il a sur ma parole
Raison d'en éteindre le feu,
Puisque la comédie est très peu son idole ! "

## SCÈNE XI.

*Entrent :* ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

HAMLET (*continuant.*).

Allons de la musique !

(*Horace sort.*)

GUILDENSTERN.

Mon bon Seigneur, daignez m'octroyer la permission de vous dire un mot.

HAMLET.

Toute une histoire, Messire, si vous voulez.

GUILDENSTERN.

Le roi, Messire . . . .

HAMLET.

Eh bien ! Messire qu'avez-vous à dire sur son compte ?

GUILDENSTERN.

Dans sa retraite est absolument hors des gonds.

HAMLET.

D'avoir trop bu, je gage ?

GUILDENSTERN.

Non Monseigneur, hors des gonds, par colère.

HAMLET.

Votre sagesse se montrerait plus efficace en faisant part de la chose à son médecin ; car si moi j'allais le purger, je ferais sans doute germer en lui une colère plus plantureuse encore !

GUILDENSTERN.

Mon bon Seigneur, à votre discours mettez un frein, et ne faites pas des écarts si follement en dehors de l'affaire dont je viens vous parler.

HAMLET.

Messire, avec vous je suis prêt à marcher à l'amble,—je vous écoute.

GUILDENSTERN.

La reine votre mère, en grande affliction d'esprit, m'a envoyé vers vous.

HAMLET.

Vous êtes le bienvenu.

GUILDENSTERN.

Mais, mon bon Seigneur, cette courtoisie n'est pas de la bonne espèce. S'il vous plaisait me rendre une réponse saine ! j'exécuterais les ordres de votre mère; sinon votre pardon, et mon retour d'où je suis venu, seront la fin de ma commission.

HAMLET.

Messire, je ne saurais . . .

GUILDENSTERN.

Quoi ! Monseigneur ?

HAMLET.

Vous faire une réponse saine; mes esprits sont malades; mais Messire vous aurez droit à telle réponse que je puisse faire, ou plutôt comme vous le dites, ma mère la peut commander ; donc, sans plus de parlerie, entrons en matière. Ma mère, dites-vous . . .

ROSENCRANTZ.

Eh bien ! voici ce qu'elle a dit : votre conduite l'a frappé d'étonnement et de stupeur.

HAMLET.

Oh ! le merveilleux fils qui peut ainsi créer la stupeur chez une mère ! Mais n'y a-t-il pas une queue à cette stupeur de ma mère ? . . . Dites un peu.

ROSENCRANTZ.

Elle désire vous parler dans son cabinet avant que vous n'alliez vous coucher.

HAMLET.

Nous obéirons,[1] plutôt dix fois qu'une, n'est-elle pas notre mère ? Avez-vous d'autres affaires avec moi ?

---

(1) Le texte dit : " *We shall obey, were she ten times our mother.*" Nous obéirons fut-elle dix fois notre mère.—Nous ne concevons pas la pensée ainsi exprimée.—*Note du Traducteur.*

ROSENCRANTZ.

Monseigneur jadis vous m'aimiez.

HAMLET.

Et je vous aime encore par ces mains ! . . . .

ROSENCRANTZ.

Mon bon Seigneur, quelle est la cause de votre humeur inquiète ? Assurément vous fermez la porte à votre propre liberté, en refusant de faire part de vos chagrins à vos amis.

HAMLET.

Messire, je manque d'avancement.

ROSENCRANTZ.

Comment cela serait-il, quand vous avez le vote du roi lui-même, pour la succession à la couronne du Danemarck ?

HAMLET.

Oui, bien Messire . . . Mais . . . " Tandis que l'herbe pousse, le naïf dada meurt de faim ;" comme dit le proverbe un peu moisi.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES. HORACE. JOUEURS DE FLÛTES.

HAMLET.

(*S'approchant des joueurs de flûtes.*)

Oh ! voilà les joueurs de flûtes, bon ! Prêtez-m'en une . . . Merci. Retirez-vous.

(*Les joueurs de flûte sortent avec Horace.*)

HAMLET.

(*à Rosencrantz et à Guildenstern qui s'attachent à ses pas.*

Pourquoi cherchez-vous à gagner le dessus du vent sur moi, comme si vous vouliez me pousser dans un traquenard ?

GUILDENSTERN.

O Monseigneur ! si mon devoir est trop entreprenant, mon dévouement peut vous paraître importun.

HAMLET.

Je ne comprends pas bien cela. Voulez-vous me faire le plaisir de jouer de cette flûte?

(*Lui présentant la flûte qu'il a emprunté au musicien*) :

GUILDENSTERN.

Monseigneur, je ne saurais.

HAMLET.

Je vous en prie.

GUILDENSTERN.

Je n'en connais pas une seule clé, Monseigneur.

HAMLET.

C'est aussi facile que de mentir; gouvernez ces trous avec l'index et le pouce, infiltrez par l'embouchure le souffle de votre bouche, et l'instrument donnera voix à la musique la plus éloquente. Voyez-vous, voilà les clés.

GUILDENSTERN.

Mais je ne saurais commander la moindre émission harmonieuse; je n'en ai pas le talent.

HAMLET.

Alors, voyez donc un peu quelle chose indigne vous faites de moi. Vous voudriez jouer sur moi, vous faites semblant de connaître mes touches; vous voudriez arracher le cœur à mes secrets; vous voudriez sonder ma voix depuis la note la plus basse de son diapason jusqu'au son le plus aigu de son registre; or il y a beaucoup de mélodie, une charmante voix dans ce petit instrument, cependant vous ne sauriez le faire parler. Sang de Dieu! Pensez-vous qu'il soit plus facile de jouer sur moi que sur une flûte? Appelez-moi tel instrument qu'il vous plaira, bien que vous puissiez me faire vibrer,—vibrer d'indignation s'entend, vous ne pourrez jouer sur moi, ni vous jouer de moi.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES. POLONIUS.

POLONIUS.

Monseigneur, la reine désire vous parler à l'instant.

HAMLET (*à Polonius*).

Voyez-vous ce nuage là bas qui a presque la forme d'un chameau?

POLONIUS.

Par la Messe ! cela ressemble beaucoup à un chameau.

HAMLET.

M'est avis que cela ressemble à une belette.

POLONIUS.

Son dos tient de la belette effectivement.

HAMLET.

Ou à une baleine.

POLONIUS.

Très semblable à une baleine.

HAMLET.

Pour lors j'irai tout à l'heure chez ma mère. (*A part*) Il me faut contrefaire l'imbécile à satiété, j'en ai la nausée. (*Haut*) J'irai tout à l'heure.

POLONIUS.

Je dirai cela.

HAMLET.

Tout à l'heure est très facile à dire.

(*Polonius sort.*)

(*à Rosencrantz et à Guildenstern.*)

Laissez-moi, mes amis.

(*Rosencrantz et Guildenstern se retirent.*)

## SCÈNE XIV.

HAMLET (*seul*).

Voici maintenant l'heure où se meuvent sans bruit
Les gens de l'autre monde,—il est bientôt minuit;
L'heure où les revenants sortent des cimetières
Et viennent sur ce sol promener leurs colères;
C'est l'heure favorite où déborde l'enfer,
Où sur ce globe il vient jeter son fiel amer;
Moi, je pourrais aussi faire rouge besogne,
Si rouge, que le jour aurait quelque vergogne,
A voir le résultat des œuvres de la nuit.
Mais allons doucement. Vers le royal réduit
Selon l'ordre donné, rendons-nous près ma mère.
Ne perds pas, ô mon cœur, cet instinct salutaire
Que la nature grave au cœur de tous les fils;
Que l'âme de Néron parmi tous mes soucis
Ne se glisse en mon sein. Je lui dirai son crime,
Mais elle ne sera de mon poignard victime.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XV.

Une Salle du Palais.

*Entrent:* LE ROI, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

LE ROI.

C'est dit: il n'est du tout mon homme en vérité,
Et c'est jeter aux vents notre sécurité
Que de laisser au large au gré de ses caprices
Un insensé qui vient nous créer des supplices.
Adonc préparez-vous sur le champ à partir,
Vos pleins pouvoirs sont prêts, il est temps d'en finir,
Avec vous il ira visiter l'Angleterre;
Soyez prompts: il nous faut mater son caractère.

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Monseigneur! nous ferons diligence tous deux.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE XVI.

LE ROI. POLONIUS.

POLONIUS.

Hamlet se rend enfin, je l'ai vu de mes yeux,
Chez sa mère, Seigneur !—Sous la tapisserie,
Je vais donc, me cachant, ouïr leur parlerie ;
Car c'est sagement fait, c'est pensé sagement
D'avoir un écouteur en cet appartement,
Pour happer leurs discours au vol ;—c'est qu'une mère
Souvent aux torts d'un fils ne sait être sévère,
Quoique je parierais, d'avance j'en suis sûr,
Qu'elle saura bien mettre Hamlet aux pieds du mur.
Seigneur-lige adieu donc. Je m'en vais à mon poste,
Ecouter tour à tour et demande et riposte,
Je passerai chez vous avant qu'il ne soit tard,
De ce qu'on aura dit vous instruire à l'écart.

LE ROI.

Merci, mon cher Seigneur.
(*Polonius sort.*)

## SCÈNE XVII.

LE ROI (*seul*).

O mon délit est rance,
Et son odeur impure au ciel même s'élance ;
Il a sur lui de Dieu la malédiction,
Le signe de Caïn de la damnation.
Coupable que je suis du meurtre de mon frère,
Je voudrais bien prier, mon vouloir est sincère,
Mais mon crime plus fort que mon intention
Met à néant l'idée à l'exécution.
Assez semblable à l'homme ayant deux buts en tête,
Entre l'un entre l'autre indécis, je m'arrête,
Les négligeant tous deux. Mais quoi ! quand cette main
Aurait sur elle encor tout le sang de Caïn,
Des cieux oh ! n'est-il plus assez d'eau salutaire
En neige pour changer sa couleur sanguinaire ?

De la miséricorde ah ! quel est l'attribut,
Sinon de confronter par devant Belzebut,
L'offense en plein visage ;—aussi de la prière
Quelle est l'utilité ? Quel est le caractère ?
Sinon de nous tenir à l'abri du péché,
Ou, le péché commis, d'en faire bon marché ?
Donc ma faute est passée,—allons levons la tête.
Pour m'être utile, mais ai-je prière prête ?
Peut-on me pardonner mon vil assassinat
Quand je possède encor les fruits de l'attentat,
Ma propre ambition, ma reine, et ma couronne ?
Oh ! non, mille fois non, l'idée est trop bouffonne.
Il me faut essayer alors du repentir,
Le repentir peut tout ; tâchons de m'en servir ;
Mais il est sans effet, lorsque, faite l'offense
On en exprime tout, jusqu'à la quintessence.
O misérable état ! Cœur qui veut, ne veut pas,
Se demenant sans cesse et qui cherche un soulas
Sans le trouver jamais.—Du ciel ô vous bons anges
Venez à mon secours, et sortez-moi des langes
Où le crime me tient :—genoux récalcitrants
Pliez ;—vous cœur d'acier aux ressorts dévorants,
Une fois laissez-moi vous commander en maître,
Et soyez souple autant qu'enfant qui vient de naître !

(*Il s'agenouille, et puis se relève en sursaut.*)

Mes paroles s'en vont en haut—mais ici bas
Demeurent mes pensers ; des mots les vains éclats
Ne franchiront jamais de Dieu le pur asile,
Je ne saurais prier, l'effort est inutile.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XVIII.

Le cabinet de la reine. Une table sur laquelle deux lampes allumées; deux chaises; les murs sont recouverts de tapisserie, et ornés des portraits des rois des règnes précédents.

LA REINE. POLONIUS.

POLONIUS.

De suite il va venir.—Vous, allez droit au but
Madame,—et dites-lui que pour son seul salut,

Vous avez cru devoir venant à sa recousse
Servir de bouclier à son humeur peu douce.
Je me blottis ici.—Surtout ne mollissez !

LA REINE.

Je vous le garantis ;—n'ayez pas peur—laissez-
Nous, maintenant tous deux, cher Seigneur, je vous prie.

POLONIUS.

Bon ! je vais me cacher sous la tapisserie.
(*Polonius se cache.*)

## SCÈNE XIX.

LA REINE. HAMLET.

HAMLET.

Je me rends à vos vœux.—Mère, que voulez-vous ?

LA REINE.

Vous avez offensé votre père, entre nous,
Et gravement mon fils.

HAMLET.

Vous, Madame ma mère,
Vous avez offensé bien plus encor mon père.

LA REINE.

Allons ! allons ! allons ! point vous ne répondez !

HAMLET.

Allez ! allez ! allez ! de moi vous vous moquez !

LA REINE.

Qu'est-ce à dire, mon fils ?

HAMLET.

Quelle mouche vous pique ?

LA REINE.

Savez-vous qui je suis ?

HAMLET.

Oui ! voilà ma replique :
Vous êtes par la Croix ! de ce, je suis marri,
La reine,—et qui plus est, vous avez pour mari,
D'un trop illustre époux le trop indigne frère,
Et le pire de tout, vous êtes—vous—ma mère,
Et pour moi c'est fâcheux.

LA REINE.

Ah ! s'il en est ainsi
Je lâcherai sur vous ceux qui règnent ici.

HAMLET.

Voyons, asseyez-vous, ne bougez pas de grâce,
Et bien tranquillement prenez-moi cette place,
Vous ne sortirez pas sans que dans un miroir
Le fond de votre cœur vous n'ayez pu le voir.

LA REINE.

Veux-tu m'assassiner ? . . . A mon secours ! A l'aide !

POLONIUS (*derrière la tapisserie*).

Au secours ! au secours !

HAMLET (*tirant son épée*).

Un rat ! . . . un rat m'excède !
(*Il fait une passe derrière la tapisserie.*)
C'est mon gage un ducat . . . . que je l'embroche net.

POLONIUS (*derrière la tapisserie*).

Oh ! je suis égorgé.
(*Il tombe et meurt.*)

LA REINE.

Qu'a fait ton glaive Hamlet ?

HAMLET.

Je n'en sais rien vraiment, je le dis sans vergogne,
Serait-ce donc le roi ?
(*Il soulève la tapisserie.*)

LA REINE.

Quelle rouge besogne !
Quel attentat affreux !

HAMLET.

Oui, c'est presqu' aussi mal
Que de tuer un roi, pour du trône royal
Ensuite s'emparer, n'est-ce pas bonne mère,
Du roi qu'on assassine en épousant le frère ?

LA REINE.

Que de tuer un roi ! . . .

HAMLET.

Madame, je l'ai dit.
(*S'adressant au cadavre de Polonius.*)
Quant à toi que j'ai pris pour un rat, toi maudit !
Tu valais moins.
(*à la Reine.*)
Ne vous tordez les mains, ma mère,
De votre cœur je veux aller fouiller l'ulcère,
Si votre cœur n'est point si cuirassé d'airain
Qu'il reste encor en lui quelque chose d'humain.

LA REINE.

Mais, dis-moi, qu'ai-je fait, pour que d'un fils l'audace
Jette ainsi le dédain d'une mère à la face ?

HAMLET.

Ce que vous avez fait ? . . . Une telle action
Que de toute vertu, c'est l'abdication ;
Qu'elle ôte au tendre amour son front couleur de neige,
Qu'elle prive l'hymen de tout son saint cortège,
Qu'elle rompt à jamais les plus sacrés serments,
Et se joue à plaisir des plus beaux sentiments ;
Un pareil acte semble au corps du mariage
Arracher à la fois l'âme et le doux mirage,
Il fait une catin de la religion,
Et met seule en honneur la dépravation.
Un tel acte du ciel épouvante la face
Et sur l'humanité déverse la disgrâce.

LA REINE.

Sur moi malheur ! quel acte est par vous si noirci ?

HAMLET.

Regardez ce portrait—puis voyez celui-ci ;
De deux frères, tous deux vous présentent l'image,
Remarquez quelle grâce, est, pure d'alliage,
Empreinte sur ce front—le front d'un Jupiter,
Les cheveux d'un Phœbus, d'un Mars l'œil grand et fier
Au monde s'imposant, dominant la nature ;
Un maintien rappelant le maintien de Mercure
Quand il vient sur un mont à la porte des cieux
Arrêter un instant son vol majestueux ;
Voyez ce quelque chose où chacun des Dieux semble
Avoir posé son sceau pour faire un tel ensemble ?
Regardez ! . . . Ce fut là votre premier époux.
Maintenant celui-là, regardez ! . . . Voyez-vous,
C'est le numéro deux :—c'est votre époux, ma mère,
Pour arriver à vous qui niella son frère,
Comme un épi de blé niellé dans un champ
Détruit les champs voisins dans son instinct méchant.
N'avez-vous pas des yeux ? . . . Vous étiez la compagne
Du cèdre altier vivant sur la haute montagne,
Et vous allez descendre, en perdant tout respect,
A vous désaltérer à ce marais infect ?
N'avez-vous pas des yeux ? Ne pouvez à votre âge
Appeler de l'amour votre dévergondage !
Votre sang n'est plus chaud, c'est l'humble serviteur
Du jugement—et vous, perdant toute pudeur,
Vous allez préférer au Dieu l'affreux satyre !
Dans une vieille femme, Enfer ! de ton délire
Si tu peux infiltrer en ses vieux os le feu,
Il faut tout pardonner au jeune âge morbleu !
Et laisser la vertu, comme une cire molle
Se fondre au souffle impur d'équivoque parole !

LA REINE.

Hamlet, ô mon Hamlet ! . . Hamlet ne dis plus rien,
Tourmenter une mère ainsi ce n'est pas bien :
Au fin fond de mon cœur me forçant de descendre,
Je n'y découvre hélas ! que poussière et que cendre.

HAMLET.

Mais vivre de la sorte en un lit pollué ! . .

LA REINE.

Par tes paroles oh ! mon cœur est conspué ;
Ainsi que des poignards, cela n'est pas merveille !
Elles vont dans mon cœur en quittant mon oreille,
Hamlet ! . . pas davantage !

HAMLET.

Un gueux, un assassin,
Un fieffé chenapan qui ne vaut pas enfin
De votre ancien Seigneur la vingtième partie,
Des rois le vil bouffon, du beau l'antipathie,
Un filou, qui d'un coup, par un acte brutal,
Du Royaume escroqua le sceptre impérial,
Et le mit dans sa poche . . . .

LA REINE.

Assez ! pas davantage !

(*Le Spectre paraît.*)

HAMLET.

Un roi fait de morceaux . . . quoi ! . . . de rapiécetage . . .
(*au Spectre :*)
Vous célestes gardiens ! gardez-moi ! gardez-moi !
Douce apparition ne m'inspirez d'effroi,
Que voulez-vous ?

LA REINE.

Hélas ! il est fou, chose sûre !

HAMLET (*au Spectre*).

Ne venez-vous donc pas me gronder d'aventure
De vos ordres d'avoir laissé dormir l'élan ?
Oh ! dites ! . .

LE SPECTRE.

Souviens-toi ! . . Je ne te mets au ban,
Mais c'est pour aiguiser ta pensée insolite,
Que dans ces lieux je viens te faire encor visite . . . .
Sur le front de ta mère est l'ébahissement,
Sur son âme en combat pose ton jugement,

L'imagination a beaucoup plus de prise
Sur les faibles esprits qu'on ne croit, quoiqu'on dise.
Parle-lui, cher Hamlet !

HAMLET (*à sa Mère*).

Comment vous trouvez-vous
Madame ?

LA REINE.

Et vous ? Comment êtes-vous, entre nous ?
Et pourquoi, dites-moi, fixez-vous dans le vide
Toujours votre œil hagard, et sauvage et livide ?
Vous vous entretrenez, mon doux fils, avec l'air,
Ou bien peut-être avec quelque suppôt d'enfer,
De votre humeur chagrine épandez sur la braise
Un peu de patience . . . . Eh ! mais, ne vous déplaise,
Que regardez-vous donc ?

HAMLET.

Lui ! lui ! lui ! toujours lui !
Voyez comme son œil vitreux parle d'ennui ?
S'il prêchait devant eux, sa prestance imposante
Aux cailloux donnerait une âme intelligente.
(*au Spectre.*)
Ne me regardez pas ! . . votre regard piteux
Pourrait mettre à néant mes projets et mes vœux,
Pourrait paralyser le paiement de la dette,
Et sur un pleur laisser la vengeance incomplète.

LA REINE.

A qui parlez-vous donc ?

HAMLET.

Ne voyez-vous rien là ?

LA REINE.

Rien du tout : cependant je vois de-ci, de-là
Tout ce que l'on peut voir.

HAMLET.

Des sons à votre oreille
Ne sont-ils parvenus ?

LA REINE.

Non rien, point ne sommeille,
Rien, excepté ce que nous avons dit tous deux.

HAMLET.

Mais regardez donc là? . . Voyez de tous vos yeux
Vers la porte là bas, voyez cela se glisse,
Comme fait un acteur rentrant dans la coulisse;
C'est mon père pourtant tel qu'il était vivant,
En son habit de fer qui se perd dissolvant.
(*Le Spectre disparaît.*)

LA REINE.

Ceci! . . c'est un enfant né de votre cervelle,
La folie est habile à créer, la donzelle!
Des chimères sans corps.

HAMLET.

La folie! . . il vous plaît
Appeler de ce nom ce que ressent Hamlet?
Mais tâtez-le mon pouls, il bat, ne fais méprise,
Le tic tac de la vie,—une musique exquise:
Ce n'est de la folie! . . oh! le même sujet
A nouveau servez-le—le traiterai de fait
Du même point de vue—avec d'autres paroles,
Oh! oui, peut-être bien,—mais non paroles folles;
Ma mère prenez garde, et pour l'amour de Dieu
De vos délits n'allez pas abriter le feu
Sous ma folie à moi! . . . Sur si fétide ulcère
A quoi bon appliquer onction si légère?
Confessez-vous au ciel,—ayez le repentir
Pour le passé hideux;—songez à l'avenir!

LA REINE.

Hamlet de vos mépris sous la verge sévère,
Vous avez fait deux parts du cœur de votre mère!

HAMLET.

La part pourrie, eh bien! foulez-la sans pitié,
Et vivez purement avec l'autre moitié.

Bonne nuit ; mais n'allez de mon oncle à la couche,
Feignez, si vous voulez, une vertu farouche
Qui, je le crains hélas ! dans votre cœur n'est pas !
Mais vous viendra peut-être après le premier pas.
Bonsoir et bonne nuit, vous les souhaite, Dame ;
Si de vos feux impurs vous éteignez la flamme,
Je viendrai près de vous avec affection,
D'une mère chercher la bénédiction.

(*Montrant le corps de Polonius.*)

Quant à ce Seigneur mort, vraiment j'ai repentance,
De l'avoir déprivé d'un reste d'existence.
Mais le ciel a voulu le punir par ma main,
Tout en me punissant ; c'était là mon destin.
Je me charge de lui, comme aussi de répondre
Des suites de la mort que sur lui j'ai fait fondre.
Donc encore une fois bonne nuit et bonsoir.

(*La Reine sort.*)

Je dois être cruel, oui, c'est là mon devoir,
Car il me faut venger le trépas de mon père.
J'entre au vif dans le mal ! . . . Le pire reste à faire.

(*Il sort en soulevant la tapisserie derrière laquelle est caché le corps de Polonius qu'il est censé entraîner après lui.*)

LA TOILE TOMBE.

# ACTE IV.

Une Salle du Château.

## SCÈNE I.

*Entrent :* Le Roi et la Reine.

Le Roi.

Il y a quelque chose au fond de ces soupirs,
Il vous faut le traduire au gré de nos désirs,
Car il faut par le fait que puissions tout comprendre.
Comment va votre fils Hamlet ?

La Reine.

Poussière et cendre !
Fou ! fou ! . . comme la mer et le vent déchaînés
Quand aux prises tous deux, de leurs bruits forcénés
Ils nous jettent l'horreur. Sans frein dans sa furie,
En entendant grouiller sous la tapisserie
Il dégaîne et soudain criant : " Un rat ! un rat !
Que je l'embroche net je parie un ducat ! " . . .
Il occit sur le coup le vieillard invisible,
Le bon Polonius.

Le Roi.

Ce méfait est horrible !
Si nous eussions été là—d'un tel traitement
Il nous gratifiait dans son emportement.
Où s'en est-il allé ?

La Reine.

Mon Dieu mon cœur se navre,
Il s'est mis à traîner après lui le cadavre
Du pauvre mort, hélas ! . .

LE ROI.

Sitôt que le soleil
Aura doré les monts de son éclat vermeil
Il nous faut l'embarquer pour la terre étrangère—
Et puis nous chercherons de l'acte sanguinaire
Au mieux de nos pouvoirs, de notre habileté,
A pallier aux yeux la rude énormité.
(*à Guildenstern encore dans la coulisse.*)
Venez-nous Guildenstern.

## SCÈNE II.

LES MÊMES. ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN (*entrant*).

LE ROI (*continuant*).

Mes amis allez prendre
Du renfort. Près d'Hamlet il faut tous deux vous rendre;
Dans sa folie il a tué Polonius,
Puis je ne sais trop où, ne se connaissant plus,
Il a traîné le corps. Par de belles paroles
Amadouez son cœur, et ses passions folles,
Faites vite—longtemps ne soyez pas dehors,
Et que dans la chapelle on descende le corps.
(*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, HORS ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

LE ROI (*à la Reine*).

Allons Gertrude, allons, dissipez ces nuages,
Nous aurons près de nous nos amis les plus sages,
Sur nos projets futurs nous prendrons leurs avis,
Afin de nous sortir de ces graves soucis.
(*La Reine sort.*)

## SCÈNE IV.

LE ROI (*seul*).

Comme il est dangereux d'avoir cet homme au large !
Cependant il ne faut non plus qu'en prennent charge
La loi, les tribunaux. Du peuple il est aimé,
Le peuple est égaré, mais il est empaumé
Par les yeux, c'est un fait. Dans telle circonstance
Ce n'est pas le délit, ou le crime, ou l'offense,
Que le peuple examine et met en jugement,
Non : du coupable aimé, c'est le dur châtiment.

## SCÈNE V.

LE ROI. ROSENCRANTZ.

LE ROI.

Vous voilà Rosencrantz ? Eh bien ! quelle nouvelle ?

ROSENCRANTZ.

Aucune Monseigneur, sinon qu'il se rebelle,
Et prétend nous cacher ce qu'il a fait du corps.

LE ROI.

Mais où se trouve-t-il ?

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, en dehors,
Il attend, bien gardé, qu'il plaise à Votre Altesse
D'ordonner de son sort.

LE ROI.

Eh bien ! avec vitesse
Faites-le moi venir. C'est d'un bon serviteur.

ROSENCRANTZ (*à la cantonade*).

Messire Guildenstern, amenez Monseigneur.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES. HAMLET. GUILDENSTERN. DEUX SUIVANTS.

LE ROI.

Maintenant Hamlet, dites, où est Polonius?

HAMLET.

A souper.

LE ROI.

A souper, où ça?

HAMLET.

Non pas là où il mange, mais où il est mangé; un certain congrès de vers politiques ripaillent à cœur joie sur lui.

LE ROI.

Où est Polonius?

HAMLET.

Au ciel—envoyez-y plutôt voir; que si votre messager ne l'y trouve mie, allez le chercher vous-même dans l'autre endroit. Mais si vous ne le trouvez pas dans le cours de ce mois, vous le flairerez en montant l'escalier pour aller dans la galerie.

LE ROI (*à Guildenstern*).

Allez l'y chercher.

HAMLET.

N'ayez peur! il attendra jusqu'à ce que vous veniez.

(*Guildenstern sort.*)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, HORS GUILDENSTERN.

LE ROI.

Tiens Hamlet prends cet acte,—il est de la prudence
Que tu quittes ces lieux après si grande offense,
Que nous déplorons tous. Adonc prépare-toi,
Il t'attend le vaisseau dont je te fais l'octroi,
Le vent est favorable, et pure est l'atmosphère,
Dans l'instant il te faut partir pour l'Angleterre!

HAMLET.

Pour l'Angleterre !

LE ROI.

Oui, Hamlet.

HAMLET.

C'est bien !

LE ROI.

Oui, c'est bien ; si tu savais seulement nos intentions.

HAMLET.

J'apperçois un chérubin qui les voit. Mais, allons ; partons pour l'Angleterre. Adieu chère mère !

LE ROI.

Ton père aimant, Hamlet.

HAMLRT.

Ma mère ! . . . père et mère, c'est mari et femme ; or mari et femme c'est comme qui dirait même chair, ainsi je persiste à dire : Adieu chère mère. Allons, partons pour l'Angleterre !

(*Il sort*).

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORMIS HAMLET.

LE ROI (*à Rosencrantz et à Guildenstern*).

Mettez-vous sur ses pas, pressez-le de partir,
Ce soir il ne faut pas qu'il puisse ici dormir,
Tout est prêt et scellé.—Vite, faites diligence.

(*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

## SCÈNE IX.

LE ROI (*seul*).

Et toi bonne Angleterre un peu de complaisance,
Si tu veux m'obliger accepte mon placet
Qui te dit clairement de mettre à mort Hamlet.
Jusqu'à ce que m'arrive aussi bonne nouvelle
Les plaisirs près de moi ne battront que d'une aile.

(*Il sort.*)

## SCÈNE X.

Une Salle du Château.

LA REINE. HORACE.

LA REINE.

Je n'ai pas le désir du tout de lui parler.

HORACE.

C'est qu'elle est importune ; et, qu'à ne rien céler,
Elle est folle. Je crois qu'il est de la prudence
De la voir pour ne point la pousser à l'offense ;
Elle pourrait semer ne sais quel mauvais bruit ;
Dans des esprits portés au mal, ça germe et nuit.

LA REINE.

Qu'elle entre.

(*Horace sort.*)

## SCÈNE XI.

LA REINE (*seule*).

Hélas ! mon âme et faible et maladive,
A des émois craintifs, comme la sensitive ;
C'est qu'en croyant cacher sa culpabilité,
On laisse bien souvent percer la vérité.

## SCÈNE XII.

LA REINE. HORACE. OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

De Danemarck où donc est la reine jolie ?

LA REINE.

Eh bien ! que voulez-vous ? Dites-nous Ophélie ?

OPHÉLIE (*chantant*).

Comment ce doux, ce cher amant
Pourrai-je hélas ! le reconnaître ?
D'abord à son bâton de hêtre,
Et puis à son chapeau champêtre,
A ses sandales mêmement.

LA REINE.

Quelle est cette chanson, et que veut-elle dire ?

OPHÉLIE.

Faites attention,—je vais vous en instruire :
(*elle chante :*)

Dame ! il est mort et trépassé !
Il est mort et trépassé Dame !
De sa vie éteinte est la flamme,
Un gazon orne, sans reclame,
Son *Requiescat in pace !*

LA REINE.

Ophélie, écoutez—

OPHÉLIE.

Attention Madame,
Je n'ai pas terminé mes chants par Notre Dame !

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES. LE ROI.

OPHÉLIE (*chantant*).

Son linceul émaillé de fleurs
Et tout aussi blanc que la neige,
Vers le tombeau qui le protège
Fut porté, sans autre cortège
Que d'un sincère amour des averses de pleurs.

LE ROI.

Comment allez-vous, gentille Damoiselle ?

OPHÉLIE.

Eh ! que le ciel vous récompense ! . . On dit que la chouette était fille d'un boulanger. Seigneur Dieu ! Nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir.

LE ROI.

C'est une allusion au sort de son père, sans doute.

OPHÉLIE.

Je vous prie, pas de paroles là-dessus ; mais quand on vous demandera ce que cela veut dire, répondez ceci :

Demain l'aurore purpurine
Se lève sur Saint Valentin,
Je suis fille, et je ne badine,
Pour être votre Valentine
Je vous guette dès le matin.

LE ROI.

Belle Ophélie ! . . .

OPHÉLIE.

En vérité dà ! . . Eh bien, je me passe du serment, finissons-en.

(*elle chante :*)

Il se leva pour accueillir la belle,
Tira le loquet, puis ouvrit,
Si que vite entra la pucelle,
Qui pucelle plus ne sortit.

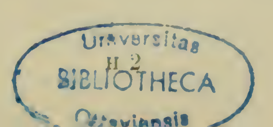
LE ROI.

Combien de temps a-t-elle été dans cet état ?

OPHÉLIE.

J'espère que tout ira pour le mieux. Nous devons prendre patience ; cependant je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant qu'on le couchera dans la froide terre. Mon frère apprendra cette nouvelle, ainsi je vous remercie de votre bon accueil. Bonne nuit, Mesdames ; bonne nuit charmantes dames ; bonne nuit, bonne nuit !

(*Elle sort.*)



## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HORMIS OPHÉLIE.

LE ROI (*à Horace*).

Horace suivez-la, veuillez veiller sur elle.
(*Horace sort.*)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ HORACE.

LE ROI.

C'est le signe, ceci, d'une douleur mortelle,
De son père la mort a troublé son cerveau.
(*Bruit au dehors.*)

LA REINE.

Hélas ! quel est ce bruit ?

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES. MARCELLUS.

LE ROI (*à Marcellus qui entre :*)
Qu'y a-t-il de nouveau ?

MARCELLUS.

Sauvez-vouz Monseigneur ! . . . car le jeune Laërte
Contre votre pouvoir est en révolte ouverte,
Vos officiers n'ont pu soutenir sa valeur,
Le peuple mécontent, lui donne du Seigneur,
Et dans des cris qui sont assez peu loyaux, certe,
Au mieux de ses poumons proclame roi—Laërte.
Les mains et les bonnets sont en l'air, et l'émoi
Fait redire aux échos : " Laërte sera Roi ! "
(*Bruit au dehors*).

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES. LAËRTE ARMÉ. DANOIS.

LAËRTE.

Où diable est-il ce roi ? . . . Dehors, vous, mon escorte ! . . .

LES DANOIS.

Nous vous obéissons.

*(Ils se retirent.)*

LAËRTE (*aux Danois*).

Merci ! gardez la porte.

(*au Roi.*)

Vil roi ! rends-moi mon père !

LA REINE.

Il ne faut s'emporter
Laërte,—du respect il ne faut s'écarter.

LE ROI.

Dis, quelle est la raison, Laërte, pour laquelle
Tu viens lancer sur moi si soudaine querelle ?

(*à Gertrude.*)

Vous, laissez-le, Gertrude,—et ne craignez pour moi,
Il est tant de grandeur autour du front d'un roi,
Que lèze-trahison avec crainte en approche.

(*à Laërte.*)

Ose donc devant Nous formuler un reproche,
Dis, de quoi te plains-tu ? J'ai droit de le savoir.

(*à Gertrude.*)

Oh ! laissez-le, Gertrude, au gré de son vouloir
Me répondre à la fin.

LAËRTE.

Qu'est devenu mon père ?

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE.

Il est mort, d'un meurtre involontaire,
Non de la main du roi.

LE ROI (*à Gertrude*).

Laissez-le donc pour Dieu,
Laissez-le donc parler.

LAËRTE.

De tricherie au jeu
Je n'en souffrirai pas—à l'enfer l'allégeance !
Mon père est mort, je veux, et j'obtiendrai vengeance.

LE ROI.

Qui vous arrêtera ?

LAËRTE.

Rien, dans le monde entier !
Et quant à mes moyens, ils sont couverts d'acier,
Et je prendrai tel soin à bien pour les conduire,
Qu'ils en feront dans peu plus que je ne veux dire.

LE ROI.

Que je suis innocent Laërte, de la mort
De votre père, et que je le regrette fort,
A votre jugement sera chose avérée
Aussi bien qu'à vos yeux.

HORACE (*au dehors*).

Oh ! donnez-lui l'entrée.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES. OPHÉLIE (*dans un costume fantasque couronnée de paille et de fleurs*).

LAËRTE.

O de mai gente rose, Ophélie, ô ma sœur !
Se peut-il que l'esprit de fille en sa primeur,
Qui sur ce qui l'entoure épand partout l'envie,
Ne dure plus longtemps que d'un vieillard la vie ?

OPHÉLIE (*chantant*).

On le porta visage découvert
La lira, la lira, la lira sur la bière,
Et son froid tombeau fut couvert
De mainte et mainte larme amère.
Adieu mon tourtereau.

LAËRTE.

Si tu avais encore ta raison, et que tu voulusses m'inciter à la vengeance, tes paroles ne pourraient avoir l'éloquence entraînante du triste spectacle que tu viens m'offrir.

OPHÉLIE (*elle chante :*)

Il faut chanter pour ne l'éveiller pas
Tout bas, tout bas, tout bas, bien bas,
Et l'appeler d'en bas !

Oh ! comme le refrain sied bien à la chanson. C'est pourtant ce méchant intendant qui a volé la fille de son maître !

LAËRTE.

Hélas ! tout ceci n'est que du verbiage.

OPHÉLIE.

Voici du romarin, c'est pour le souvenir ; je vous prie, mon amour, rappelez-vous ; voilà des pensées, c'est pour l'affliction.

LAËRTE.

Un enseignement donné par la folie ! Les pensées et le souvenir. A chacun sa fleur.

OPHÉLIE (*au Roi*).

Voilà pour vous du fenouil et de l'ancolie. (*A la Reine*) Voilà de la rue pour vous,—et aussi pour moi ; vous pourrez porter votre rue, Madame, avec une différence distinctive de la mienne ; vous l'appellerez par son nom de dimanche, *Herbe de Grâce*, tandis que pour moi elle ne sera jamais que l'emblème du chagrin. Voilà une paquerette. Je voudrais pouvoir vous donner quelques

violettes, mais elles se sont toutes fanées lorsque mourut mon père. On dit qu'il a fait une bonne fin.—

(*Elle chante:*)

Car le gentil Robin n'est un oiseau de proie,
Il fait toute ma joie!

LAËRTE.

Affliction, chagrin, passion—plus encor
L'enfer—par elle tout se convertit en or.

OPHÉLIE.

(*Elle chante tout en arrangeant son voile par terre en forme de cercueil sur lequel elle répand des fleurs.*)

Car le gentil robin aussi doux que la soie,
Faisait toute ma joie!

Et ne reviendra-t-il donc plus?
Et ne reviendra-t-il donc plus?
Oh! non chez la mort il demeure,
Sur son lit de mort je le pleure,
Jamais il ne reviendra plus!

Sa barbe était blanche à l'extrême,
Et sa tête blonde était blême,
Il est allé là bas! là bas!
Là bas! . . d'où l'on ne revient pas,
Le bénisse l'Etre Suprême!

Que Dieu ait aussi en sa sainte et digne garde toutes les âmes chrétiennes; c'est ma prière!

(*Ophélie sort, suivie de la Reine.*)

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, EXCEPTÉ OPHÉLIE ET LA REINE.

LE ROI.

Laërte à vos chagrins laissez-moi prendre part,
Ou vous me feriez tort. Rassemblez sans retard

Vos amis les plus chers, et surtout les plus sages,
Ceux desquels vous pouvez vous fier aux suffrages,
Ils peseront les faits, et selon leur bon sens
Seront entre nous deux les juges, j'y consens.
Que si dans leur pensée ils Nous trouvent coupable,
Pour réparer dès lors le mal irréparable,
Nous vous abandonnons et royaume et pouvoir,
La couronne et la vie, enfin tout notre avoir.
Sinon munissez-vous d'un peu de patience,
Et nous travaillerons tous les deux en silence,
A vous faire obtenir la satisfaction
Que vous nous demandez. C'est notre intention.

LAËRTE.

Eh bien ! ainsi soit-il ! de sa mort le mystère,
Son enterrement fait sans pompe et sans prière,
Sans trophée, écusson au-dessus de ses os,
Sans les honneurs qu'on rend aux morts dans leurs tombeaux,
Sur ces faits nébuleux, il me faut la lumière,
C'est le devoir sacré d'un fils envers son père.

LE ROI.

Contre votre désir je ne vais nullement,
Sur le coupable doit tomber le châtiment,
C'est là la loi des lois. Avec moi, je vous prie,
Venez.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE XX.

Une autre Salle du Château.

HORACE. FRANZ.

HORACE.

Quels sont ceux là, dites moi, par Marie
Qui veulent me parler ?

FRANZ.

Ce sont des matelots
Ils disent que pour vous de par delà les flots
Ils tiennent dans leurs mains une lettre importante.

HORACE.

Qu'ils entrent.

(*Franz sort.*)

Je ne sais si ma tête fermente,
Mais cette lettre dont on m'annonce l'envoi,
Est du Seigneur Hamlet, c'est ma pensée à moi !

## SCÈNE XXI.

HORACE. MATELOTS.

PREMIER MATELOT.

Dieu vous bénisse, Messire; voilà une lettre pour vous; elle vient de l'ambassadeur qui faisait voile pour l'Angleterre, si toutefois vous vous nommez Horace, ainsi qu'on me l'a dit.

HORACE (*lisant :*)

" Horace, quand tu auras jeté un regard sur ces présentes, donne à ces gaillards moyen d'accès auprès du roi. Ils ont des lettres pour lui. Avant que nous eussions été deux jours en mer, un vaisseau-pirate d'aspect formidable nous a donné la chasse. Comme nous nous trouvions marcher trop lentement, nous avons pris, en dépit de nous, des airs de matamore et endossé une valeur forcée; quand le grappin fut jeté j'abordai le vaisseau qui tout d'un coup se dégagea, si que, moi seul, je restai prisonnier. Les pirates m'ont traité comme des voleurs de miséricorde, avec des égards par intérêt; mais ils savaient ce qu'ils faisaient, je dois être une bonne affaire pour eux. Que le roi reçoive les lettres à lui envoyées; et toi, viens vers moi, avec autant de vitesse que si tu fuyais la mort. J'ai des paroles à te dire qui t'abasourdiront, cependant elles sont beaucoup trop légères pour le calibre du sujet. Ces braves matelots t'ameneront là où je suis. Rosencrantz et Guildenstern poursuivent leur route vers l'Angleterre. J'ai beaucoup à te raconter sur eux.

Celui que tu sais être
Tout à toi,
HAMLET."

(*aux Matelots.*)

Du palais je m'en vais vous faire ouvrir la porte,
Puis, près de qui m'attend, j'irai sous votre escorte.

## SCÈNE XXII.

Une autre Salle du Château.

LE ROI, LAËRTE.

LE ROI.

Maintenant vous devez de moi ne plus douter,
Et d'injustes soupçons franchement m'acquitter,
Je dis plus, vous devez me quoter dans votre âme
Comme un ami puisque vous savez que l'infâme
Qui tua votre père en voulait à mes jours.

LAËRTE.

* Tout ça c'est bel et bon ; mais ce sont des discours
Je ne puis me payer de paroles stériles,
Me ferez-vous savoir quels furent vos mobiles
Pour n'avoir pas sévi contre l'acte odieux,
Quand votre sûreté, notre honneur à tous deux,
Toutes choses enfin, vous poussaient à le faire ?

LE ROI.

* Par deux simples raisons je vais vous satisfaire.
Il se peut cependant que vous me donniez tort,
Mais sur moi ces raisons ont le droit du plus fort.
D'abord considérez que la reine sa mère
Ne voit que par ses yeux ;—pour moi c'est ma misère,
Peut-être ma vertu,—d'avoir le cœur rivé
Comme l'étoile au ciel, le *pater* à l'*ave*,
A la reine—Je vis et pour et par la reine,
Qui sur mes sentiments domine souveraine.
La seconde raison qui le met à l'abri
De ma puissance, c'est, qu'il est le favori
Du peuple,—et tellement l'aime la populace
Qu'un défaut qu'il possède elle l'érige en grâce,
Comme l'eau de ce puits (1) lentement, lentement
Sous la goutte qui perle et tombe incessamment

(1) On fait allusion ici à la qualité qu'on attribue encore de nos jours aux eaux de la fontaine qui pleure, c'est à dire qui filtre à travers un rocher poreux pour tomber dans un bassin de pierre, à Knaresborough dans le Yorkshire.

Tourne en pierre le bois, si que, ce qui fut arbre
Devient avec le temps pierre dure, ou bien marbre.
Ma flèche après cela comme objet de rebut
Fut revenue à l'arc loin d'atteindre le but.*

LAËRTE.

Serais-je donc ainsi privé d'un noble père !
Ma sœur dont la beauté, le charmant caractère
Faisaient un doux trésor,—une perfection,
Sera-t-elle tombée en désolation,
Sans que je puisse enfin venger la double offense ?
Oh ! non, bientôt luira le jour de la vengeance !

LE ROI.

Ne vous inquiétez ; il ne faut pas penser
Que jusqu'au pied du mur on pourra me pousser
Sans coup férir ; oh ! non, je ne suis point de race
A prendre à passe-temps danger qui me menace.
(*à Bernard qui entre.*)
Eh bien ! quoi de nouveau ?

BERNARD.

Des lettres Monseigneur,
Qui vous viennent d'Hamlet, si je ne fais erreur,
L'une est pour Votre Altesse et l'autre pour la Reine.

LE ROI.

Des lettres, et d'Hamlet ? . . Est-ce chose certaine ?
Et qui les apporta, dites, le savez-vous ?

BERNARD.

Ce sont des matelots dit-on.

LE ROI (*à Bernard*).

Bien, laissez-nous.
(*Bernard sort.*)
(*à Laërte.*)
De ces lettres l'envoi je ne puis le comprendre,
Laërte, toutefois vous allez les entendre :

(*Il lit:*)

" Haut et puissant Seigneur, vous saurez qu'on m'a jeté sur la côte de votre royaume. Demain je demanderai permission de voir le roi, et alors, après avoir au préalable obtenu son agrément, je conterai au roi la cause de mon soudain retour, plus étrange encore que soudain.—HAMLET."

On n'y voit pas plus clair qu'en l'antre de Cacus.
Les autres avec lui sont-ils donc revenus ?
Ou bien n'est-ce après tout, Laërte, quand j'y songe,
Qu'une déception, que quelqu' affreux mensonge ?

LAËRTE.

Est-ce son écriture ? . . .

LE ROI.

Oh ! c'est la main d'Hamlet.
(*lisant :*)
" Nu ! "—puis en post-scriptum, là dans ce coin il met :
" Seul ! "—Voyons ! avez-vous en cette conjoncture
Avis à me donner ? . . .

LAËRTE.

Je m'y perds, je vous jure.
Mais laissez-le venir, ça réchauffe mon cœur
De penser que je puis dans ma juste fureur
Lui jeter à la face et l'opprobre et la honte,
Et du sang de mon père aussi demander compte.

LE ROI.

Que s'il en est ainsi, Laërte, voulez-vous
De moi prendre conseil ?

LAËRTE.

Certes, à mon courroux
Si Monseigneur consent à n'imposer silence,
A suspendre non plus le cours de ma vengeance.

LE ROI.

Ce que je veux *te* (1) dire est pour ta propre paix,
Mon but est de servir au mieux tes intérêts.
Naguère il vint ici, frais de la Normandie
Un jeune gentilhomme—une encyclopédie,—
Parlant de tout très bien ;—il a parle de *vous* (1)
Avec tant de chaleur devant chacun et tous,
Disant vos qualités, votre force en escrime,
Combien votre rapière était illustrissime,
Et qu'il ferait beau voir quelqu'un vous égaler
Personne ne pouvant jamais vous exceller,
Que son rapport d'Hamlet arrivant à l'oreille,
A suscité l'envie,—et ce n'est pas merveille,
De pouvoir avec vous s'escrimer, batailleur.
Maintenant de ceci—

LAËRTE.

De ceci, Monseigneur ?

LE ROI.

Il adviendra qu'Hamlet sachant votre arrivée
Saluera dans son cœur l'occasion rêvée.
Nous lâcherons sur lui quelque subtil renard,
Qui louera votre adresse avec un méchant art,
Ajoutant un fion à cette renommée
Que vous fit le Français. La plaie envenimée,
Hamlet de son plein gré viendra, car il est fier,
De lui-même se mettre au bout de votre fer,

---

(1) Cette observation est faite pour les lecteurs français. Ils pourraient s'étonner de voir que dans le même discours le roi se sert de *Tu* et de *Vous* en s'adressant au même interlocuteur. Nous répétons ici, ce que nous avons dit dans notre introduction, nous donnons au mieux de notre pouvoir la tragédie d'Hamlet; nous ne cherchons pas à embellir Shakespeare, on ne repeint pas le lis; nous donnons Shakespeare tel qu'il est, et en dépit et de Ducis, et de Voltaire et d'Alexandre Dumas nous ne cherchons pas à le refaire,—sous prétexte, soi-disant de l'améliorer. Une fois pour toutes, les nuances du Tu et du Vous, quand elles se rencontrent dans nos traductions que l'on ne s'en étonne, c'est qu'elles sont dans l'original. Disons que bien souvent, ces sortes de licences, ajoutent grandement à l'effet scénique. Le guindé de nos anciennes tragédies françaises est absurde, et compense à peine leurs beautés.—*Note du Traducteur.*

Nous parierons sur vous,—Nous de la galerie !
D'un tournoi ce sera le spectacle-féerie.
Hamlet est nonchalant, de plus très généreux,
Accoutumé qu'il est à ces sortes de jeux.
Or, ne soupçonnant pas la moindre tricherie,
Il ne les essayera les fleurets, je parie,
Si que, lors, vous pourrez choisir facilement
Une épée, un fleuret sans bouton, et vraiment
Par une passe adroite, une botte secrète
L'envoyer en enfer vous payer votre dette.

LAËRTE.

Ainsi ferai-je certe—et même encore mieux.
Mon glaive je l'oindrai d'un onguent merveilleux
Que j'acquis un beau jour d'un certain saltimbanque,
Vrai gibier de potence,—or, son effet ne manque.
Ce précieux onguent est tellement mortel,
Le poison qu'il contient renferme tant de fiel,
Que si vous imbibez la pointe d'une épée
Dans son jus, c'est en vain que la pharmacopée
De tous les médecins tentera son effort,
Pour sauver le blessé ;—car certaine est sa mort.
De ce charmant poison j'enduirai ma rapière,
Si qu'en l'égratignant je le couche en sa bière.

LE ROI.

Nous ferons un pari—pari très solennel,
Sur vos habiletés,—comme en un carousel,
Et puis quand vous aurez fait mainte et mainte escrime,
Et que vous aurez soif,—c'est chose légitime,
Faites que vos assauts tendent tous vers ce but,
Et qu'ils soient violents,—c'est là notre salut !
Nous lui députerons alors qu'il voudra boire
Un bon calice, *ad hoc*, qui, vous pouvez m'en croire,
A votre botte s'il échappe par hasard,
Certes l'attrapera mieux qu'à Colin-Maillard.
Mais quoi ?  D'ou vient ce bruit ?

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES. LA REINE.

LA REINE.

Un malheur toujours marche
Sur le talon d'un autre, et dépasse sa marche
Aussitôt qu'il le peut.—Laërte, votre sœur
Est noyée.

LAËRTE.

Oh ! où donc ?

LA REINE.

Un beau saule-pleureur
Au dessus de l'étang, dans un recoin paisible
Laissant tomber ses bras, et sa tête flexible,
Vigoureusement pousse en travers du ruisseau,
Et mire ses cheveux au profond de son eau ;
En ces tranquilles lieux Ophélie arrivée,
De guirlandes de fleurs on peut dire enclavée,
Voilà qu'elle voulut, je ne sais trop pourquoi,
Sur la branche du haut élancer son émoi :
Mais voilà qu'en jouant alors qu'elle se penche.
D'un coup net et subit, sus ! se casse la branche,
Si que la pauvre enfant, soudainement dans l'eau
Tomba plus lourdement que le frêle arbrisseau ;
Ses vêtements légers, en s'étendant au large
Soutinrent tout d'abord une si svelte charge,
Et pendant ce temps-là, nargue de son danger
Ell chantait des airs,—étoiles du berger ! . . .
Jusqu'à ce qu'à la fin, l'eau se glissant perfide,
Dans ses habits la fit descendre dans le vide,
Arrachant la pauvre âme à ses accords heureux,
Pour l'entraîner, hélas ! dans ses fins fonds boueux.

LAËRTE.

Las ! elle est donc noyée ? . . .

LA REINE.

Oh ! noyée, oui noyée !

LAËRTE.

Pauvre Ophélie au flot te voilà mariée !
Mes sanglots taisez-vous ! tiens-toi calme mon cœur,
De paroles de feu je sens en moi l'ardeur,
Mais je dois les céler quoique l'effort soit rude ;
Adieu donc Monseigneur.

(*Il sort.*)

LE ROI.

* Viens avec moi Gertrude,
Suivons-le tous les deux ; pour mater sa fureur
Si tu savais combien j'ai joué l'enjôleur,
Et maintenant je crains que ceci ne lui donne
Nouvel élan—tous deux veillons sur sa personne !

(*Ils sortent*).

LA TOILE TOMBE.

# ACTE V.

## SCÈNE I.

Un cimetière. Une fosse ouverte environnée de terre.

DEUX FOSSOYEURS (*la bêche à la main*).

PREMIER FOSSOYEUR.

Doit-elle donc être enterrée avec des funérailles chrétiennes celle qui, de propos délibéré, a cherché par le suicide à devancer l'heure de son salut ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Je te dis que oui. Allons creuse sa fosse de suite. Le *Coroner* (1) a fait son enquête à son sujet et lui décrète une sépulture en terre sainte.

PREMIER FOSSOYEUR.

Comment cela peut-il être, à moins qu'elle ne se soit noyée à son corps défendant ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Parce que le jury l'a décidé ainsi.

PREMIER FOSSOYEUR.

Il faut que se soit *se offendendo ;* cela ne peut pas être autrement. Car voici le point de l'affaire. Si je me noie sciemment, cela suppose un acte ; or un acte se divise en trois branches, à savoir : agir,—faire et parfaire : *ergò* elle s'est noyée sachant parfaitement qu'elle se noyait.

---

(1) *Coroner.* Officier chargé au nom de la couronne, et avec l'assistance d'un jury d'informer concernant les personnes trouvées mortes. Cet office est exercé en France par le juge de paix, et par le commissaire de police.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Mais écoute donc un peu, mon brave.

PREMIER FOSSOYEUR.

Permets. Ici est l'eau—bon ! Là est l'homme ! . . . bon ! Si l'homme va au-devant de l'eau, et se noie, c'est de son plein gré qu'il y va—remarque bien cela ! . . . Si, au contraire, l'eau vient le trouver et le noie,—dans ce cas, il ne se noie pas lui-même, —c'est l'eau qui le noie : *ergò* il n'est pas coupable de sa propre mort, et ne raccourcit pas, par le fait, sa propre existence.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Mais est-ce bien là la loi ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Oui dà que ça l'est la loi d'enquête du coroner.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Veux-tu que je te dise la vérité vraie ? Si elle n'eut été une dame de qualité, elle n'eut pas obtenu—ou plutôt son cadavre n'eut pas obtenu une sépulture chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR.

Tu l'as dit ; et c'est pitié que les gens dits "comme il faut !" aient le privilège en ce monde de se noyer ou de se pendre, selon leur bon plaisir—impunément, plus que leurs frères en Christ. Allons ma bêche, fais ta besogne. Il n'y a de si anciens gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs ; ils maintiennent et continuent le métier d'Adam, notre père à tous.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Adam était-il donc gentilhomme ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Si Adam était gentilhomme ! . . . c'est le premier de la race qui ait eu des supports ! (1)

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Mais il n'en avait pas de supports ?

---

(1) Jeu de mots intraduisible. *Arms* en anglais signifiant *armoiries* et *bras*.

PREMIER FOSSOYEUR.

Qu'est-ce à dire? Serais-tu par hasard un payen? Comment entends-tu les saintes écritures? L'écriture dit: "Adam bêcha." Pouvait-il bêcher sans *supports*, (1)—sans bras? . . . Je vais te poser une autre question, et si tu ne viens pas au but, avoue que tu es . . . .

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Bon! va toujours, voyons ta question?

PREMIER FOSSOYEUR.

Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires et le menuisier?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

C'est pas malin! Le faiseur de gibets; car cette charpente là survit à mille et un abonnés qui ne payent rien pour s'en servir.

PREMIER FOSSOYEUR.

Pas mal! pas mal! . . . ton esprit me plaît par ma foi! . . . Le gibet agit bien. Mais comment agit-il bien? . . parce qu'il fait bien ce qui doit être fait à ceux qui font mal: et tu fais mal de dire que le gibet est bâti plus solidement que l'église: *ergò* le gibet t'irait bien à toi . . . Mais voyons! . . . cherche encore! . . à la question morbleu!

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires, ou le menuisier?

PREMIER FOSSOYEUR.

Oui, devine cela, et je te tiens pour un fin merle.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Oui dà! . . maintenant je puis le dire.

PREMIER FOSSOYEUR.

Voyons! accouche! . . .

---

(1) *Supports* se dit en termes de blason des figures d'anges, d'hommes, ou d'animaux qui soutiennent un écusson. Voilà pourquoi nous traduisons *arms* par ce mot.—*Note du Traducteur.*

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Par la messe ! . . . recherche faite, je ne peux pas.

(*Hamlet et Horace paraissent dans le fond.*)

PREMIER FOSSOYEUR.

Là ! ne te tourmente plus la cervelle, car l'âne outrechargé ne pressera pas le pas parce qu'on le bat ; mais la prochaine fois qu'on te posera cette question, réponds crânement : " C'est un fossoyeur. Les maisons que bâtit le fossoyeur durent jusqu'au jour du jugement."—Maintenant va-t-en me chercher au cabaret du coin deux litres et demi de boisson.

(*Le deuxième Fossoyeur sort.*)

## SCÈNE II.

LE PREMIER FOSSOYEUR, HAMLET ET HORACE.

PREMIER FOSSOYEUR.

(*Il bêche en chantant.*)

Quand j'étais jeune et beau, quand j'aimais, quand j'aimais [1]
C'était doux, bien doux tout de même !
De raccourcir le temps (oh !)—pour tâter des mets
De l'amour—et dire (ah !) je t'aime !

HAMLET.

Le gaillard n'a-t-il aucun sentiment de son métier, pour chanter de la sorte en creusant une tombe ?

HORACE.

L'habitude rend pour lui sans portée la tâche qu'il accomplit.

HAMLET.

C'est juste, la main qui travaille peu a le tact plus délicat.

---

(1) In youth when I did love, did love,
Methought, it was very sweet,
To contract (O!) the time for, (Ah!) my behove,
O, methought, there was nothing meet.

PREMIER FOSSOYEUR (*chantant*).

Mais l'âge, le vieil âge a de ses pas furtifs
Empoigné de mon moi la crême,
Dans la terre il retient mes pieds jadis actifs
Comme onc si n'eusse dit: Je t'aime!
(*Il fait sauter un crâne.*)

HAMLET.

Ce crâne a eu jadis une langue, et jadis il pouvait chanter: comme le maraud le jette rudement à terre, comme si c'était la mâchoire de Caïn qui commit le premier meurtre! Ce pauvre crâne qui n'en peut, sur lequel cet âne a maintenant le dessus, a pu avoir été la caboche d'un homme d'état qui eut fait au même le ciel!—n'est-ce pas?

HORACE.

Cela a pu être Monseigneur.

HAMLET.

* Ou la caboche d'un plat courtisan qui savait dire: *Bonjour mon doux Seigneur! Comment va la santé mon cher Seigneur?* Peut-être celle de Monseigneur un tel qui vantait le cheval de Monseigneur un tel, pour qu'on lui en fit cadeau, n'est-ce pas?

HORACE.

* Sans doute Monseigneur.

HAMLET.

* Oui certes, et maintenant cette tête appartient à Mylady Vermine, et la bêche d'un fossoyeur lui brise la machoire.*

(*Le Fossoyeur met au jour de nouveaux ossements.*)

Est-ce que ces os n'ont été si laborieusement engendrés, que pour servir un jour à jouer aux quilles? Rien qu'à cette pensée mes os sont endoloris.

PREMIER FOSSOYEUR (*chantant*).

Une pioche, une bêche, un drap blanc pour habit,
Et puis une fosse d'argile,
Mais qu'il faut creuser dà! . . . Voilà le dernier lit
D' un héros, comme aussi d'un Gille!
(*Il fait sauter un autre crâne.*)

HAMLET.

En voilà un autre. Mais pourquoi ne serait-ce pas le crâne d'un homme de loi ? . . Où sont maintenant ses subtilités assises sur la pointe d'une aiguille, ses roueries, ses sophismes, ses cas, ses redevances, et ses ruses éhontées ? Pourquoi permet-il à ce manant grossier de lui frapper la boule avec une bêche sale sans le menacer de lui intenter une action pour voies de fait ? Hum ! cet être là a pu être de son vivant un grand acheteur de terrain avec ses statuts, ses reconnaissances, ses amendes, ses doubles garanties, et ses recouvrements ? Est-ce là le beau de ses amendes ? Est-ce là le dernier mot de ses recouvrements ? . . . que d'avoir sa rusée caboche remplie jadis de tant d'astuce, maintenant remplie de fine poussière ? . . . Je veux parler à ce compère. A qui est cette fosse . . . . mon maître ?

PREMIER FOSSOYEUR.

A moi Messire :

(*Il chante :*)

Une pioche, une bêche, un drap blanc pour habit
Et puis une fosse d'argile,
Mais qu'il faut creuser dà ! . . . voilà le dernier lit
D'un héros comme aussi d'un Gille !

HAMLET.

Je crois en vérité qu'elle est à toi, par la raison que tu es dedans.

PREMIER FOSSOYEUR.

Vous êtes au dehors, Messire, aussi n'est-elle pas à vous. Pour ma part je n'y couche pas, et cependant elle est mienne.

HAMLET.

Tu mens ; tu es dedans, et tu dis qu'elle est tienne. Or cette fosse est faite pour un mort, et non pas pour un vivant ; donc tu mens.

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est un mensonge vivace, Messire, en me frappant il rebondit sur vous.

HAMLET.

Pour quel homme creuses-tu ce trou ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Ce n'est pas pour un homme, Messire.

HAMLET.

Pour quelle femme alors ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Ce n'est ni pour un homme, ni pour une femme.

HAMLET.

Qui doit y être enterré ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Une créature du sexe féminin, Messire ; mais paix à son âme ; elle est morte !

HAMLET.

Comme le maraud est positif ! il nous faut mettre les points sur les *i*, et même souligner les mots,—sans cela il joue sur l'équivoque, et l'on s'y perd. Combien de temps as-tu été fossoyeur ?

PREMIER FOSSOYEUR.

J'ai commencé à venir ici le même jour où feu notre roi Hamlet a défait Fortinbras.

HAMLET.

Combien y a-t-il de cela ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Ne le savez-vous pas ? Le premier imbécile venu pourra vous le dire. C'est le jour même où est né le jeune Hamlet, celui-là qui est devenu fou, et qu'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET.

Oui dà ! Et pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Mais parcequ'il était fou ; il retrouvera sa raison là bas ; ou s'il ne la retrouve pas, il n'y a pas grand mal.

HAMLET.

Pourquoi ?

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est qu'on ne s'en apercevra pas là bas où il est ; car en Angleterre tout le monde est aussi fou que lui.

HAMLET.

Comment est-il devenu fou ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Très bizarrement, à ce qu'on dit.

HAMLET.

Comment bizarrement ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Par ma foi ! en perdant la raison.

HAMLET.

A quel sujet ? sur quel terrain ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Mais sur le terrain Danois. Je suis fossoyeur ici tant grand garçon qu'homme fait depuis trente ans.

HAMLET.

Combien de temps un homme peut-il rester dans la terre avant de pourrir ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Par ma foi ! s'il n'est pas pourri avant de mourir, il vous durera quelque huit ou neuf ans. Un tanneur durera neuf ans.

HAMLET.

Pourquoi un tanneur plus que tout autre ?

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est que, Messire, sa peau sera tellement tannée par le métier qu'il aura fait, qu'elle sera imperméable pendant longtemps : or, vous savez que l'eau mine terriblement le cadavre des enfants de nos mères. Tenez, regardez-moi ce crâne ? Ce crâne là est resté dans la terre vingt-trois ans.

HAMLET.

A qui était-il ?

PREMIER FOSSOYEUR.

C'était à un fou né d'une fille à la morale élastique. A qui croyez-vous qu'il appartenait ?

HAMLET.

Comment voulez-vous que je le sache ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Malédiction sur lui ! c'était, de son vivant, un satané farceur, un mauvais plaisant qui m'a une fois versé sur la nuque tout un flacon de vin du Rhin. Ce crâne, Messire, c'était le crâne d'Yorick, le bouffon du roi.

HAMLET.

Celui-ci ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Celui-là même.

HAMLET.

Laisse-le moi voir.

(*Il prend le crâne dans ses mains et l'examine.*)

Hélas ! pauvre Yorick ! . . Je l'ai connu, Horace ; c'était un garçon qui avait toujours le mot pour rire ; d'une imagination fertile, d'une fantaisie charmante ; il m'a porté sur son dos mille fois, et maintenant comme ce détritus choque mon imagination, comme cela me soulève le cœur ! . . Ici étaient attachées ses lèvres que j'ai baisées, je ne sais combien de fois. Où sont maintenant vos gausseries ? vos saillies ? vos chansons et ces éclairs de gaîté qui électrisaient tous les convives d'une table ? Vous n'avez plus un mot maintenant pour vous moquer de vos propres grimaces ; vos pauvres lèvres sont absentes ! Allez donc à la chambre de Madame, et dites-lui qu'elle aura beau se mettre un pied de rouge sur le visage, il faudra pourtant qu'elle en vienne en fin de compte à cette boule informe que voici—tâchez de la faire rire avec cela, si vous pouvez ! Je te prie Horace, dis-moi une chose.

HORACE.

Laquelle Monseigneur ?

HAMLET.

Penses-tu qu'Alexandre avait cette mine là dans la terre ?

HORACE.

Oui, certes.

HAMLET.

Et cette odeur là ? . . . Pouah ! pouah !

(*Horace prenant le crâne des mains d'Hamlet.*)

HORACE.

Oui, sans doute Monseigneur.

(*Horace pose doucement le crâne à terre.*)

HAMLET.

A quels ignobles usages nous pouvons être rabaissés. Qui empêche l'imagination de suivre les traces de la noble poussière d'Alexandre, et de la retrouver servant à boucher le trou d'un tonneau ?

HORACE.

Ce serait analyser les choses trop subtilement que de s'attacher à de pareilles pensées.

HAMLET.

Pas le moins du monde, par ma foi ! nous pouvons suivre la chose avec chance de réussite, et par un procédé bien simple. Par exemple, Alexandre est mort, il a été enterré ; Alexandre est donc retourné à la poussière ; la poussière est de la terre ; de la terre nous faisons l'argile, et de cette argile dans laquelle il fut converti, ou *re*-créé, si tu veux, qui empêche de boucher un baril de bierre ? . . .

L'impérial César héros d'un attentat
A fait pendant un temps le monde échec et mat,
Il meurt : que devient-il ? . . Un gâcheux le bafoue,
Il recrépit un mur en tripotant sa boue,
Si que ce mort fameux l'épouvante d'hier,
Nous sert de bouche-trou pour la bise d'hiver.

(*On entend sonner le glas.*)

Mais motus ! . . . doucement,—c'est chose positive,
Le roi de ce côté, le roi lui-même arrive,

## SCÈNE III.

LES MÊMES. *Procession de prêtres portant le corps d'Ophélie, suivie de Laërte et des gens faisant partie du convoi, le Roi, la Reine, suite.*

De même que la reine, aussi les courtisans,
Et je ne sais non plus quelle masse de gens.
Quel peut être le corps qu'on traite de la sorte ?
Office si tronqué ne vit si noble escorte
Jamais dans le passé que voit mon souvenir !
Sans doute ce défunt voulant vite en finir,
Aura brisé le fil d'une importune vie.
C'était un personnage à faire quelqu' envie . . . .
En ce monde qui dût être très bien placé
Pour avoir foule ainsi jusqu'à son *in pace.*
Mettons-nous à l'écart ; ayons l'oreille ouverte.

(*Ils se retirent au fond du théâtre. Ceux qui suivent l'enterrement entourent la fosse, et le cercueil y est descendu sans bruit, en le cachant autant que possible à l'œil du spectateur.*)

LAËRTE.

Est-ce la fin de tout ?

HAMLET.

Horace, c'est Laërte,
Un noble jouvencel.

LAËRTE.

Est-ce la fin de tout ?
Mais—les rites ne sont observés, jusqu'au bout ?

PREMIER PRÊTRE.

Nous avons allongé, grandi ses funérailles
Du bon vouloir autant que s'étendent les mailles ;
Sa mort était douteuse,—et si, de très haut lieu
Ordre ne fut venu sous la forme d'un vœu—
Elle eut été logée en terre fort peu sainte,
Et là bas consignée en dehors de l'enceinte

Aux justes consacrée ;—et jusqu'au jugement
Dernier, eut attendu ma foi redressement.
Sur sa tombe entr'ouverte en guise de prières,
Sur elle on eut jeté cailloux, tessons et pierres ;
Au lieu de tout cela, comme en un jour de deuil
L'église a bien voulu qu'autour de son cercueil
On suspendit des fleurs,—des vierges les guirlandes, [1]
Et du son de son glas qu'on lui fit les offrandes
Pour ici la conduire à son dernier manoir ;
Que pouvait-on de plus ?

LAËRTE.

Mais votre saint devoir
Vous prescrirait, je crois, d'en faire davantage ?

PREMIER PRÊTRE.

En faire davantage ? . . . Oh ! serait un outrage
A l'office des morts.—Chanter un *requiem*
Pour elle ! . . oh ! ce serait t'offenser Bethléem !

LAËRTE.

Couchez-la donc ici,—couchez-la donc en terre ;
De cette argile pure où fut un reliquaire
Des plus rares vertus, puisse au printemps surgir
La douce violette, inhabile à rougir.
Je te le dis à toi, brutal et méchant prêtre,
Toi dont le cœur hargneux n'eut jamais de fenêtre
Que pour guigner le mal où souvent il n'est pas,
Au fin fond des enfers lorsque tu hurleras,
Ma sœur, ma gente sœur qui fut toute innocence,
Sera l'ange avoué d'un Dieu tout de clémence.

HAMLET.

Quoi ! la belle Ophélie ?

---

[1] Yet here she is allow'd her virgin *crants*.
Quelques uns lisent: *chants*. Nous croyons que le mot est dérivé de l'Allemand—de *Kranz*, qui signifie guirlande.—*Note du Traducteur*.

LA REINE (*répandant des fleurs*).

A toi de douces fleurs,
O douce créature ! adieu tous mes bonheurs !
J'espérais que d'Hamlet tu deviendrais l'épouse,
Que ton lit nuptial—moi je serais jalouse
De l'orner, gente vierge, et non verser un pleur
Sur ta tombe, Ophélie.

LAËRTE.

Oh ! qu'un triple malheur
Tombe une triple fois sur la tête maudite
Dont la noire action, l'action illicite
T'a fait veuve, ma sœur, de ton esprit charmant.
Fossoyeur ! . . . retenez cette terre un moment,
Que j'étreigne en mes bras ce bijou de naguère
Aujourd'hui devenu rien, hélas ! que poussière ! . . .
(*Il saute dans la fosse.*)
Maintenant entassez Pélion sur Ossa
Sur le vivant, la morte, et plus vite que ça !
Si, que ce terrain plat dominant la campagne
Jusqu'à l'Olympe bleu s'improvise montagne.

HAMLET (*s'avançant*).

Quel est-il donc celui dont le chagrin ronflant
Vient gonfler sa douleur de bruit si turbulent ?
Qui prétend, en hurlant, arrêtant les étoiles
Deshériter leur front de leurs pudiques voiles ?
Avec autant d'emphase et de fictifs émois
Que veut ce discoureur ? . . . suis Hamlet le Danois !
(*Il s'avance vers la fosse.*)

LAËRTE.

(*Sortant de la fosse, et saisissant Hamlet à bras le corps.*)

Hamlet ! . . . oh ! que le diable accapare ton âme !

HAMLET.

Tu ne sais pas prier, tu beugles, c'est infâme !
Voyons, ôte à l'instant tes doigts de mon gosier,

Car bien que je ne sois pas du genre épervier,
Quelque chose est dans moi qui doit à ta prudence
Dire qu'impunément je ne souffre une offense.
Adonc à bas la main !

LE ROI (*aux Courtisans*).

Vite séparez-les.

LA REINE.

Hamlet ! mon cher Hamlet ! Hamlet !
(*Les Courtisans les séparent.*)

HAMLET.

Eh bien ! après !
Moi je veux avec lui me battre sur ce thème
Jusqu'à ce qu'ait pour moi sonné l'heure suprême.

LA REINE.

Quel thème, ô mon cher fils ?

HAMLET.

C'est que moi je l'aimais,
Je l'aimais Ophélie—et mieux je l'adorais
Quarante mille fois plus que n'eut pu le faire
Le parent le plus tendre ou bien le meilleur frère.
(*à Laërte.*)
Que ferais-tu pour elle ? . . .

LA REINE.

Oh ! Laërte il est fou !

HAMLET (*à Laërte*).

Des secrets de ton cœur fais glisser le verrou.
Je le redis, voyons, que ferais-tu pour elle ?
Veux-tu pleurer ? veux-tu vider notre querelle
Et te battre avec moi ? . . . Préfères-tu jeûner ?
Veux-tu te déchirer tu n'as qu'à l'ordonner,
J'en fais autant que toi.—Restes-tu dans sa tombe
Vivant, pour me braver ? . . . Vite avec toi j'y tombe,
J'en fais autant que toi.—Tu parles d'enfouir
Pélion sur Ossa ? . . . Blaguer n'est pas agir !

Qu'on jette sur nous deux des acres de poussière
Jusqu'à ce que le sol grimpe au haut de la sphère,
Si bien que ton Ossa par la comparaison
Ne sera qu'une plaine où pousse le gazon.
Comme un mauvais acteur si tu te bats les hanches,
Dà ! . . . Moi je t'avertis que je brûle les planches !

La Reine (*à Laërte*).

Tout cela c'est folie—un quelque temps l'accès
Le domine en entier,—et puis bientôt après
Il devient patient ainsi que la colombe
Après l'éclosion—et sa colère tombe.

Hamlet (*à Laërte*).

Messire entendez-vous ? Me direz-vous pourquoi
Vous me traitez ainsi ? Car, je vous aimais moi !
Mais cela ne fait rien ; et qu'Hercule lui-même
Fasse autant qu'il le peut sa volonté suprême ;
Tant que chatte miaule et gémit ses hélas,
Le chien aura son tour.

(*Il sort.*)

Le Roi (*à Horace*).

Accompagnez ses pas.

## SCÈNE IV.

Les mêmes, hormis Hamlet et Horace.

Le Roi (*à Laërte*).

Dans nos discours d'hier puisez la patience,
Vos vœux seront remplis, de ce n'ayez doutance,
Un monument vivant il l'aura ce tombeau !
Jusques là, du silence empruntons le manteau.

(*Ils sortent*). (*Changement de scène*).

## SCÈNE V.

Une Salle du Château.

*Entrent :* HAMLET. HORACE.

HAMLET.

En mon cœur une lutte impossible à décrire,
Cette nuit m'empêcha de dormir, cher Messire,
Je fus plus mal à l'aise en mes pensers divers,
Que les séditieux ne le sont dans les fers.
Vrai, je suis très fâché, je te le dis Horace,
De m'être envers Laërte oublié,—c'est disgrâce !
Car d'après mon chagrin j'entrevois le souci
Qui devait l'accabler.

HORACE.

Paix ! qui nous vient ici ?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES. OSRICK.

OSRICK.

Votre Seigneurie est la bienvenue à son retour en Danemarck.

HAMLET.

Je vous remercie humblement Messire. (*à Horace*) Connais-tu cette mouche d'eau ?

HORACE.

Non, mon bon Seigneur.

HAMLET.

Tu n'en vaux que mieux, car c'est un vice que de la connaître.

OSRICK.

Mon doux Seigneur, si votre Seigneurie en a le loisir, je lui dirai quelque chose de la part du roi.

HAMLET.

Je le recevrai, Messire, avec toute la diligence de mon esprit. Employez donc votre barrette à son usage normal, c'est pour garantir la tête qu'une barrette est faite et non pour entraver la main.

OSRICK.

Je remercie votre Seigneurie, il fait très chaud.

HAMLET.

Non, croyez-moi, il fait très froid; le vent souffle du nord.

OSRICK.

Il fait en effet assez froid, Monseigneur.

HAMLET.

Et cependant il me semble qu'il fait étouffant, et chaud surtout pour mon tempérament.

OSRICK.

Excessivement, Monseigneur, c'est étouffant, comme qui dirait. Je ne sais comment cela se fait. Mais Monseigneur le roi m'a chargé de vous faire connaître qu'il a parié gros sur votre tête. Messire, voici le sujet.

HAMLET.

Je vous supplie, rappelez-vous . . . . .

(*Lui faisant signe de remettre sa barrette sur la tête.*)

OSRICK.

Non pas, en bonne conscience, c'est pour ma propre commodité, de bonne foi.(1) Messire voici maintenant arrivé à la cour Laërte;

---

(1) Une question, à l'adresse des "Notes and Queries." Est-ce que Shakespeare aurait eu vent dès son temps que dans la famille du Duc de Levis (ces

croyez-moi, c'est un gentilhomme accompli, un épitome de qualités diverses, il est d'un commerce fort agréable, et de grand éclat; vraiment pour parler de lui comme il convient, c'est la carte et le calendrier de la gentilhommerie, car vous trouverez en lui tout ce qu'on aime à trouver dans les vrais gentilhommes, il en est la fleur des pois.

HAMLET.

Messire vous dessinez de main de maître, son portrait ne peut rien perdre entre vos mains. Mais dans quel but la mention du nom de ce gentilhomme?

OSRICK.

De Laërte?

HAMLET.

De lui-même, Messire.

OSRICK.

Je sais que vous n'êtes pas ignorant . . . . .

HAMLET.

Je voudrais que vous le sussiez, Messire; cependant en bonne

---

gens là ont la prétention de descendre de la tribu de Levi) il existait dans le vieux manoir du chef de la famille, un tableau, représentant la Vierge Marie disant à un individu de la mégnie Levis, qui est devant elle, la tête nue:

**"Mon Cousin! couvrez-vous!"**

Ce à quoi celui-ci répond—par des mots qui lui sortent de la bouche, en style légendaire, sur une espèce de papyrus:

**"Ma Cousine, c'est pour ma commodité!"**

Ou dans la langue de Shakespeare:

***"Nay, in good faith; for mine ease, in good faith."***

Quel bon brevet d'ancienneté pour la famille du feu Duc de Levis nous lui révélons! . . . . Du Duc de Levis

**"Qui ne fut jamais rien**
**Sinon Académicien!" . . .**

Académicien! par ce qu'il était Duc, comme feu le Duc Pasquier, Académicien comme le sera, s'il lui plaît le Duc Persigny de nouvelle fabrique! Ce corps savant, l'académie française, aimant à se recruter parmi les nullités titrées!—*Note du Traducteur.*

conscience, quand même vous le sauriez, ce ne serait guère un bon point pour moi. Eh bien ! Messire . . . .

OSRICK.

Vous n'ignorez pas l'excellence de Laërte.

HAMLET.

Je n'ose avouer cela, de peur que je ne me compare avec lui en fait d'excellence ; mais connaître bien un homme serait se connaître soi-même.

OSRICK.

Je veux dire, Messire, en fait de maniement d'armes.

HAMLET.

Quelles sont ses armes ?

OSRICK.

Rapière et poignard.

HAMLET.

Ce sont deux de ses armes. Eh bien ! quoi encore ?

OSRICK.

Le roi, Messire, a parié avec lui six chevaux barbes, contre lesquels lui, a mis en enjeu six rapières et poignards français avec leurs appartenances, tels que ceinturons, pendants et ainsi de suite. Trois des affûts sont, à vrai dire, magnifiques, et répondent bien aux poignées ; ce sont des affûts de très belle venue.

HAMLET.

Qu'appelez-vous affûts ?

OSRICK.

Les affûts, Messire, sont les pendants.

HAMLET.

La phrase serait plus analogue au sujet si nous pouvions porter des canons à nos côtés. Alors je pourrais consentir à ce que

ce fussent des pendants. Mais allez toujours. Six chevaux de barbarie contre six épées françaises, leurs dépendances, et trois affûts de belle venue, voilà la gageure française contre les Danois. Pourquoi a-t-on fait cet enjeu comme vous l'appelez ?

OSRICK.

Le roi, Messire, a parié que dans une douzaine de passes entre vous et lui, il n'aura pas l'avantage sur vous de trois coups de plus ; il a parié pour douze ou pour neuf ; et l'épreuve sera faite immédiatement, si votre Seigneurie daigne donner une réponse.

HAMLET.

Mais si j'allais répondre non ?

OSRICK.

Je veux dire, Monseigneur, si vous voulez bien exposer votre personne à l'épreuve.

HAMLET.

Messire, s'il plaît à son Altesse, qu'on apporte les fleurets, et le gentilhomme disposé à tenter l'épreuve, et le roi aura ce qu'il demande. Je gagnerai pour lui si je le puis ; sinon je ne gagnerai rien excepté ma courte honte et les coups impairs.

OSRICK.

Donnerai-je réponse dans ce sens ?

HAMLET.

A cet effet, Messire, à grand renfort de fleurs de rhétorique que votre nature vous porte à semer.

OSRICK.

Je rends mes devoirs à votre Seigneurie.

(*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

HAMLET. HORACE.

HORACE.

Vous perdrez, Monseigneur.

HAMLET.

Je ne le pense pas; depuis qu'il est parti pour la France, je me suis exercé continuellement; je remporterai l'avantage; mais tu ne croirais jamais comme tout va mal ici autour de mon cœur, mais n'importe.

HORACE.

Mais mon bon Seigneur . . . .

HAMLET.

Ce n'est qu'une bagatelle; c'est une espèce de mauvais pressentiment qui peut-être inquiéterait une femme.

HORACE.

Si votre esprit proteste contre cette lutte, obéissez à ce pressentiment; je préviendrai leur venue ici, et dirai que vous êtes indisposé.

HAMLET.

Nullement. Nous narguons les sinistres augures. Il y a une providence spéciale dans la chute du moindre passereau. Si c'est pour maintenant, ce ne sera pas pour plus tard; si ce n'est pas pour plus tard, ce sera maintenant; si ce n'est maintenant cependant ce sera toujours pour plus tard, il s'agit d'être prêt, voilà tout. Il y a une divinité qui moule et prépare nos fins, que nous les ébauchions d'ailleurs comme nous voulons.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE VIII.

Grande Salle du Château.

Trône, tabourets, tables. Fanfares, timbales.

LE ROI. LA REINE. LAËRTE. OSRICK. FRANZ. SEIGNEURS. SUIVANTS AVEC DES FLEURETS, ETC. ETC.

*Entrent :* HAMLET ET HORACE.

LE ROI.

(*Plaçant la main de Laërte dans celle d'Hamlet.*)

Venez, Hamlet, venez, cette main de Laërte
Prenez-la de ma part dans votre main ouverte.

HAMLET.

Je vous ai fait du tort, mais de votre pardon
Messire, en gentilhomme, accordez-moi le don.
Par dessus la maison en décochant ma flèche,
Si j'ai blessé mon frère, au bon sens j'ai fait brèche,
Adonc tenez-moi quitte et ne m'en voulez pas !

LAËRTE.

Qu'il en soit fait ainsi ! je fais taire en ce cas
L'élan que la nature au reçu d'une offense
Fait vibrer dans un cœur avide de vengeance ;
Donc à votre amitié je ne ferai pas tort.

HAMLET.

Je l'étreins dans mon cœur ce mutuel accord.
Ce pari fraternel avec toute franchise
Avec vous à l'instant j'en tenterai l'emprise.
Qu'on donne les fleurets.

LAËRTE.

Allons, vite, un pour moi !

HAMLET.

Laërte je serai pour vous, de par ma foi !
Comme un nuage au jour, je vous servirai d'ombre,[1]
L'ombre ajoute à l'éclat du soleil le moins sombre.
Près de mon non savoir, de votre habileté,
Reluira le flambeau de clarté brillanté,
Comme en l'obscure nuit luit l'étoile argentée
Sur le firmament noir faisant blanche jetée.

LAËRTE.

Vous me raillez Messire.

HAMLET.

Oh ! non ! . . . j'énonce un fait !

LE ROI.

Donnez-leur les fleurets, Osrick. (*Osrick présente les fleurets.*)—
Cousin Hamlet
Vous savez, n'est-ce pas, quelle elle est la gageure?

HAMLET.

Oui, certes Monseigneur, dans cette conjoncture
Je crains que votre Grâce ait chance assez peu sûre,
Du plus faible côté, car elle a parié.

LE ROI.

Et moi je ne crains pas d'être sacrifié,
Je vous ai vu tous deux à l'œuvre, et je le pense
Par les trois points rendus s'égalise la chance.

LAËRTE.

Ce fleuret est trop lourd ; un autre s'il vous plaît.

HAMLET.

Celui-ci me va bien, j'aime assez ce fleuret.
Dites ! sont-ils tous deux de longueur convenable ?

---

[1] *Foil* (fleuret) signifie aussi en anglais *ombre*, dans l'acception de *repoussoir*. Il est impossible de rendre dans une traduction française surtout, les nombreux jeux de mots qui se trouvent dans les pièces de Shakespeare.—*Note du Traducteur.*

OSRICK.

Oui Seigneur !

(*Ils se disposent à s'escrimer.*)

LE ROI.

Placez-moi les vins sur cette table.—
Si maintenant Hamlet gagne le premier point,
Ou même le second, ou qu'il arrive à point,
Pour être égal ou quitte en réponse au troisième,
Le roi charmé boira, ce sera là son thème,
D'Hamlet au meilleur souffle,—et dans cette action
Dans la coupe il fera tomber une Union (1)
Et plus belle et plus fine, aussi bien plus laiteuse,
Plus pure mille fois, enfin plus précieuse,
Que dans le Danemarck les quatre derniers rois
N'en ont jamais pu voir dans leur trésor de choix.
Vous pouvez commencer. Allons, entrez en lice :
Vous, Juges du combat, remplissez votre office.

HAMLET.

Allons Messire.

LAËRTE.

Allons Monseigneur.

(*Ils s'escriment.*)

HAMLET.

Un.

LAËRTE.

Non pas !

HAMLET.

Aux juges j'en appelle !

OSRICK.

Oh ! certes dans ce cas
C'est bien un coup qui touche.

LAËRTE.

Eh bien à l'œuvre encore !

---

(1) Espèce de perle.

LE ROI.

Attendez ! . . . Dans ma coupe à moi de cette amphore ! . . .
Hamlet, mon cher Hamlet, cette perle est à toi.
Que la trompette parle, et dise en son émoi
Au canon de tonner, et que le cannon tonne,
Qu'aux cieux comme à la terre il porte, je l'ordonne,
Qu'en ce moment le roi boit la santé d'Hamlet :
A ta santé Cousin le roi boit !
*(Il met l'anneau dans la coupe.)*

*(à part)* C'en est fait !

*(Fanfares.—Le canon retentit.)*

*(Haut—aux suivants :)*

Portez-lui maintenant la coupe.

HAMLET.

Je vais faire
Tout d'abord cet assaut, il ne m'est nécessaire
De boire en ce moment.
*(Ils s'escriment.)*
Allons ! un autre coup !

LAËRTE.

Oui, vous m'avez touché.

LE ROI.

Notre fils après tout,
C'est ma conviction, gagnera la victoire.

LA REINE.

Hamlet, à ton succès la reine aussi veut boire.
*(Elle boit.)*

HAMLET.

Bonne Dame !

LE ROI.

Gertrude ! . . . oh ! Dieu ne buvez pas !

LA REINE.

C'est bu, mon doux Seigneur !

LE ROI (*à part.*)

Il est trop tard, hélas !
Elle a bu le poison.

LAËRTE (*à part*).

Il faut que je le blesse
Quoique ma conscience à ce penser s'oppresse.

HAMLET.

Allons Laërte, allons ! . . . si je suis triomphant,
C'est que vous me traitez comme on traite un enfant,
Allongez donc l'épée, et vite une estocade
Qui cette fois me laisse inapte à la parade.

LAËRTE.

Voyons donc, en avant.

(*Ils s'escriment.* LAËRTE *blesse* HAMLET. *Dans le démêlé,* HAMLET *fait tomber le fleuret de* LAËRTE, *le ramasse et lui présente le sien.* HAMLET *à son tour blesse* LAËRTE *avec le fleuret démoucheté.*)

LE ROI.

Séparez-les tous deux,
Ceci n'est plus un jeu, c'est combat sérieux.

HAMLET.

Non, revenez encor.

(*La Reine tombe.*)

OSRICK.

Prenez garde à la reine,
Elle s'évanouit de façon bien soudaine.

HORACE.

Mais ils saignent tous deux.

(*à Hamlet*)

Comment donc Monseigneur ?

OSRICK.

Laërte ! comment donc expliquer tel malheur ?

LAËRTE.

Hé ! mon très cher Osrick, ainsi qu'une bécasse,
Dans mon propre filet, à plaisir je m'enlace,
Je suis occis de par ma propre trahison.

(*Il tombe.*)

HAMLET.

Mais la reine, la reine ! . . .

LE ROI.

Elle est en pâmoison
De vous voir tous les deux saigner.

LA REINE.

C'est imposture !
Non, non ! c'est la boisson, c'est la boisson impure,
Je suis empoisonnée . . . Hamlet ! oh ! mon Hamlet !

HAMLET.

Oh ! crime ! oh trahison ! exécrable méfait !
Sur tous ici présents qu'on ferme à clé la porte ;
Il faut que de ces lieux la trahison ne sorte
Sans avoir expié son indigne forfait.

LAËRTE.

La trahison ! . . elle est ici féal Hamlet !
Pour toi ton compte est fait—il est fait sans remède,
Tu ne peux appeler le ciel même à ton aide ;
Vingt minutes au plus,—tel il est ton demain,
Le fatal instrument tu le tiens en ta main,
Il est encore imbu de ce venin tenace
Qui contre moi tourna son mordant si vivace . . . .
Je gis là pour ne plus me relever jamais,
Ta mère hélas a bu le poison à longs traits,
Et moi je n'en puis plus, suis à peine capable
De te dire : Le roi—le roi seul est coupable.

HAMLET.

La pointe du fleuret fut par la trahison
Empoisonnée . . . eh bien ! à l'œuvre le poison !
Sus ! satané Danois, assassin de mon père,
Ignoble incestueux, fais escorte à ma mère.

(*Il perce de part en part le roi qui tombe et meurt.*)

LAËRTE.

Il ne l'a pas volé ce roi tueur d'un roi,
Cet intriguant qui fut toujours sans foi ni loi,
Et qui nous joua tous sous son masque hypocrite :
Entre nous, noble Hamlet, mon cœur t'en sollicite,
Echangeons un pardon,—ma mort ne tombe pas
Sur ta tête—non plus d'un père le trépas ;
De même que ta mort n'est sur ma conscience.

HAMLET.

T'en absolve le ciel ! . . . Je te suis à distance,
Je suis un homme mort, Horace,—et devant Dieu,
A peine puis-je dire : oh ! pauvre reine adieu !
Vous tous qui pâlissez, vous spectateurs du drame
Dont le sort devant vous a déroulé la trame,
Si j'en avais le temps,—je vous dirais alors . . . .
Mais s'il agit pour lui d'une prise de corps
Le trépas, vil recors, n'a pas du tout d'entrailles,
Et vous envoie aux vers servir de victuailles
Et plus vite que ça.—Donc trève à tels sujets !
Horace ! sur ma cause, aussi sur ses effets,
Fais, oh ! je t'en supplie, un rapport vrai, fidèle,
Près des non satisfaits enfin prends ma tutelle.

HORACE.

N'en croyez rien, Seigneur, encor bien que Danois
Je suis fait de l'acier des Romains d'autrefois,
Voyons ! de la liqueur il reste assez encore . . . .

(*Il prend la coupe des mains de Franz.*)

HAMLET.

Donne-moi cette coupe, Horace, je t'implore,
Par le ciel je l'aurai !
(*Il saisit la coupe la jette au loin, puis tombe.*)
Quel nom endommagé
Je laisserais au monde en en prenant congé.
Si tu n'y demeurais, mon cher et brave Horace ! . . .
Si tu m'aimas jamais, je t'en supplie en grâce,
En ce monde éhonté, pour un temps, reste encor,
Afin que ton esprit reprenant son essor
Puisse à tous raconter ma lamentable histoire,
De torts non mérités en lavant ma mémoire.
Cher Horace ! ô je meurs—le suc de ce poison
S'infiltre, je le sens, jusques à ma raison,
Et l'éteint doucement.—Qu'est la mort ? . . Le silence ! . .
Horace ! . . pour Hamlet l'éternité commence !
(*Il meurt.*)

MUSIQUE.—LA TOILE TOMBE LENTEMENT.

# OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN.

RÉCEMMENT PUBLIÉS.

---

*Publié le* 1*er Juin*, 1863.

## RAYONS ET REFLETS.

Faisant suite aux "Beautés de la Poësie Anglaise."

1 *Vol. in* 8*vo*, 438 *pages*, *Introduction* xxx *pages*. *Prix* 12*s*.

ROLANDI, No. 20, Berners Street. W.

---

"The book before us has evidently been a labour of love. As a happy specimen we quote some stanzas from the graceful translation of Mrs. Browning's 'Wisdom Misapplied.'"—*The Sun*, 20*th June*, 1863.

. . . . . . "The writer of these 'Rays and Reflexes' has had considerable experience in translating English works of eminence into French. He has had, moreover, much success. His mastery over our language is evident in his rendering of old Chaucer—a mastery, we imagine, which many English scholars might be proud to command. In like manner the Chevalier's translation of 'Macbeth' may be noticed. To attempt a translation of this mighty work with its dreamy episode, and to succeed in it, evinces intellectual power of no ordinary order. In the present volume Chatelain is not so daring; he is certainly more varied. He presents his readers with over two hundred examples of poetry from Mrs. Barbauld, Mrs. Bartholomew, &c., to Alfred Tennyson and other popular writers. The work of Le Chevalier de Chatelain is justly entitled to eulogy: it is the production of an accomplished Frenchman."—*The Morning Advertiser*, 25*th June*, 1863.

"In clothing some of our most popular poets in a French dress, the translator has, for the most part, executed his task with fidelity, and, at the same time, preserved much of the spirit and vigour of the originals; for instance, Tennyson's melodious lines from 'In Memoriam,' 'Ring out, wild bells,' Kingsley's 'Three Fishers,' and Longfellow's 'Excelsior,' are rendered with felicity and rhythmical power."—*The Era*, 28*th June*, 1863.

"The translator has been singularly happy in his version of Mrs. Browning. The antique quaintness of her 'Wisdom Ill-applied,' and the tenderness of the 'Mournful Mother' of the dead blind are both good specimens."—*The Globe*, 9*th July*, 1863.

"Among the most daring of M. de Chatelain's versions are Burns' 'What can a young lassie do wi' an auld man,' and the Laureate's 'Ring out, wild bells,' both rendered with wonderful precision and the genuine 'ring.'"—*The Swansea and Glamorgan Herald*, 20*th July*, 1863.

. . . . "This, as well as many of the rest of the short pieces, being accurate reflections of the meaning of the original, thus fulfil the object of the translator—that of familiarising the French people with the various

characters of the genius of English poetry.—an object which, assidously and meritoriously executed by the Chevalier de Chatelain, has, while securing the applause, entitled him to the thanks of both countries, as the chief interpreter of English poetic genius to the French people."—*The Nation, Dublin, 27th June*, 1863.

"The Chevalier de Chatelain is evidently at once an admirer and a master of the English language. The spirit, nay, often the very words of the poems translated by him, are reproduced with a fidelity and beauty alike admirable. The type is most graceful to the eye, and the quantity of matter contained in 'Rayons et Reflets' fully equals that of three ordinary octavo volumes. Should there be any of our readers who may wish at once to improve themselves in the French language, and to inhale the very essence of Hyblæan poetry, we would say to them—Get 'Rayons et Reflets,' and then '*Nocturna versate manu, versate diurna.*' "—*Saunders's News Letter, Dublin.*

"The Chevalier de Chatelain, as yet unsatisfied with the laurels which he has earned during a literary career extending over more than forty years, comes forwards once more from his English home to ask the suffrages of French and English readers with a new volume of translations from English and American poets into French verse. He brings solid qualifications to his task. An elegant and accomplished scholar, and himself a poet, he is well fitted to place the masterpieces of our poets before the eyes of his fellow-countrymen, as well from his own peculiar turn of mind as from his lengthened residence amongst us, and his intimate acquaintance with our language and literature. This is by no means, however, his first attempt at translation. Some years ago he essayed the extremely difficult task of translating Chaucer, and the still more difficult undertaking of rendering 'Macbeth' into French verse, and overcame the enormous obstacles in a manner which strikingly displayed the versatility and range of his powers. His translation of 'Gay's Fables' also exhibits merit of a high order, and his former selections, published a few years ago under the name of 'Beauties of the English Poets,' were so successful as to reach a second edition. His present work bears the pretty title of 'Rayons et Reflets,' and he takes as his motto the noble sentiment of Voltaire, 'C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère.' He by no means confines himself to the greater luminaries of our poetical world. and we candidly confess that the Chevalier has introduced us to some names which were previously unknown to us. It must be very gratifying to young and obscure poets to find themselves placed side by side with the great masters of song, and the helping hand thus held out to them cannot fail to stimulate them in their arduous ascent of the rugged sides of the Parnassian hill. It would be impossible to enumerate even the chief authors, selections from whose writings are comprised in the volume before us; but we may mention, as among the Chevalier's most successful attempts, his rendering of Goldsmith's 'Sweet Auburn,'—by far his best, in our opinion,—Coleridge's 'Geneviève,' Campbell's 'Hohenlinden,' Longfellow's 'Beleaguered City' and 'God's Acre,' and Charles Kingsley's 'Three Fishers.' The Chevalier displays much skill in his choice of subjects and variety of metres, and is on many occasions very happy in his selection of corresponding metres in his translation."—*The Literary Times, 1st August*, 1863.

"The Chevalier, in the handsome volume before us, has not only shown his good taste in the selection of the numerous pieces, but has displayed the perfect mastery which he possesses over both languages. The book may be called the third volume of 'Les Beautés de la Poësie Anglaise.'

Among the poems will be found entire, Goldsmith's 'Deserted Village,' Charles Swain's 'Mind,' R. H. Horne's 'The Noble Heart,' and numerous other pieces of a shorter kind: in fact, every name with which we are at all familiar in the poetic scroll is here represented. We especially award our meed of praise to 'The Deserted Village,' in the rendering of which the Chevalier has been exceedingly happy. We are sure that both French and English readers owe the translator a debt of gratitude for this beautiful book, which is printed and got up in a style that would grace a royal library, or lordly table; such typography is only to be met with at a few of our best London publishers. The book contains 460 close-printed pages."—*Retford, Worksop, Isle of Axholme and Gainsborough Advertiser, 8th August*, 1863.

"J'ai toujours grandement admiré le courage et la patience des littérateurs qui entreprenaient de traduire en vers un poëme écrit dans une langue étrangère. Il m'a toujours semblé que l'adaptation d'un certain rythme à tel autre rythme qui lui est tout à fait dissemblable, en conservant d'ailleurs intacte la pensée première, était une œuvre des plus ardues. Cela est vrai surtout quand la traduction doit être faite en vers français, où les exigences de la rime présentent à chaque pas des obstacles que je serais tenté de considérer comme insurmontables.

La raison dit *ceci*, mais la rime *cela*.

"Si Boileau trouvait déjà une grande difficulté dans cette maudite rime, quand le poëte n'avait qu'à laisser vagabonder la folle du logis, qu'eût il dit s'il se fût agi de mettre l'imagination au pas, de lui imposer une allure réglée, de l'assujétir même, pour ainsi dire, au régime cellulaire!

"C'est cependant à ce travail impitoyable que M. de Chatelain a consacré ses plus vaillants efforts. Depuis dix ans et plus, il traduit en vers français poëtes anglais, allemands et même orientaux. Son bagage déjà paru dépasse cent mille vers—je ne parle que des traductions. Devant un pareil labeur je m'arrête éperdu.

"Le nouveau volume de traductions que nous donne aujourd'hui M. de Chatelain, 'Rayons et Reflets,' est, en quelque sorte, une suite aux 'Beautés de la Poësie Anglaise;' il a continué à puiser dans cette mine qui semble inépuisable. Les Français doivent être bien étonnés d'apprendre que l'Angleterre a produit dans les temps passés, et nourrit encore à cette heure-ci, un si grand nombre de poëtes. Rien que dans ce dernier ouvrage, M de Chatelain n'en a pas *traduit* devant le public moins de deux cents—dont plusieurs anonymes.

"Le lecteur des 'Beautés' retrouvera là, d'ailleurs, grand nombre de noms de connaissance: Ainsworth, Burns, Byron, T. Campbell, Chatterton, Coleridge, Cowper, Dryden, Goldsmith, Gray, Longfellow, T. Moore, Pope, W. Scott, Shakespeare, Southey, pour ne citer que les plus illustres. Il est bien difficile de se décider au milieu des morceaux *choisis* par M. de Chatelain; et s'il faut absolument signaler quelque chose, je nommerai 'le Village abandonné,' d'Oliver Goldsmith; 'la Vieille horloge de l'escalier,' de Longfellow; 'le Fauteuil vide,' du Rev. John Anderson; 'Différences,' de C. Mackay; 'Quelque chose cloche quelque part,' et 'le Tisserand qui ne chôme pas,' d'auteurs anonymes. Lord Ravensworth, l'élégant traducteur d' 'Horace,' et dont le 'Courrier de l'Europe' a publié une pièce, il y a quelque mois, figure dans la liste avec une jolie ballade sur les 'Deux Roses.' L'élément féminin abonde dans les citations de ce volume: j'ai distingué, au milieu de ces fleurs, deux charmants morceaux, l'un de Mrs. Osgood, 'l'Enfant gâté de la Fantaisie,' l'autre de Mrs. F. P. Fellows, 'l'Hôte non invité;' puis les noms de Miss E. Braddon, d'Eliza Cook, &c.

"C'est un véritable service que M. de Chatelain a rendu aux littérateurs français, que de leur donner ainsi l'occasion de faire connaissance avec les divers membres du Parnasse anglais—membres qui, sans lui, seraient pour la plupart exposés à rester complétement inconnus en France. Il a employé la forme qui pouvait le mieux faire ressortir les qualités des poëtes qu'il nous présente, en rendant de la poësie par de la poësie. Pour lui, d'ailleurs, ce travail qui me semble, à moi, si colossal, est aujourd'hui jeu d'enfant. Il déploie, en effet, une facilité très grande dans l'exécution, sans exclusion d'élégance et d'énergie, là où ces qualités doivent se produire."—E. R., *Courrier de l'Europe*, 8*th Août*, 1863.

---

*Publié le* 1*er Janvier*, 1863.

## BEAUTÉS DE LA POËSIE ANGLAISE.

2 *Vol. in* 8*vo. price* 10*s.* 6*d. Seconde Edition.*

Rolandi, No. 20, Berners Street. W.

"We have had so frequently to call attention to the mastery which the Chevalier de Chatelain has acquired over our language, as proved by his admirable translation of Chaucer, &c., that we can only express our hope that he is an exception to the law which denies honour to a prophet in his own country; and that the Chevalier's translation of the numerous gems of English poetry collected in these volumes will make the names and genius of many of our best poets familiar to our literary brethren on the other side of the channel."—*Notes and Queries.*

. . . . . . "Often as the Chevalier de Chatelain has afforded the English and French public, before now, evidence of his facile capacity as a national translator from English into French, he has never before now given such unmistakable proof of its scope as in this singularly varied collection."—*The Sun*, 6*th May*, 1863.

---

*Publié en* 1862.

## L'HOSTELLERIE DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Basil Montagu Pickering, 196, Piccadilly. W. Prix 1s.

"Court et bon. L'auteur aurait pu mettre cette devise au frontispice de son ouvrage. C'est là une petite histoire, un conte du vieux temps raconté avec un grand charme de détails, et un vrai bonheur d'expressions. De plus, l'histoire a un but; ce qui est à considérer dans ce siècle où l'on écrit si souvent sans but. C'est un coup de balai dans les écuries d'Augias. A dire vrai, M. de Chatelain a fort passablement manié le balai. L'impression de l'ouvrage est curieuse, et mériterait l'attention des bibliophiles. Il semble que M. de Chatelain ait trouvé, dans un coin, quelque vieille presse d'un siècle passé, et qu'il lui ait confié le soin de transcrire une histoire des vieux temps dans les caractères de jadis."—*Uylenspiegel de Bruxelles*, 23 *Novembre*, 1862.

"It is decidedly a very clever performance."—*The Globe*, 22*nd Sept.* 1862.

*Publié en* 1862.

# MACBETH.

## TRAGÉDIE DE SHAKESPEARE.

WILLIAM ALLEN, 4, Brydges Street, Covent Garden. W.C. Prix 1s.

---

"It is a noble and heroic enterprise, in its way, this daring foray of an accomplished Frenchman beyond the borderland of English poetry—in that awful realm of tragedy, in which the genius of Shakespeare moves with a power as sublime as that of Æschylus, and as pathetic as that of Sophocles. 'Macbeth' is, perhaps, the most potent test that could be applied to the capacity of any French scholar as a translator of the dramas of Shakespeare. It is as a test in that way—the *experimentum crucis*—what that early problem of Euclid, so dreaded by the dunce, is to the aspiring student in mathematics. Once past *that* Rubicon in safety, and the region of conquest spreads forth comparatively smooth and fair before the adventurous translator. Upon the manner in which the Chevalier de Chatelain has traversed this perilous pass we may very reasonably offer him what we hereby freely do venture to offer him, our earnest and cordial felicitations. It is another and a very grateful peace-offering between the two allied nations—another means of amicably bridging across the channel, and bringing the two races closer and more intimately together in their sympathies. The work undertaken here in these five marvellous acts of the Shakesperian tragedy of 'Macbeth' is such, that we commend the artist labourer to persevere in the same grand direction in which he is already so far advanced—not to rest contented with the dignity of being translator of 'Macbeth,' but daringly to aspire to the greater glory yet of being the translator of Shakespeare. More than one French version of England's—the world's greatest dramatist, has of course already appeared. Yet may we assert with tolerable confidence that the way is still open to the Chevalier de Chatelain; for not one of his predecessors in this particular has achieved a success that need cause *him* any anxiety in assuming to himself the rank of a rival and competitor."—*The Sun, 4th June*, 1862.

"Seldom, if ever, has the art of translation reached a higher point, been accomplished with more elegance and fidelity, or more happily succeeded in preserving the interest and merits of the original, than in the hands of the Chevalier de Chatelain. We have had, at various times, the pleasure of drawing attention to several of the productions of this charming writer. Amongst others, his translation of Chaucer's 'Canterbury Tales' (which should be possessed by every admirer of the great poet), and also that of the 'Monks of Kilcrea,' a less pretentious effort, but in our opinion incomparably the most exquisite of his translations, in which the nobleness, the grace, and the pathos of the French rendering more than equals the beauty of the very charming original. In the work before us, however, the Chevalier de Chatelain has undertaken a more difficult task.

"Macbeth is, he says, 'la seule Tragédie de Shakespeare entièrement *jouable* devant un public Français. Two reasons, he adds, have led him to attempt its translation. First, to render the representation of it possible on the French Stage. Secondly, to render it accessible to

Frenchmen who cannot read English. M. de Chatelain has succeeded in both his purposes. He has produced a translation, which must make Macbeth not only possible, but appreciable on the French Stage, and which, if adopted, will go far to popularise our great dramatist in France. The same may be said of it, as introducing this noble tragedy to those of his countrymen who do not know English. For those who *do* know English, it is perhaps impossible for any French translation of Shakespeare to be thoroughly satisfactory. We take, at random, the scene which announces to Macduff the massacre of his family, and Malcom's attempted consolation:—

* * * * * * * *

"Those slight extracts may serve to show at once how well M. de Chatelain has performed his task, and how difficult a task it is. The translation is not from the old editions, but from Mr. T. H. Lacy's, the translator being desirous of giving the play as it was performed at the Princess's under Mr. Charles Kean. It is written in the Chevalier's own peculiar style, a style so different from the ordinary modern 'Parisian' French, and for some reason so peculiarly charming to the English reader. M. de Chatelain's French is terser, stronger, and richer than that of other modern French writers. It is classical in brevity, and at the same time he does not scruple to avail himself of obsolete words, or to coin new expressions. We fully enter into his own defence of himself on this head.

'Bien fou,' says he, with charming indignation, 'serait l'auteur qui s'imposerait la tâche ingrate de n'employer que les seuls mots qui se trouvent au Dictionnaire de l'Académie.'

"We sincerely wish to M. de Chatelain all the popularity which he so richly deserves at the hands of Englishmen."—*The Era*, 22 *June*, 1862.

"In rendering 'Macbeth' into French, the translator has had to contend with difficulties of no ordinary magnitude. For one thing, blank verse is unknown to French poetic art, and hence the Chevalier has been under the necessity of turning our great poet's glorious iambics into rhyme. For another thing, it never could be possible to convey the strength of some of Shakespeare's marvellous expressions into another tongue, inasmuch as that strength often depends upon the peculiarities of our English idiom. But in spite of every difficulty, M. de Chatelain has succeeded beyond all expectation, his work is a triumph of translation, and if (as it is to be hoped he will) he gives himself to the task of translating the entire works of Shakespeare, we venture to predict, and we think we may do so with safety, that, as in the present instance, he will far outstrip every competitor.

"Of course it would be unfair in a translation to look for all the nerve and force of the original; and here we find ourselves at issue with some of M. de Chatelain's critics, who have expected him to perform an impossibility, and have taken no pains to conceal their chagrin and disappointment. It is sufficient for us that the Chevalier has done what few translators could have done at all, and we doubt if any so well as he; that he has encountered great difficulties and conquered them; that there is not one weak line in his book; and that he has succeeded in preserving some of Shakespeare's most recondite meanings, and making them palpable to a French reader.

"We trust the work may meet in France with that popularity which it so richly deserves, and be the means of adding fresh laurels to the brow of this highly-gifted and distinguished man. Civis."—*The Poetic Magazine, September*, 1862.

*Publié en* 1861.

## FABLES DE GAY.

4ième Edition.

ROLANDI, Libraire, No. 20, Berners Street. W. Prix 2s. 6d.

---

. . . . . . "often rendered very cleverly."—*The Examiner*, 25*th April*, 1857.

"This admirable translation has reached a third edition, and we congratulate the spirited translator on his well-deserved success."—*The Critic*, 1*st May*, 1857.

"This translation of Gay's Fables scarcely needs notice now that it has arrived at a third edition. We may, however, in passing, remark that the Chevalier de Chatelain has given us a very fair translation; in many parts very spirited, as well as close to the original.
. . . . . . "The translation of Edgar Poe's strange wild poem 'The Raven' is remarkably good. Wolfe's fine 'Burial of Sir John Moore' is given with considerable spirit."—*British Quarterly Review*, 1*st January*, 1858.

"The former part of the work—the translations from Gay—is generally done with much spirit, and reproduces faithfully the ideas and the *verve* of the original."—*London Quarterly Review*, *April*, 1858.

---

*Publiés en* 1857, 1858, *et* 1861.

## CONTES DE CANTORBÉRY.

(CANTERBURY TALES.)

Avec un Portrait sur acier de Chaucer et quinze illustrations sur bois d'après les dessins de Philip H. Calderon et H. S. Marks, gravés par George Dorrington, traduits en Vers Français. Trois volumes.

BASIL M. PICKERING, Publisher, 196, Piccadilly, next St. James's Church. W.

Prix £1 5s.



"There is evidence of great industry in it, still more of sound judgment and good taste."—*Athenæum*.

"It is a monument of industry, taste, and skill, and will introduce to thousands of his countrymen, works hitherto unknown to them, and which, indeed, few Englishmen have read through."—*The Critic*, 15*th June*, 1857.

"No better commentary on Chaucer can be conceived than a comparison of the Chevalier's translation with the original. Even the English reader will find his acquaintance with the grand old poet improved by the self-imposed task. The translation is as charming as it is noble. We know of nothing better calculated to bring together the leading minds of both countries than this remarkable work." *The Art-World, 22nd March*, 1862.

---

*Publié en* 1858.



LES

# MOINES DE KILCRÉ.

POEME-BALLADE.

BASIL M. PICKERING, 196, Piccadilly. W. Prix 7s. 6d.

---

"The metre is flowing, and there is an air of antiquity in the phraseology which harmonises with the subject."—*The Literary Gazette*, 26*th June*, 1858.

"The translation was evidently a labour of love, and like every thing done *con amore*, is successful.

"M. de Chatelain is a perfect master of both languages, and has in his previous works proved himself to be a true and deep-feeling poet. The 'Monks of Kilcrea' will add to his reputation, and become a favourite, with all who understand the language into which it has been so admirably translated."—*The Illustrated News of the World*, 3*rd July*, 1858.

"The greater his practice, the more skilful, and ready and truthful his hand—is a remark we are justified in making, after examining the Chevalier's former translations and comparing therewith the agreeable volume before us. The original is probably known to most of our readers, and the French rendering of it is very remarkable for a fidelity of form and spirit, which the Chevalier must at times have found it more than usually difficult to preserve. It is a book, too, well adapted to the peculiarities—that is, the peculiar beauties—of the Pickering editions."—*The Athenæum*, 18*th September*, 1858.

*Publié en* 1859.

# CLÉOMADÈS.

Conte traduit en vers Français modernes du vieux langage d'Adénès le Roy, contemporain de Chaucer.

BASIL M. PICKERING, 196, Piccadilly. W. Prix 3s. 6d.

---

"It will be remembered that Chaucer's 'Squyeres Tale' was left by its author unfinished, and that it is literally a story without an end; this little volume supplies materials to make up the deficiency, as it is with little question the source from whence Chaucer obtained the plot of his story. The 'Athenæum,' in speaking of this volume, says, 'Critics, commentators, annotators, editors, and antiquaries have long been sorely puzzled as to the source whence Chaucer drew his 'Squyeres Tale.' The story is not to be found—so has hitherto circulated the report—in any similar or other form in the literature of the Middle Ages.' The reviewer, after tracing the similarity between the two authors, in an article too long to quote in this place, concludes by taking leave of both minstrels, and 'recommending our (his) readers to make such acquaintance with the former (Adénès le Roy), as they are enabled to do by the good offices of the Chevalier de Chatelain."—*From the Catalogue of English Poetry published by B. M. Pickering*, 1862.

"When we announce that the rendering is that of M. de Chatelain, we may spare ourselves the labour of saying that the language is charmingly appropriate, and the measure and rhyme perfect."—*The Illustrated News of the World*, 30*th April*, 1859.

"'Cléomadès,' in its modernized dress, is as simple and as graceful as a poem of Lamartine."—*The Daily Telegraph*, 23*rd May*, 1859.

---

*Pour paraître le* 1*er Mai*, 1864.

# PERLES D'ORIENT:

Apologues et Légendes tirés des Poètes Orientaux, Anciens et Modernes.

---

*Pour paraître en* 1865.

# EPIS ET BLUETS:

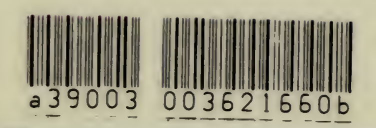
RONCES ET CHARDONS;

Choix de Poësies originales, la plupart inédites.

---

# CHRONIQUES ET LÉGENDES DU MOYEN AGE.

# BEAUTÉS DE LA POËSIE ALLEMANDE.


a39003 003621660b